

Brumes jaunes

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ESPIONNAGE

G.J. ARNAUD



BRUMES JAUNES

Editions "FLEUVE NOIR"

G. J. ARNAUD

BRUMES JAUNES

ROMAN D'ESPIONNAGE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint Marcel Paris XIII^e

© 1963 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

Tous droits réservés pour tous pays

Y compris L'U.R.S.S. Et les Pays Scandinaves.

Reproduction et traduction même partielles interdites.

CHAPITRE PREMIER

Le pasteur referma sa Bible et la déposa sans bruit sur le tapis damassé de la table ronde. Quand il se leva un de ses genoux craqua, ce qui le fit sourire.

— Cette constante humidité, fit-il de sa voix unie, me donne de l'arthrite.

Avec une vigueur inattendue il secoua le cendrier de l'énorme poêle russe qui chauffait toute la maison, grâce à des canalisations d'air chaud enfermées dans le faux plafond.

— Cet instrument aura bientôt cent ans. Il appartenait au pape local, du temps où l'île et l'Alaska appartenaient aux Tzars. Je vous offre un peu de ce bourbon ?

Serge Kovask avait sommeillé depuis que le pasteur s'était installé pour relire un passage de la Bible. Il se redressa et frissonna. La température de la pièce avait baissé de quelques degrés. Sa montre indiquait minuit vingt.

— Je crains que notre attente n'ait été vaine, dit Harry Bergen en versant l'alcool dans le verre de son invité. Le phénomène ne s'est jamais produit de façon régulière, mais il n'y a jamais eu plus de huit jours entre deux de ses manifestations.

En même temps il sourit avec quelque ironie, ce qui accrut encore l'expression d'intellectuel raffiné de son visage.

— Nous n'en sommes qu'à la deuxième soirée de veille. Je conçois qu'un homme tel que vous, un marin de surcroît, éprouve quelque impatience à attendre de la sorte.

Le lieutenant-commander secoua la tête :

— J'ai passé de nombreuses nuits semblables, dans les chambres de navigation qui sont loin d'être aussi confortables que votre living. Y a-t-il une heure limite pour l'apparition de ce phénomène ?

Le pasteur s'était servi un doigt de bourbon et le réchauffait entre ses mains longues et pâles, comme s'il tenait un calice.

— Il y a trois mois que j'observe la chose et en général je ne me couche guère avant minuit et demi. Je souffre d'insomnie. En général ces faits se produisent entre dix heures et onze heures trente.

— Et toujours lorsqu'il n'y a pas de brouillard.

Bergen marqua une hésitation :

— Oui, mais il ne faudrait peut-être pas conclure trop vite.

L'officier de marine alluma une cigarette et regarda la fumée qui

planait dans la pièce comme une brume.

— Mais ensuite, le brouillard s'installait sur l'île et la mer ?

Un silence de quelques secondes avant que le pasteur ne se décide à répondre :

— Oui. À plusieurs reprises j'ai constaté que dans la demi-heure suivante un brouillard très épais recouvrait le village. Je suis même sorti un soir, et suis arrivé au port sans avoir découvert la moindre éclaircie.

Kovask sortit un carnet de sa poche.

— Le mois dernier, un caboteur canadien, le *Sammy*, a disparu corps et biens dans la nuit du dix au onze avril.

Bergen souffla plus fort et déposa son verre. L'alcool semblait accélérer son rythme cardiaque.

— Et dans la nuit du vingt-six au vingt-sept du même mois, c'est un chalutier japonais qui a été drossé sur un récif de l'île voisine de Kanaga distante de vingt miles.

— Vos services sont allés plus loin et plus vite que moi dans leur conclusion. Mais ces deux dates coïncident avec mes propres constatations. Il faut croire que la couche de brume s'étendait sur une distance considérable.

S'approchant du poste de radio à transistors qui bruissait faiblement sur un coin de la bibliothèque, il en augmenta le volume. Un cantique chanté par des centaines de voix fit irruption dans la pièce.

— Salt Lake City, fit Bergen un peu gêné. Le *Chœur du Tabernacle*. Je suis méthodiste, mais ces gens-là savent chanter la gloire de Dieu.

Il modéra malgré tout leur ardeur.

— Cela commence par un long craquement, puis suivent des longues et des brèves. Le brouillage ne peut se trouver très loin.

Kovask chercha le regard du pasteur derrière les verres étincelants des lunettes.

— Sur cette île, comme Américains il n'y a que tous et l'instituteur du « Department of native affairs », Geoffroy Gann ?

Dans le soupir qui sortit de la bouche mince du pasteur, beaucoup de choses s'exprimaient.

— Toujours des conclusions trop hâtives, murmura-t-il.

— Sa femme l'a quitté il y a quelques mois ? Au cours des vacances de fin d'année ?

Bergen baissa ses paupières, joignit ses mains sur son ventre.

— C'est exact. Partis ensemble, il est revenu seul.

— Alberta Gann était une jolie femme n'est-ce pas ?

— Très jolie, mais peu faite pour vivre dans cette solitude au milieu de quatre-vingt-seize Esquimaux.

Kovask écrasa sa cigarette dans le cendrier mis à sa disposition, se renversa dans son fauteuil.

— Si vous me racontiez toute l'histoire ?

Ce qui amena un léger mouvement d'humeur chez son vis-à-vis.

— Quelle histoire ? Partis ensemble passer un mois à Anchorage ils se sont séparés et lui est revenu seul par l'avion bi-hebdomadaire. C'est tout ce que je sais et Gann ne m'a fait aucune confiance.

Le ton brusque au départ était redevenu plus calme, neutre et presque indifférent.

— Pourquoi n'était-elle pas faite pour vivre sur l'île ? envoya Kovask impitoyable.

— Croyez-vous qu'il se trouve de nombreuses Américaines pour accepter cette vie, certes assez confortable, mais d'une monotonie totale ? Froid et neige l'hiver. Brouillard une autre partie de l'année. Pour un jeune couple moderne, je ne suis pas d'une compagnie très folichonne.

En écoutant ces derniers mots Kovask lui jeta un bref regard. Le pasteur n'avait guère plus d'une trentaine d'années et n'était pas vilain garçon. On avait simplement l'impression qu'il forçait sur l'austérité et craignait de ne pas être pris au sérieux.

— Vous ignorez ce qu'elle est devenue ? demanda Kovask en quittant son fauteuil pour se rapprocher de la fenêtre. Il écarta les rideaux épais, regarda au travers des doubles vitres. Le temps était très clair et il pouvait apercevoir une étoile. Dans la rue qui descendait sur le port et passait devant le temple et la demeure du pasteur, subsistaient de longues traînées de neige sale. La débâcle des glaces était fortement avancée dans le nord.

— Absolument, dit le pasteur. Je n'entretenais pas avec eux des relations suffisantes pour m'attendre à une lettre ou une simple carte postale. De plus elle était de religion catholique.

L'œil bleu de Kovask glissa vers sa montre. Il était certain que rien ne se produirait maintenant. Il redressa sa taille, passa la main dans ses cheveux blonds, presque blancs.

— Je crois que...

Bergen se précipita vers le transistor et tourna le bouton du volume. Un craquement horrible engloutit « The Great Event » que chantaient les 379 choristes du Tabernacle. Kovask avait déclenché son chronomètre. Quand ce fut fini il releva quinze secondes.

Bergen leva un doigt :

— Attention !

Dix secondes, puis suivirent des brèves de deux secondes et des longues de cinq. Le capitaine de corvette les notait rapidement sur son carnet.

Quand ce fut terminé, exactement comme cela avait commencé, le pasteur enfila sa canadienne.

— Cela ne va pas tarder.

Au-dehors il faisait au moins zéro et le marin tiqua. Il y avait déjà de longues fumerolles de brouillard au-dessus de la mer, et l'une d'elles atteignait même le village.

— Allons jusqu'au port.

La descente leur demanda à peine cinq minutes, et, en débouchant sur les quais éclairés par deux petits lampadaires, Kovask s'immobilisa de surprise. Comme une énorme vague de mascaret, blanche et haute de plusieurs mètres, la brume roulait vers l'île de toutes parts.

— Suivez-moi.

Déjà il courait vers l'ouest et le pasteur eut du mal à le rejoindre.

— Vous allez chez lui ? souffla-t-il.

— Bien sûr.

L'école se trouvait tout au bout du port, contre un rocher de vingt mètres qui servait aussi d'amer pour la passe. Appuyée contre le bâtiment à un étage construit en dur, la centrale électrique haletait sourdement. Sa cheminée en briques crachait un rouleau de fumée noire.

— Il est là.

Le hublot en mica du four le nimbait de lumière rouge. À côté de lui un Esquimau s'appuyait sur une pelle. L'ensemble ressemblait à une grosse installation de chauffage central. Dans l'angle droit un jet de vapeur fusait de la turbine.

— Bonsoir révérend. Encore debout ? Il est vrai que les nuits deviennent belles.

Un garçon brun avec un collier de barbe, bien planté, les épaules larges sous le polo en laine noire. Pour le bas du corps un pantalon de velours enserré dans de petites bottes en cuir.

— Pas si belle que cela, dit Kovask en le regardant en face, une brume épaisse arrive de la mer.

— Rien d'étonnant à cette époque avec les différences de température. N'oubliez pas que les Aléoutiennes ont la réputation de leur deux cents jours par an à soutenir.

Il tira une pipe de sa poche et commença de la bourrer. Kovask examinait la centrale, les réserves de charbon maigre.

— Quelle puissance ?

— Cinquante kilowatts en pleine puissance, mais je réduis toujours la nuit. L'administration serre les cordons de la bourse et il faut prévoir pour l'hiver prochain. Un froid précoce peut bloquer le port et empêcher le ravitaillement en charbon.

Se tournant vers l'Esquimau :

— Tu peux aller te coucher Jef. Inutile de t'inquiéter.

— Quelque chose n'allait pas ?

L'instituteur tira quelques bouffées de sa pipe avant de répondre, puis se mit à rire :

— Exactement ce qui se passe avec cette bouffarde. J'aurais dû gratter le fond pour un meilleur tirage. Le foyer est encrassé par du mâchefer et Jef avait trop fermé le tirage. La fumée s'échappait par le bas en faisant taper la trappe. Jef a eu peur et est venu me réveiller.

Il enfila une veste en cuir doublée de fourrure.

— Je vais aller me coucher.

Dans la rue la visibilité était réduite à quelques mètres et la petite ampoule de l'éclairage public paraissait perdue à une grande hauteur.

— Voulez-vous un bon punch brûlant ? demanda Geoffrey Gann aux deux hommes.

— Non merci, commençait de dire le révérend, mais Kovask se hâta d'accepter.

Avant d'entrer chez lui l'instituteur se tourna vers le port.

— Exactement ce que la météo de Adak a annoncé.

Il haussa les épaules :

— À tout hasard j'affiche le bulletin chaque soir et chaque matin.

Kovask sursauta et se tourna vers lui :

— Voulez-vous dire que l'île d'Adak avait prévu ce temps ?

— Bien sûr.

— À quelle heure avez-vous reçu ce bulletin ?

— Seize heures trois. Juste à la fin de la classe. Sa voix était ferme. De toute façon Kovask vérifierait. Il n'osa pas regarder le révérend tout de suite. Leur hôte les servait, un sourire goguenard au coin des lèvres.

— Vous êtes envoyé par la Navy ?

Kovask ne s'étonna même pas. Il n'avait rien fait pour cacher son rôle exact et d'ailleurs dans cette île il aurait été inutile de bluffer.

— Oui.

L'autre n'en demanda pas plus. Mais son sourire avait disparu et le capitaine de corvette remarqua son air fatigué et la dureté de son regard.

— Vous couchez-vous toujours aussi tard ?

— Non. La centrale ne donne pratiquement pas de travail. Jef est un type très bien et très capable. Il n'a que le tort de vivre en concubinage avec deux sœurs. N'est-ce pas, révérend ?

Harry Bergen n'avait pas touché à son punch et le laissait refroidir devant lui.

— Je n'y puis rien, dit-il de sa voix neutre. De toute façon ce n'est pas à moi qu'il rendra des comptes.

Kovask attaqua à nouveau :

— Vous êtes également responsable de la radio ?

— Oui. Une heure de vacation entre dix-huit et dix-neuf heures avec Kodiak. Mais je peux envoyer un message urgent à n'importe quelle heure. Il y a aussi le relais avec le médecin installé sur l'île de Kanaga

plus grande que celle-ci. Je l'appelle en moyenne une fois par jour.

Il se servit un autre verre alors que les autres refusaient. Il avait bu le premier avec une certaine avidité. De temps à autre son regard intelligent fouillait un visage avec méfiance, le temps d'un éclair.

— Content de vous avoir connu. Mon nom est Kovask. Je compte rester quelques jours ici.

Se tournant vers le pasteur.

— Si je n'importune pas mon ami.

« L'ami » se défendit avec un sourire un peu pincé. Il profita de l'occasion pour se lever.

— Il se fait tard. Plus d'une heure.

Dans la masse cotonneuse il dut suivre le révérend de très près pour ne pas s'égarer. Il fut surpris de trouver sous ses pieds les dalles gluantes du port plus tôt qu'il ne le pensait. Soudain le pasteur sortit un objet noir de sa poche et éclaira un panneau recouvert d'une vitre.

— Il est bien là, murmura-t-il.

Son doigt soulignait la phrase :

« FORMATION DE BRUMES NOCTURNES DE FORTE CONCENTRATION. »

— C'est pourtant exact, murmura-t-il.

Kovask était furieux.

— J'espère qu'on a épluché les bulletins météo correspondant à chaque phénomène. Espérons qu'il n'y aura pas plus de cinquante pour cent de coïncidences.

Vexé le pasteur resta silencieux jusque chez lui. Pourtant il avait retrouvé sa sérénité quand ils pénétrèrent dans sa salle à manger. Le poste grésillait toujours mais les programmes étaient terminés.

— Vous croyez que tout cela n'est qu'un ensemble d'incidents sans importance ?

Kovask sortit son carnet :

— Il ne me reste que ceci. Je me demande comment Geoffrey Gann aurait pu faire ce brouillage et s'occuper de la chaudière.

Le pasteur fit la grimace :

— Ce Jef lui est entièrement dévoué et pour quelques dollars il...

En même temps il rosissait légèrement.

— Vous l'accusez ouvertement cette fois.

Le révérend se fit presque suppliant :

— Non. Je me laisse emporter par un amour-propre, mais en toute sincérité je n'ai rien contre Gann. Ne pensez-vous pas qu'il faudrait pouvoir analyser ce brouillard ?

Ce n'était pas impossible et les services techniques de la Navy auraient pu le faire. Auparavant une série de vérifications

s'imposaient. Cette histoire de météo tout d'abord n'était pas tellement claire.

— Je peux couper ?

Il avait pris le petit poste à transistors dans sa main et l'examinait.

— Oui, il n'y a plus rien maintenant.

C'était une bonne marque et il avait dû coûter très cher au pasteur, surtout dans les magasins de cette région. Entre quatre-vingts et cent dollars. Il était de fabrication récente.

— Je l'ai acheté il n'y a que très peu de temps... Quand j'ai commencé à m'intéresser à ce phénomène... Mon autre poste était si vieux que je craignais qu'il ne soit le générateur de ce bruit. J'ai voulu en avoir le cœur net.

Il prit la Bible et s'inclina.

— Bonsoir. Vous pouvez rester ici le temps qu'il vous plaira. Je dois me lever tôt et je m'excuse de vous laisser seul.

Seul, Kovask alluma une cigarette. Pour localiser cette émission radio qui brouillait la réception des autres postes, il aurait fallu effectuer des recherches gonio. Trop difficile sur une île aussi petite. Gann, en admettant qu'il y soit pour quelque chose, se méfierait. Il pouvait effectuer ses propres recherches, mais cela risquait d'être long et hasardeux. Et pour communiquer avec ses collègues de la Navy il était obligé de passer par l'instituteur.

Foncer et perquisitionner à l'improviste chez Gann ? Et si ça ne donnait rien ? Le *Department of Native affairs* exigerait des explications et des sanctions.

Il alla se coucher. La chambre était tiède et il entrouvrit sa fenêtre pour avoir un peu d'air frais.

Avant de chercher le sommeil il se demanda pourquoi Alberta Gann avait jugé bon de se séparer de son mari. Ce dernier lui était sympathique malgré certaines réticences.

CHAPITRE II

En descendant du petit avion qui l'avait ramené dans l'île d'Atka, Serge Kovask trouva la jeep envoyée par le commodore Shelby. Le véhicule fonça vers le centre de la base navale, s'arrêta brutalement devant les bureaux de la Sécurité. Le matelot noir qui conduisait n'eut pas un regard pour son passager. Il sortit un comic de sa poche et se plongea dans sa lecture.

Kovask fronça les sourcils.

— Avez-vous l'ordre de m'attendre ?

— Yes, sir.

— Pour me ramener à l'aérodrome ?

— Yes, sir.

Quand il entra dans le bureau du responsable O.N.I. pour l'Alaska, celui-ci tournait le dos à la porte et examinait une grande carte des Aléoutiennes qui couvrait le mur. Le commodore Shelby, de très haute taille mais très maigre, tourna seulement légèrement la tête.

— Vous voilà, Kovask ? Je vous avais demandé d'aller là-bas et de n'en revenir qu'avec une certitude. Déjà fait ? En moins de vingt-quatre heures ?

Le lieutenant-commander contourna l'énorme bureau surchargé de paperasses.

— Et s'il n'y avait rien ? Si tout cela n'était que le fruit d'une hallucination ?

Shelby daigna lui faire face.

— Non ?

— Je ne peux rien dire avant d'avoir en main tous les bulletins météo de cette zone correspondant à certaines dates, celles où le phénomène s'est produit.

Shelby plongea son regard sombre dans les yeux bleus de son subordonné, puis appuyant ses fesses maigres sur le rebord du bureau décrocha son téléphone.

— Michael ? Besoin de vos archives.

Kovask donna les dates. Le révérend Bergen lui en avait donné douze sur une période entre le premier mars et le 15 mai.

— Merci, dit le commodore en raccrochant.

Il fit glisser son corps qui paraissait l'encombrer jusqu'au fauteuil tournant.

— Voyez-vous Kovask, depuis que le pasteur nous a alertés, j'ai des

insomnies.

Son pouce passa par-dessus son épaule.

— Approchez-vous de la carte. Ces fameux brouillards s'étendent surtout sur les passes les plus commodes pour accéder à cette île. Imaginez que les Russes aient songé à la vieille tactique à papa. Débarquement rapide et inattendu. Sans bruit ni rasées. Ici ils capturent une bonne partie de l'état-major de la Navy, et en quelques heures ils arrivent à Kodiak où se trouve le grand Q.G. interarmes. En une nuit l'Alaska est à eux, et les B. 47 sont cloués au sol avec tout le système de représailles. Imaginez un truc semblable combiné avec un pilonnage du Vieux Pays, c'est fini. Même pas la consolation d'avoir l'Alaska comme dernier bastion.

Kovask regardait les différentes passes qui s'appelaient Tanaga Pass, Atka Pass, Segum Pass, etc. etc. Les paroles de son chef le faisaient douter.

— Bien sûr on vit dans le pays du brouillard. Les deux tiers de l'année sont passés dans la purée blanche. Mais eux ? Eux, hein ? Ils se méfient des statistiques et des caprices de la nature.

Lui aussi fumait la pipe, une grosse bouffarde en bois rouge qui commençait d'empester.

— Et si le jour J, il n'y avait pas de brouillard ? S'ils avaient prévu cette éventualité pourtant peu probable ? S'ils avaient voulu mettre toutes les chances de leur côté.

— Ils auraient donc installé des diffuseurs en grand nombre pour obtenir un effet aussi rapide ?

Il sortit son carnet de sa poche et y prit une feuille où il avait recopié les signaux morses.

— Essayez de faire décrypter ceci, mais je crois que ça ne veut rien dire. En admettant que ce brouillard soit artificiel, ces brèves et ces longues ne seraient que le signal codé du déclenchement.

Un planton vint chercher la feuille pour l'emporter jusqu'au bureau de décryptage.

— Vous l'avez entendu ?

— Oui. Imaginez que vous tripotiez une prise de courant dans la pièce voisine et que je sois en train d'écouter la radio. Voilà l'impression que cela produisait. Il aurait fallu se déplacer avec le poste, voir si les parasites se produisaient ailleurs, mais j'ai voulu noter l'espèce de message que je viens de vous remettre.

— Et l'effet a été immédiat ?

— Presque. Un diffuseur, s'ils existent, ne doit pas se trouver très loin de la maison du pasteur.

Il continua sur sa visite à l'instituteur, l'impression que lui avait faite Geoffroy Gann.

— Sympathique mais certainement malheureux de la fuite de sa

femme. Il faudrait la faire rechercher pour essayer de connaître la raison de leur séparation.

Le commodore leva un sourcil :

— Vous croyez qu'elle se doutait de quelque chose, et qu'entre l'amour de son mari et son patriotisme elle a choisi la fuite ?

— Pourquoi pas ? Mais attendons les bulletins météo.

Le capitaine de vaisseau bougonna.

— Je me demande ce que fait Michael.

Juste à ce moment on frappa à la porte et un enseigne de première classe entra dans le bureau. Beau garçon, impeccable, qui paraissait du dernier bien avec le commodore.

— Voilà sir, dit-il avec désinvolture jetant un regard inquisiteur à Kovask.

Shelby prit les papiers, les fit glisser sur son bureau au fur et à mesure de sa lecture. Au quatrième il jura et Kovask se permit de ramasser les fiches. Ses lèvres se pincèrent. Les quatre fiches qu'il tenait annonçaient « Formation de brumes à forte concentration dans la nuit ».

— Bon sang, dit enfin le commodore. La seule qui n'annonce rien de tel, mais il y en a onze contre.

L'enseigne ne paraissait que s'intéresser médiocrement à leur réaction.

— Vérifiez les dates.

Michael, malgré son air farfelu, ne s'était nullement trompé. Les bulletins avaient trait aux nuits indiquées par le révérend Harry Bergen.

— Impossible que nous ayons commis pareille bétise... Mais les parasites radio ?

— Pourquoi pas un phénomène électromagnétique ? dit l'enseigne avec un sourire tranquille. Le brouillard provoque de pareilles choses.

Ses deux supérieurs s'entre-regardèrent.

— Vous voulez dire que les parasites seraient le résultat de ces brumes et non le contraire ?

— Exactement, sir. Imaginez un film aqueux entre deux fils électriques dénudés. Insuffisant pour faire sauter les plombs de la centrale électrique, mais capable de perturber une réception proche.

Shelby avalait difficilement sa salive et sa pomme d'Adam montait et remontait sous la peau flétrie de son cou.

— Évidemment.

— D'ailleurs il serait stupide de se servir du brouillard alors qu'un radar n'est nullement gêné par les concentrations les plus fortes.

Kovask pensa que le jeune homme s'y connaissait en météo mais qu'il ignorait les dernières réalisations soviétiques.

— Les Russes ont mis au point des chalands de débarquement

suffisamment enfoncés dans l'eau pour affleurer, pour ainsi dire, la surface. En fait ils ne dépassent que d'un mètre et échappent complètement à la surveillance de la DEW line. Ces embarcations sont propulsées par des moteurs à réaction hydraulique dont les ondes sonores sont pour ainsi dire nulles.

L'enseigne haussa les épaules.

— C'est bien possible.

— Autre chose. Pourquoi ces parasites ne subsistent-ils pas toute la durée du brouillard ?

Cette fois le jeune homme put reprendre sa revanche à cette question posée par le Commodore :

— Mais parce que les fils électriques se chargent de gouttelettes et vient un moment où en tombant elles finissent par crever ce film aqueux.

— Hum, fit Shelby mal convaincu. Je vous remercie, Michael.

Une fois seuls ils conservèrent le silence, ruminant chacun de son côté. Kovask alluma une cigarette et alla jeter un coup d'œil à la fenêtre. Le temps était très beau.

— Ingénieux hein le film aqueux de ce jeune homme ?

Kovask hochait la tête.

— Très.

— Vous allez repartir là-bas avec un spécialiste radio et essayer de trouver ces deux fils mis ainsi en communication.

— En attendant je pense que les jours de brouillards n'ont pas été les seuls notés sur ces fiches. Il y en a eu d'autres. Et le révérend n'a pas entendu les parasites.

Shelby sauta sur ses pieds.

— Mais bien sûr.

Kovask revint vers le bureau et reprit les fiches. Il les compara les unes après les autres.

— Curieux. Chaque fois le vent est annoncé comme soufflant du nord-est-nord.

— En provenance du détroit de Behring. C'est normal.

— Bien sûr, dit Kovask, mais il y a d'autres régimes de vents. Curieux que ce brouillard soit, ces nuits-là, poussé vers nous. Pouvez-vous obtenir les fiches météo de Kiska ?

Shelby haussa à nouveau ses sourcils d'un cran :

— Dans les Îles Rat ? Le bout du monde ? Il y a une station en effet là-bas. Et elles sont bien placées pour recevoir ces fameux brouillards.

S'emparant du téléphone il donna des ordres. D'après ce que comprit Kovask on allait essayer d'obtenir ces renseignements le plus rapidement possible.

— D'ici une heure et demie deux heures, confirma le commodore. Si nous allions boire un verre au bar ?

Malgré la température assez basse, à peine un au-dessus de zéro, le chauffeur noir lisait toujours, installé sur son siège.

— À la cafétéria.

À peine cinq cents mètres, mais sous les roues de la jeep giclaient d'énormes paquets de boue.

— Un mois encore pour que la terre absorbe tout ça, et encore nous passons le bulldozer pour activer. On va ratisser cette île jusqu'à l'os si ça continue.

Alors que le commodore commandait un bourbon, Kovask prit du café et un sandwich au poulet. Le petit déjeuner du révérend lui avait paru assez sommaire.

— Je pense que si les Russes décidaient de nous attaquer à l'aide de ces chalands dont vous parliez tout à l'heure, ils feraient en même temps une manœuvre de diversion dans le Nord. Par exemple en envoyant une formation de bombardiers frôler la DEW line.

Kovask se versait une autre tasse de café lorsque l'enseigne Michael entra et se dirigea nonchalamment vers eux.

— Autre chose sur le film aqueux ? ricana le commodore.

Le jeune homme daigna sourire, accepta de s'asseoir à leur table.

— Je viens de penser soudain à l'origine de certains renseignements météo et j'ai pensé que cela vous intéresserait.

Il marqua un temps d'arrêt, jeta un regard d'envie sur le verre à moitié vide de Shelby. Ce dernier comprit tout de suite et fit signe au serveur.

— Où voulez-vous en venir, Michael ?

— Un peu de soda, dit l'autre en étirant ses jambes d'aise. N'auriez-vous pas une cigarette, sir ? dit-il en se tournant vers Kovask. Merci mais j'ai oublié mon paquet.

— Cet individu de vingt-deux ans établit solidement sa réputation de pique-assiette et de grand nonchalant, dit le commodore. Son sport préféré est de faire des pigeons parmi ses supérieurs. Tout ce qui a plus d'une barre sur sa manche l'intéresse au plus haut point.

Sa voix s'enfla et on se retourna des autres tables :

— Je vous somme de vous expliquer.

— Bien, dit le jeune homme, mais gardez un peu de bourbon dans le fond de votre verre, vous en aurez besoin. Une partie des renseignements de météo nous vient de Kultbaza.

Il ne sourit même pas de la tête des deux autres.

— Oui, ajouta-t-il avec légèreté, c'est une chose tellement vieille. Ces accords internationaux sont oubliés de tout le monde sauf de nous, pauvres météorologistes.

— Vous voulez dire Kultbaza dans la presqu'île des Tchoutktches ? fit Kovask d'une voix incrédule.

— Bien sûr. De l'autre côté du détroit. En Sibérie orientale si vous

préfèrent. Les Russes nous envoient deux bulletins par jour rédigés en code international. N'importe qui d'ailleurs peut s'en inspirer, depuis le petit bateau de pêche perdu dans le détroit jusqu'à... la Navy !⁽¹⁾

Il vida son verre avec satisfaction.

— J'ai demandé à mon service que l'on recherche toutes ces indications pour ces fameux douze jours en question. On va les apporter à votre bureau, sir.

Décomposé Shelby se leva.

— Allons jusque-là bas, et vous, Michael, suivez-nous.

Le commodore pénétra en trombe dans son local et tomba sur une secrétaire qui lui tendit toute une liasse de fiches.

— Fermez la porte. Si jamais vous en faites des gorges chaudes auprès de vos amis, Michael, je vous fais muter dans l'extrême nord à bord d'une vedette de reconnaissance.

L'autre ne parut guère effrayé. Kovask reçut la première fiche puis la seconde. Elles commençaient ainsi : Kultabaza-Meteo communique...

— Fantastique !

Lançant le tout sur son bureau, Shelby s'empara de son téléphone et commença de brailler, demandant combien de temps ils devaient encore attendre la réponse des Îles Rat.

— Hé bien relancez-les ! C'est une priorité. Comme si des fusées soviétiques volaient vers nous en ce moment, compris ?

Il plaqua le combiné sur son support, redressa sa haute taille et sortit un mouchoir à carreaux.

— Vous le croirez ou non, mais c'est la deuxième fois que je transpire dans ce fichu pays. La première fut lorsqu'on a cru en octobre dernier qu'ils se décidaient à passer à l'attaque.

Même Michael parut comprendre la gravité des minutes présentes. Son visage devint plus sérieux.

— Il faut que les Îles Rat confirment. Facile évidemment. Trop facile de nous annoncer « Formation de brumes nocturnes » et puis de les fabriquer, ces brumes. Et cette bureaucratie qui avait complètement oublié d'où venaient les bulletins.

Il prit la main de l'enseigne et l'écrasa entre ses longs doigts nerveux.

— Toutes mes félicitations Michael, et toute la reconnaissance du pays. Sans vous... Mais bon sang c'est votre chef le lieutenant Renhold qui aurait dû s'en rendre compte ! Vous lui en avez parlé ?

— Le lieutenant est tellement absorbé...

— Ne le défendez pas. On aurait dû écrire un peu partout « Méfiance, nos renseignements météo sont d'origine soviétique ». On aurait dû faire l'embargo là-dessus.

Michael intervint doucement :

— C'est-à-dire que ces renseignements nous parviennent ainsi avec une heure ou deux d'avance. Jusqu'à présent nous y avons trouvé notre compte.

— Dès que ces gens-là vous font une fleur, fulminait le commodore, vous pouvez être certain qu'elle est vénéneuse. Il faudra que les services de sécurité contrôlent tout. Qui vous dit que la vodka qu'on trouve au bar ne vient pas également de là-bas ? On entoure l'Amérique d'un réseau étroit de surveillance et puis...

Le téléphone l'interrompt.

— Oui, allô, vous avez la réponse des Îles Rat ? Non, ne l'apportez pas. C'est long ? Faites date par date.

Il attira son bloc-notes et un stylo.

— Allez-y !

En face des trois premières dates un néant rageur fut écrit par le commodore. En face de la quatrième il griffonna : Brumes légères, puis à nouveau néant.

Quand il raccrocha le silence fut total. Sur douze jours les Îles Rat n'avaient connu que deux jours de brouillard de faible concentration.

Shelby souffla à plusieurs reprises avant d'ouvrir la bouche.

— Voilà : Une nappe isolée de quelque vingt miles de long sur dix à quinze de large se balade de ce côté. Vous avez déjà vu ça vous ? Pas moi.

Il fit face à Michael :

— Croyez-vous toujours que c'est le brouillard et votre film aqueux qui ont provoqué ces parasites ?

L'enseigne se tut prudemment.

— Alors Kovask ?

— Je retourne tout de suite là-bas.

— Je vais vous donner un adjoint. Vous arrêtez l'instituteur et vous perquisitionnez chez lui. Je fais mon affaire du « Department of Native affairs ». En même temps je fais rechercher sa femme. Elle doit savoir quelque chose. Vous allez me cuisiner ce type-là. Il faut que nous sachions toute la vérité le plus vite possible.

Un peu de calme revint en lui et il se mit à bourrer sa pipe.

— Je crois que nous allons avoir du pain sur la planche, car il doit se cacher quelque chose d'énorme sous ce brouillard-là.

Mais personne n'eut envie de rire.

CHAPITRE III

L'adjoint que lui avait donné le commodore Shelby était premier maître, servait dans la « Navy Police » et se nommait Brian Rubins. Il dépassait Kovask de quelques centimètres, possédait une largeur d'épaules assez impressionnante. Son visage rond et lisse paraissait ignorer les manifestations émotives, et ses yeux aux paupières lourdes étaient ceux d'un homme réveillé depuis peu.

Assis dans la salle à manger du pasteur il écoutait sans l'interrompre son nouveau patron.

— Nous avons tout le temps d'arrêter Geoffrey Gann. Rien ne sert de précipiter les événements. En fait rien ne prouve que cet instituteur est dans le coup. Le commodore fait rechercher les diffuseurs, s'ils existent, dans les îlots alentour. Attendons le premier message.

Harry Bergen les avait quittés tout de suite après le repas de midi. Une bouteille de bourbon était sur la table, mais les deux hommes y avaient à peine touché. Par contre le premier maître avait liquidé le contenu de la cafetière.

Vers trois heures on frappa à la porte, et le lieutenant-commander alla ouvrir. Un gosse esquimau souriant de toutes ses dents lui tendit un papier.

— M^r Gann vous envoie ça. Il s'éloigna en courant.

— Un message codé du commodore, dit Kovask après l'avoir ouvert. Désormais Gann se doute que nous le surveillons.

En dix minutes il traduisit les quatre lignes.

— Ils ont découvert trois énormes diffuseurs à une distance à peu près égale de cette île dans un rayon de dix miles. Aucune précision sur ces appareils-là. Le commodore me demande le résultat de l'interrogatoire de Gann.

Rubins fit un effort pour soulever ses paupières.

— On y va ?

Kovask ne répondit pas. Il consulta sa montre. Inutile d'aller chercher l'instituteur dans sa classe. Mieux valait entourer l'affaire d'une certaine discrétion. Il ne se sentait pas très à l'aise. Jusqu'à maintenant tout était très facile. Trop peut-être. On semblait attendre qu'il se précipite sur Geoffrey Gann.

— Cigarette ? fit Rubins.

Il la prit, toujours plongé dans ses réflexions. Shelby ne précisait pas comment ces diffuseurs fonctionnaient. Ils étaient certainement

télécommandés. Point n'était besoin pour cela d'une installation formidable. Un émetteur très faible. Peut-être couplé avec celui dont l'instituteur avait la responsabilité officielle.

À quatre heures ils quittèrent la maison du pasteur et descendirent vers le port. Le vent soufflait depuis le détroit de Behring et le froid était vif. Le dégel était à nouveau stoppé. Le beau temps ne s'installait véritablement qu'en juillet, et on était dans les derniers jours de mai.

— Allons d'abord à la centrale.

La porte de cette dernière était largement ouverte. Jef, l'ouvrier esquimau, ne s'y trouvait pas. La chaudière ronronnait et la turbine tournait régulièrement. L'endroit ne recelait aucune surprise. En un quart d'heure ils furent persuadés que l'instituteur ne cachait rien dans ce local.

— Laissons filer les gosses.

Ils se dirigeaient vers le port en criant et en se bousculant. Fermant la marche, un Esquimau d'une trentaine d'années, vêtu d'une canadienne et d'un pantalon fuseau, s'éloignait une serviette en cuir à la main. Kovask avait ignoré jusque-là l'existence du collègue de Geoffrey Gann, mais ne s'en étonnait plus en voyant le nombre d'élèves fréquentant l'école.

— Nous pouvons y aller.

Le premier il entra directement dans le domicile de l'instituteur, traversa la pièce où Gann les avait reçus, le révérend et lui, ouvrit une porte. L'homme leur tournait le dos, installé devant l'émetteur-récepteur, les oreilles dissimulées par le casque d'écoute. Il ne les avait pas entendus venir.

— ... mieux vaudrait transporter l'enfant jusqu'à Atka. Le vent souffle à trente nœuds environ. Stop. Terminé.

La réponse dura une bonne minute, et à nouveau la voix de l'instituteur s'éleva :

— Si c'est l'appendicite mieux vaudrait qu'il parte toute de suite. Je préviens la famille. L'avion peut être là dans une heure. Stop. Terminé.

Quand il abandonna son siège il fut à peine surpris de voir les deux hommes.

— Tiens, vous étiez là ? Vous avez entendu ? Il faut que j'aille prévenir les parents. Un appareil de la « Reeve Aléoutien Airline » va venir chercher leur gosse.

D'un signe Kovask arrêta Rubins. L'instituteur se hâtait déjà vers le village.

— Imaginez que ce soit une feinte, grogna le premier maître.

— Il ne peut aller bien loin. Il faut que ce gosse soit évacué. Nous verrons ensuite.

Rubins retrouva sa passivité et commença de fouiner un peu

partout. Il s'intéressa à l'émetteur-récepteur et Kovask le rejoignit.

— Rien de particulier, grogna son adjoint. Ce type doit être rudement fortich.

— Allons dans sa salle à manger l'attendre. Une photographie, qu'il n'avait pas remarquée la veille, l'attira, celle d'une jeune femme blonde à visage très agréable.

— De beaux yeux, fit Rubins.

C'était vrai. Très grands, effilés vers les tempes, d'un brun roux.

— Elle ne vit pas avec lui ?

Kovask mit un doigt sur sa bouche. Gann revenait d'un pas plus paisible, la bouffarde entre ses dents.

— Vous désiriez me voir ?

Il leur désignait des sièges, mais les deux hommes le regardaient sans bouger. Les joues de l'instituteur se colorèrent légèrement.

— C'est à quel sujet ?

— Comment faites-vous pour déclencher les diffuseurs de brouillard artificiel ?

Gann eut une attitude assez normale. Il les regarda à tour de rôle comme s'ils déraisonnaient avant d'ouvrir la bouche.

— Je ne comprends pas.

— Nous avons découvert des diffuseurs de grande puissance installés autour de cette île. Nous sommes certains que périodiquement de mystérieux essais de brumes artificielles sont provoqués sur toute cette zone. Pouvez-vous nous donner des précisions là-dessus ?

— Moi ? Mais pourquoi ?

Kovask soupira. Rubins remua à côté de lui.

— Combien de temps allez-vous résister, Gann ? Pourquoi ne pas tout avouer immédiatement ?

— Mais... Vous êtes fou... Ou alors c'est moi qui ne comprends pas bien ce que vous me reprochez.

— Bon, autre chose. Où se trouve votre femme ?

Gann encaissa très mal cette fois. Son visage se ferma et de la colère apparut dans ses yeux.

— Ma vie privée ne regarde personne.

Kovask alluma une cigarette.

— Vous vous trompez, Gann. Elle nous regarde, nous. Votre femme vous a quitté au cours d'un séjour à Anchorage. Pour quelles raisons ?

— Je ne suis pas obligé de vous répondre.

Rubins comprenait fort bien pourquoi on lui avait ordonné d'assister l'agent de l'O.N.I.

— Si vous permettez...

— Non, attendez.

Geoffrey Gann haussa les épaules.

— Vous n'allez pas me passer à tabac pour me faire avouer que ma femme en avait assez de vivre ici ?

— Où est-elle ?

— Elle est rentrée au pays.

— Avez-vous engagé une procédure de divorce ? L'instituteur parut tressaillir.

— Non, j'attends qu'elle le fasse, elle, dit-il avec une sorte de répugnance.

Il passa la main sur son front et Kovask vit qu'il transpirait à grosses gouttes.

— La reprendriez-vous à l'occasion ?

— Pourquoi pas ? Il ne s'agit que d'un malentendu.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés ? L'autre répondit avec lassitude.

— Six ans.

— Et il y a six ans que vous avez été nommé à ce poste. Et votre femme a quand même patienté aussi longtemps avant de se rendre compte qu'elle ne pouvait plus supporter cette vie ?

Détournant le visage, Gann parut contempler le portrait de son épouse.

— Il faut le croire, dit-il d'une voix sourde.

— Moi je suis sceptique, dit Kovask. Savez-vous ce que je pense ? Qu'elle vous a quitté lorsqu'elle a découvert que vous aviez des activités suspectes dirigées contre votre pays.

Gann s'emporta :

— Complètement stupide !... Jamais elle n'aurait fait ça. Quant à mes activités suspectes elles n'existent que dans votre esprit.

Depuis un moment Kovask cherchait un cendrier des yeux. Il en dénicha un derrière le portrait d'Alberta Gann et y écrasa son mégot.

— Quel est le nom de votre assistant ?

— Donald Thohoë. Vous n'allez pas l'inquiéter lui aussi ? Il vient ici pour faire la classe et s'en retourne ensuite au village.

Soudain une voix s'éleva dans la pièce voisine.

— Atka appelle île de Kena... Atka appelle île de Kena...

Kovask se précipita.

— Restez avec mon adjoint, Gann. Je vous demande de ne pas bouger pour l'instant.

Il prit les écouteurs et coupa le haut-parleur.

— Ici lieutenant-commander Serge Kovask.

— Très heureux mon garçon, fit la voix du commodore Shelby. Écoutez-moi bien et essayez de comprendre entre les lignes. Coder serait trop long. On a examiné les échantillons. Sans trop chercher la petite bête, mais à première vue, nous avons découvert quelque chose d'inquiétant. Me comprenez-vous Kovask ?

- Très bien, sir. Vous avez découvert quelque chose d'inquiétant.
- Voilà. Méfiance sur toute la ligne. Restez tous les trois ensemble.

Ne vous séparez pas.

- Bien.
- D'ici une heure je serai avec vous.

Il alla retrouver les deux hommes. Gann s'était assis et bourrait sa pipe. Les yeux endormis de Rubins posaient sur lui un regard sans défaillance.

Kovask en refermant la porte eut soudain une idée qu'il jugea excellente. Mais, avant de le laisser parler, Gann ouvrit la bouche.

— Je vous en prie, laissez la porte ouverte et commutez à nouveau le haut-parleur. Un avion doit venir chercher ce gosse malade.

Songeur, le marin lui obéit. Quand il revint il s'assit en face de l'instituteur et le regarda, le visage grave.

— Gann, je viens de recevoir un message de mes chefs. On a retrouvé votre femme.

L'homme se leva lentement. Les yeux lui sortaient de la tête.

— Retrouvé Alberta ? Ce n'est pas possible.

Rubins, pour une fois paraissait complètement réveillé mais sa surveillance ne se relâchait pas pour autant.

— Non, vous mentez.

— Un de nos agents l'a contactée aujourd'hui à New York.

Une expression de joie vite remplacée par de la méfiance avait flotté sur le visage de Gann.

— Non. Vous ne l'avez pas retrouvée.

Ses lèvres sourirent tristement.

— Vous avez essayé de me bluffer, Kovask.

Ce dernier s'emporta :

— Pourquoi ne l'aurions-nous pas retrouvée ?

— Alberta n'a rien à faire à New York...

— Non mon vieux. Vous avez dit ça d'un ton formel comme si votre femme était morte. L'avez-vous assassinée ?

— Qu'allez-vous imaginer grands dieux !

Il passa sa main, puis la manche de son blouson sur son front. Il transpirait énormément.

— Gann, où se trouve-t-elle ? Pourquoi vous a-t-elle quitté ? Ne comptez pas vous en tirer ainsi. Je sais, je suis absolument certain que la disparition de votre femme explique tout. Même si je dois vous tenir jour et nuit je vous ferai dire où elle se trouve.

Il referma sa grosse veste de cuir.

— Considérez-vous en état d'arrestation. Mon collègue va veiller sur vous.

Au-dehors le vent glacé l'enveloppa. Il marcha jusqu'au petit aérodrome situé sur le plateau qui dominait le village. Un petit

appareil, un Beschcraft malmené par le vent s'apprêtait à atterrir. Un groupe sortit alors du petit baraquement qui se trouvait à droite. Deux hommes portaient une civière et une femme se penchait vers le malade, le gosse dont avait parlé Gann.

Le commodore Shelby arriva une demi-heure après. Il attira Kovask à part dès qu'il fut descendu de son appareil, et les deux hommes prirent le chemin du village relativement abrité du vent.

— Désastreux mon vieux ! On a interrompu les recherches à cause du mauvais temps. Les vedettes risquent de s'écorcher sur les brisants mais on a trouvé trois énormes diffuseurs. Je vous donne en mille où ils étaient installés. Dans les ruines des installations construites au cours de la dernière guerre, lorsque les Japs croyaient qu'il suffisait de sauter d'une île à l'autre pour nous prendre à revers. Il a fallu drôlement chercher. Dans un îlot on a débarqué cinquante bonshommes. Il fallait bien ça. Les salauds avaient peint des taches de rouille pour mieux confondre ces diffuseurs avec le reste.

— De quoi s'agit-il en réalité ?

— Nos techniciens parlent d'aérosols et je ne vais pas me lancer dans des explications scientifiques. Vous aurez tout le temps de vous documenter sur ces engins plus tard.

Ils approchaient des premières maisons et le commodore s'arrêta.

— Et Gann ?

— On ne peut rien en tirer. Il y a tellement peu de charges contre lui.

Shelby bourrait sa pipe.

— D'après les techniciens il fallait que certaines conditions soient tout de même réunies pour obtenir un brouillard suffisamment épais. Un simple bulletin météo était insuffisant pour donner le feu vert. Les Russes devaient également envoyer un signal. Mais pas trop longtemps à l'avance évidemment.

— Pourquoi pas les bulletins météo justement ?

Le commodore tira à petits coups sur sa pipe.

— J'y ai songé et j'ai vérifié. Possible. Dans l'indication du vent par exemple. Chaque fois ils donnent un relèvement différent ce qui est normal. Un peu trop précis tout de même, surtout quand ils annoncent non seulement le chiffre des heures mais celui des minutes. Hum ! Si ces types-là ont choisi ce moyen de communication, autant prendre une grosse règle et nous frapper sur les doigts.

Kovask lui expliqua ce qu'il avait essayé de faire avec Gann.

— J'ai bien cru que j'allais réussir. Il y a eu quelque chose de très grave entre sa femme et lui. La raison de leur séparation ne peut être celle qu'il tente de nous faire croire. Il a réagi violemment comme un homme certain qu'on ne peut retrouver sa femme.

— Bigre ! murmura Shelby. L'aurait-il assassinée ?

— Je lui ai posé la question. Il s'est indigné. Le commodore avait enfilé un passe-montagne et son profil tendu, encore plus aigu de la sorte, se tourna vers Kovask.

— Nous ne pouvons le retenir plus longtemps.

— Si. Par l'intermédiaire de la Navy Police responsable de la sécurité générale dans les Îles, et en portant toute l'accusation sur la disparition de sa femme. Qu'il nous donne des renseignements précis. Il a certainement une idée de l'endroit où elle se trouve.

Son chef hocha la tête pour approuver :

— En effet. Curieux comme attitude.

Puis il revint à sa première préoccupation.

— Un autre avion va atterrir tout à l'heure avec toute une équipe chargée de fouiller cette île. Il y a certainement un ou plusieurs diffuseurs cachés quelque part. Nous voulons les dénicher le plus vite possible.

— Mais pourquoi cette précipitation alors que les membres de ce réseau ne sont pas encore connus ?

Shelby tira la pipe de ses dents et soupira.

— C'est grave, Kovask, très grave. Ces diffuseurs, du moins ceux que nous avons découverts, ne contiennent plus que la moitié de leur charge et celle-ci ne peut supporter d'être longuement stockée.

Son compagnon commençait à comprendre.

— De plus il est difficile de recharger tous les diffuseurs. Les installer a dû être un fameux tour de force, mais c'est une opération définitive.

— Bon sang ! jura Kovask.

— Oui. Ces diffuseurs ne sont utilisables que jusqu'à une certaine date, mettons septembre. Ce qui veut dire que nos voisins, les Russes comptent s'en servir avant cette date. Et non plus à titre expérimental.

CHAPITRE IV

Avec la nuit le vent avait perdu de sa force, mais de minuscules flocons de neige voltigeaient dans la rue. Debout devant la fenêtre Kovask regardait se balancer la lampe de l'éclairage public. Tout autour du halo on aurait dit un nuage de moucherons blancs.

Dans son dos s'éleva la voix du commodore Shelby :

— Vous avez tort de nous résister, Geoffrey Gann. Combien de temps espérez-vous tenir ? Combien de jours ? Combien de semaines ? Nous allons vous ramener à notre quartier général et mes hommes se relayeront jour et nuit pour vous interroger.

L'instituteur était certainement fatigué, mais sa réponse fut aussi nette que les autres.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Il se peut que saoul de fatigue je finisse par m'accuser de crimes imaginaires, mais à quoi cela vous avancera-t-il ?

— Parlez-nous de votre femme. Il y a bien un endroit où elle se trouve.

— Je ne sais pas. Elle est orpheline et n'a que des parents éloignés. Shelby craqua une allumette pour sa pipe.

— Bien. Où vous êtes-vous connus ?

— À San Francisco. Je vous l'ai déjà dit. J'étais professeur de français dans une institution privée. Je ne gagnais que soixante-trois dollars par semaine et c'est pourquoi j'ai demandé un poste au *Department of Native affairs*.

Kovask revint vers les deux hommes. Installé à califourchon sur une chaise, le premier maître Rubins ne perdait pas une miette de l'interrogatoire, même si ses yeux donnaient l'impression qu'il sommeillait.

— Votre femme était d'accord à ce moment-là ? Elle n'avait pas peur de cette vie pénible ?

Serge Kovask prit la suite :

— Était-ce parce que vous vouliez gagner davantage ou pour fuir San Francisco que vous êtes venus ici ?

Gann haussa les épaules.

— Allez-y, accusez-moi de m'être évadé d'Alcatraz. Vous pensez bien que mon administration a fait une enquête serrée sur moi.

Shelby en avait demandé la communication, mais c'était pour gagner du temps qu'il essayait de soutirer le plus de renseignements

possible à l'instituteur.

— Votre femme travaillait comme hôtesse dans un motel. Elle a abandonné cette situation pour vous suivre ?

Gann releva la tête et toisa Kovask :

— Je voulais être seul à gagner l'argent du ménage.

— En six ans vous devez avoir fait beaucoup d'économies ?

La réponse claqua :

— Vous en connaissez le montant exact puisque vous avez fouillé dans toutes mes affaires.

Le ménage avait six mille dollars de côté. Une somme tout à fait normale vu les gains élevés que touchaient les fonctionnaires de ce pays. À condition de profiter des vacances pour ramener des U.S.A. tout ce qui était nécessaire pour vivre.

— Croyez-vous qu'elle ait repris son ancien métier ?

— Je l'ignore.

Excédé Shelby se leva pour se dégourdir les jambes et arpenta à grands pas le plancher de la petite salle à manger.

— Vous ne savez également rien au sujet du diffuseur de brouillard trouvé sur le point le plus élevé de l'île ?

Gann resta muet. L'équipe de la Navy n'avait pas mis plus de deux heures pour faire cette découverte. L'appareil était si gros qu'ils n'avaient pu le démonter. Ils s'étaient contentés de le déconnecter.

— Sortons, dit Shelby. Rubins, restez ici. Laissez-le faire du café et manger un morceau.

Dans la rue le commodore demanda à être conduit auprès du révérend Bergen. Ce dernier venait de s'installer devant son couvert lorsqu'ils frappèrent.

— Veuillez m'excuser, mais je n'avais pas prévu votre visite. Voulez-vous partager mon repas ? Il me suffit d'ouvrir quelques boîtes...

— Merci beaucoup, mais nous sommes attendus à l'aérodrome. Mes hommes se sont installés dans un des baraquements et ont dû tout préparer.

— Un peu de bourbon alors ?

Ils se laissèrent faire, puis le commodore posa des questions sur Gann. Les réponses du pasteur n'éclairèrent pas beaucoup la personnalité de l'instituteur.

— Lui et sa femme vivaient déjà un peu à l'écart. Évidemment ils rendaient les plus grands services aux habitants de l'île et n'hésitaient jamais à se dévouer. Ils ne fréquentaient pas l'église et Gann m'a franchement déclaré qu'ils ne pratiquaient aucune religion. Alberta Gann était d'origine catholique.

Shelby lui coupa la parole.

— En fin d'année ils sont allés à Anchorage et il est revenu seul. Qui le remplace durant son congé ?

— Son administration envoie un suppléant. Mais cette fois c'est Donald Thohoë qui a accepté de s'occuper de la centrale et de l'émetteur.

— Gann est-il revenu à la fin des vacances ?

Le révérend prit le temps de réfléchir.

— Je crois que oui.

— Et depuis il a changé encore plus ?

Harry Bergen hocha la tête.

— Oui. Bien sûr. Il est devenu de plus en plus taciturne sans perdre de son amabilité.

— Et ce n'est que bien plus tard que vous avez constaté l'apparition de ce brouillard, à la suite d'une émission qui parasitait votre poste ?

— Oui... Exactement depuis trois mois.

Le commodore vida son verre et le révérend inclina la bouteille pour le remplir.

— Donc vers le 20 février ?

— Oui. À peu près.

Kovask se demandait pourquoi le révérend avait attendu aussi longtemps avant de signaler la chose. Peut-être qu'avec son goût de la précision, et aussi par probité morale, il voulait avoir une certitude formelle.

— Rien ne prouve que le phénomène ne s'est pas produit entre le retour de Geoffrey Gann et le 20 février ?

Harry Bergen observa un silence prudent.

— Quand est-il rentré d'Anchorage ?

— Vers le 15 janvier.

Quelques minutes plus tard ils quittèrent le pasteur. Les flocons de neige étaient beaucoup plus gros et une couche glissante tapissait les rues.

— Il faudra reprendre l'enquête à Anchorage à l'endroit où ils se sont séparés.

— Surprenant, dit Kovask, qu'ils aillent passer un mois à Anchorage pour y dépenser une petite fortune. Je me suis laissé dire que les hôtels étaient plutôt chérotis là-bas.

— Et comment ! répondit Shelby. Un dollar et demi le petit déjeuner. Huit dollars un repas ordinaire, et au moins vingt dollars une chambre minable. Un coup de soixante dollars par jour pour un couple, et sans faire de folies. Pour un couple qui veut faire des économies... Tiens allons poser la question à Gann. Nous le mettrons peut-être dans l'embarras.

Le commodore entra le premier dans la petite salle à manger et sursauta :

— Rubins ! Que vous arrive-t-il ?

Le premier maître était à genoux auprès de la cuisinière électrique.

Il tâta le sommet de son crâne avec sa main.

— Je crois que c'est avec un salami. Un truc gros comme mon bras et long de près d'un mètre. Il allait m'en couper quelques tranches mais il m'a assommé avec. Pire qu'un bas rempli de sable.

— Il a filé, dit Kovask qui avait fait le tour du petit appartement.

Shelby alla au-dehors mais la neige effaçait déjà leurs propres traces. Celles du fuyard n'existaient plus.

— Une seule consolation. Nous avons misé juste et n'étions pas en train d'importuner un innocent.

— Il ne peut aller très loin. L'île est petite, grogna le premier maître. Je me charge de le retrouver, moi.

Kovask haussa les épaules.

— Il connaît mieux Kena que nous tous, et peut-être a-t-il préparé une cachette pour une pareille éventualité. Il n'y a que s'il essaye de passer sur le continent que nous pourrions mettre la main sur lui. Il faut faire surveiller le port.

*

* *

Muro était un pêcheur japonais installé dans l'île depuis une dizaine d'années. Il vivait toute l'année à bord de son bateau, même lorsque la glace bloquait le petit port, partageant l'espace disponible avec sa femme, ses deux enfants et son oncle qui n'avait que quelques années de plus que lui.

Le Japonais écouta l'instituteur avec attention, sans l'interrompre une seule fois. Il le recevait dans le minuscule carré qui lui servait de poste de pilotage. Gann lui expliqua qu'il était recherché par la police et qu'il venait de leur échapper. Muro était le seul homme qui puisse l'aider à quitter l'île. L'Américain lui avait rendu un grand service l'année précédente.

— Bien, dit Muro dans son américain nasillard. Descendez en bas.

Une échelle de fer conduisait à la partie habitable du bateau, deux cabines étroites dont l'une servait de cuisine et de salle à manger le jour, de chambre pour le couple la nuit. L'oncle et les deux garçons couchaient à côté. Les enfants saluèrent leur instituteur. Durant les campagnes de pêche Gann avait réussi à les placer dans une famille esquimau.

— La police viendra fouiller votre bateau, dit Gann à mi-voix. Pouvez-vous me cacher jusqu'à ce que vous leviez l'ancre ?

— Oui. Venez.

Dans la cabine du fond, située vers l'avant, il escalada une couchette, mit un pied sur celle qui faisait face, en équilibre. Il ouvrit une trappe et l'instituteur fit la grimace.

— C'est la cale aux poissons. Ne craignez rien. Je vais vous placer dans le puits à chaînes. Il est très large mais vous ne pourrez que vous asseoir. J'espère que l'odeur rebutera vos poursuivants.

Il s'interrompt en entendant un bruit de pas au-dessus de leur tête.

— Mon oncle Inshu a parfaitement compris et vient de monter surveiller les quais. Venez.

La cale était vide mais l'odeur en était écoeurante. De sa lampe électrique le Japonais éclaira le puits à chaînes. Deux gros tubes d'écubiers le traversaient mais on pouvait s'asseoir entre eux.

— Dès qu'ils auront tout fouillé je reviendrai. À tout à l'heure. Ne touchez pas aux chaînes. Le bruit se répercuterait dans tout le bateau.

Il emporta la lampe et referma. Gann espéra que les écubiers suffiraient pour renouveler l'air. Au bout d'une demi-heure le froid l'avait pénétré jusqu'aux os et ses membres étaient ankylosés. Les lames du pont craquèrent sous le poids de plusieurs personnes et des bruits divers ébranlèrent le bateau. Gann pensa que les hommes lancés à sa poursuite ne fouilleraient pas plus soigneusement ce bateau que les dix ou douze autres amarrés aux quais. Il aurait fallu une plus longue enquête, pour qu'ils apprennent que l'année dernière il avait fait de difficiles démarches pour que la femme de Muro soit envoyée à l'hôpital civil d'Anchorage, par l'intermédiaire du *Department of Native affairs*. L'opération et le séjour de deux mois n'avaient presque rien coûté au pêcheur qui traversait une période de malchance.

L'échelle de fer empoignée par des mains puissantes gémit et l'assiette du bateau fut compromise. Les défenses, des pneus de jeep attachés le long de la coque, raclèrent le béton du quai.

Brusquement une voix très proche le fit sursauter. Quelqu'un avait ouvert l'écouille de cale.

— Ça pue drôlement là-dedans ! fit quelqu'un. Une lampe mon vieux ! Pour sauter là-dedans...

Le puits aux chaînes était fermé par une simple porte mal ajustée. À plusieurs reprises des rayons lumineux s'enfoncèrent au travers des interstices comme des clous dorés.

— C'est vide. Juste des bacs et des caisses de bois.

— Descendez, Thompson.

L'autre grogna, manœuvra l'échelle coulissante.

— Je vais empester quand je vais remonter.

— Regardez derrière cette pile de caisses.

Thompson en déplaça quelques-unes.

— Je me demande comment un type pourrait se tenir là derrière. Tout est parfaitement en ordre. Ce Japonais doit être rudement soigneux. Sans cette odeur...

— Remontez.

L'homme ne se le fit pas dire deux fois et quelques secondes plus

tard un bruit feutré, suivi d'un choc sourd, annonça à Gann que l'écoutille avait été refermée. Il se rendit compte alors qu'il étouffait en partie, car durant tout le temps de l'inspection de la cale il avait retenu sa respiration. Il essuya son visage couvert de sueur, étira une jambe. La chaîne la plus proche claqua et il s'immobilisa. Si les autres étaient encore sur le bateau...

Le silence finit par le rassurer. Il frissonna à cause de son dos humide et glacé. Il n'avait emporté qu'un sac avec très peu d'affaires.

Il ne voulait pas penser. Il se répétait qu'il avait bien fait, qu'il ne pouvait agir différemment. On l'aurait transféré, emprisonné. Il aurait fini par parler.

Des pas tranquilles vinrent jusqu'à lui, tandis qu'à nouveau des flèches de lumière pénétraient dans sa cachette.

— Ils ont quitté mon bord, dit Muro en ouvrant la petite porte du puits, mais il faut être très prudent. Ils vont surveiller le port.

Sa voix se fit plus lourde.

— On ne peut quitter Kena que de cette seule façon. Aucun avion n'accepterait de transporter un homme traqué par la police.

Il eut un bref regard pour son protégé :

— Ce sont des agents du contre-espionnage.

Gann eut l'impression que le Japonais était satisfait de cela.

— Je ne sais exactement ce qu'ils me veulent, mais si je tombe entre leurs mains je crains de ne pouvoir m'en sortir facilement. Il faut que je me justifie et pour cela j'ai besoin d'être libre.

— Vous accusent-ils d'être communiste ? demanda Muro.

— En quelque sorte.

Cette explication devait suffire. Muro avait fait les frais de la chasse aux Sorcières du temps de Mac Carthy. Longtemps on avait surveillé ses faits et gestes.

— Quand quittez-vous Kena ?

— Demain à l'aube, et si le temps s'est arrangé. Sinon nous serons obligés d'attendre. Tout à l'heure j'irai voir le bulletin météo.

Puis son sourire se chargea de confusion.

— Excusez-moi. J'oubliais.

— Aucune importance. J'espère qu'ils l'afficheront comme je le faisais.

Sortant du puits aux chaînes il s'étira avec une grimace puis massa ses cuisses.

— Combien de temps doit durer la campagne ?

— Trois semaines. Je vais décharger et vendre à Anchorage puis je reviens ici.

Le chemin de la liberté risquait d'être très long, mais ce serait également le plus sûr.

— Très bien, dit Gann. Dans combien de temps Anchorage ?

— Dix ou douze jours. À condition que nous puissions partir demain matin évidemment.

Puis il s'inclina légèrement :

— Accepterez-vous de partager notre modeste repas ?

CHAPITRE V

Quand Kovask immobilisa sa voiture devant le petit chalet en bois, il dédia une pensée reconnaissante à tous les services de police et de renseignements qui, en moins de trois jours avaient découvert l'endroit où Geoffrey et Alberta Gann passaient habituellement leur congé du nouvel an. Le couple n'avait pas les moyens de fréquenter un hôtel. Il louait simplement un tout petit appartement à une vieille dame, M^{rs} Blatasky.

Âgée de quatre-vingts ans, d'aspect encore vigoureux et alerte, elle vint lui ouvrir.

— Entrez, dit-elle. Je vous attendais.

Sa visite avait été annoncée le matin même à la vieille dame.

— Allons tout de suite à leur appartement. Je n'ai rien touché depuis la Noël et j'allais le nettoyer pour les grandes vacances.

— Avaient-ils l'habitude de venir ici ?

— Bien sûr. Ils s'y plaisaient beaucoup et préféraient passer leurs vacances ici plutôt que de courir le risque de dépenser de l'argent aux U.S.A.

Elle aussi parlait ainsi du pays. L'Alaska avait beau être le quarante-neuvième état, les gens n'en continuaient pas moins de se croire à l'étranger.

— Voilà.

Un studio avec un large divan, une petite cuisine avec une douche dans un angle.

— Ils sont arrivés vers le vingt décembre. Le cinq janvier elle n'était plus là. J'avais été invitée chez des amis à Nome et c'est au retour que j'ai appris qu'elle l'avait quitté.

— Quelle était son attitude ?

Elle hocha tristement la tête :

— Il était bien malheureux. Ils s'entendaient fort bien. Toujours aussi amoureux l'un de l'autre qu'au premier jour et... Je n'arrivais pas à y croire.

— Que vous a-t-il dit ?

— Eh bien, qu'elle ne pouvait plus supporter cette vie pénible, ce pays etc, etc... Elle était repartie aux U.S.A.

Kovask regardait autour de lui.

— Avait-elle emporté des bagages ?

— Ma foi elle devait être si en colère qu'elle n'a emporté qu'un petit

sac. Le lendemain il lui a préparé une pleine valise d'effets.

Pour la première fois un fait précis était cité.

— Une valise, dit Kovask avec le plus de calme possible. Savez-vous comment il la lui a fait parvenir ?

— Il me l'a confiée et un homme est venu la chercher alors qu'il était en ville. J'ai trouvé ça bizarre, car ensuite il m'a avoué être allé au cinéma.

— Quel genre d'homme ?

— Une sorte de camionneur. Un Américain. Il a transporté la valise jusqu'à une camionnette, puis alors que je croyais qu'il allait revenir jusqu'ici, il a filé. J'ai même cru que c'était un escroc mais non. M^r Gann a trouvé la chose normale.

Kovask lui demanda la description de cet homme.

— Oh ! je m'en souviens. Tout cela était si bizarre. Un garçon d'une trentaine d'années, robuste quoique de taille moyenne. On aurait dit un Indien.

— Aucun autre détail significatif ?

M^{rs} Blatasky réfléchit quelques secondes.

— Non, absolument aucun.

— Quelles étaient les habitudes du couple quand il venait ici ?

Avant de se lancer dans de tels détails elle insista pour lui offrir du café, et il la suivit jusque dans son living. Elle s'égara en lui expliquant qu'elle avait épousé le descendant d'anciens colons russes. Il eut du mal à la ramener à son sujet.

— Ils sortaient tous les jours, mangeaient souvent dehors le soir. Parfois ils allaient faire du ski.

— Avaient-ils un endroit préféré ? Un bar ? Un salon de thé ?

— Je ne sais pas ils allaient au cinéma, au bowling, faire du patin à glace sur la piste de l'*Impérial*.

Une enquête était menée par le F.B.I. local pour retrouver la trace des deux jeunes gens.

— Cela fait la quatrième année qu'ils viennent chez vous ?

— Oui bien sûr. Je les regretterai beaucoup.

— Permettez-vous que je fouille dans les tiroirs ?

Il commença par un petit bureau installé à côté de la fenêtre, n'y trouva que des illustrés et des dépliants publicitaires. Il les mit de côté et poursuivit ses recherches.

Ce fut dans le haut de la petite bibliothèque vitrée qu'il mit la main sur une douille de carabine à répétition.

— Tiens. Une 32 WCF pour une carabine Colt. Votre locataire chassait-il ?

M^{rs} Blatasky approuva de la tête.

— Oui. Il s'abonnait avec sa femme à ces chasses tarifées. Vous savez, un avion vient prendre une dizaine de personnes, les transporte

à mille kilomètres dans un endroit où ils trouvent un chalet confortable, et où ils peuvent chasser le morse, l'ours et même le phoque. Mais je ne crois pas qu'ils y soient allés cette année.

Kovask examinait toujours la douille, la reniflait. L'odeur de poudre brûlée était encore puissante.

— M^{rs} Blatasky, j'ai la certitude que cette cartouche a été utilisée depuis moins d'un an. Combien de temps êtes-vous restée à Nome chez vos amis ?

La vieille dame eut un petit rire gêné.

— Une dizaine de jours. À vrai dire, j'ai trop mangé pour le réveillon et je me suis alitée pendant deux jours. Ils n'ont pas voulu que je reparte avant d'être parfaitement rétablie.

Justement, dans les prospectus publicitaires, deux étaient diffusés par des organisateurs de chasse, et les autres par des maisons de sport spécialistes de l'équipement cynégétique.

— Je reviendrai peut-être, dit Kovask en se dirigeant vers la porte.

M^{rs} Blatasky le suivit à petits pas rapides.

— Dites-moi, que lui est-il arrivé ? Elle... Rien de fâcheux n'est-ce pas ?

— Elle a disparu depuis cette date et son mari la fait rechercher. Au revoir madame.

Une heure plus tard il avait découvert le club de chasse où le couple s'était inscrit. « Moose in the sight » était installé dans la 4^e Avenue au-dessus d'un bar, également appelé *Moose Club*. Une jeune femme brune et sympathique l'accueillit.

— Gann dites-vous ? Une seconde.

Elle compulsa son dossier.

— En effet. Ils ont passé le premier de l'an dans notre chalet de Galena sur les rives du Yukon, ils s'étaient inscrits pour la chasse et avaient retenu un traîneau à chiens pour le 3 janvier.

— Pouvez-vous me dire à combien se sont montées leurs dépenses ?

La jeune femme eut l'air surpris mais elle le lui précisa :

— Deux cent-cinquante-cinq dollars avec la location du traîneau. Nos tarifs sont soigneusement étudiés.

— En effet.

La somme n'était pas exorbitante. Il essayait de savoir si Gann n'avait pas par hasard une autre source de revenus. Il ne comprenait pas pourquoi l'instituteur avait accepté de travailler pour un réseau ennemi. Il ne pouvait y avoir que trois motifs, idéal, argent ou chantage. Les renseignements fournis par le « Department of Native affairs » étaient excellents. Gann n'avait jamais fait de politique, et il était peu probable qu'il se soit décidé à prendre parti de façon aussi grave. Malgré les recherches faites, on n'avait trouvé à son actif ni encaissements bancaires importants ni dépenses exagérées. Restait le

chantage.

— Puis-je vous être utile ? Vous paraissez ennuyé.

La jeune femme s'était accoudée sur son bureau, un genou sur son fauteuil. Sa jupe étroite moulait une cuisse ronde et une croupe agréable.

Il sourit.

— Ne s'est-il passé aucun incident durant le séjour du couple à Galena ?

Elle revint à son classeur.

— Vous avez raison de me le demander, car nous gardons note de ce genre de choses, de façon à éliminer les indésirables. Vous savez ceux qui boivent plus que raison et sont une source d'ennuis pour notre résident local, les femmes mariées un peu trop allumeuses, les époux un peu trop coureurs et même les geignards, les rouspéteurs.

Kovask sourit.

— Votre organisation est vraiment sensationnelle.

— Relax avant tout, dit-elle avec un regard complice.

Elle était vraiment agréable à regarder et paraissait apprécier l'allure de son visiteur. Elle chercha en secouant la tête.

— Rien au nom des Gann.

— Combien y avait-il de participants à cette semaine-là ?

— Une vingtaine. Vous voulez que je cherche à chaque nom ?

— Je vous ennuie ?

— Pas du tout, murmura-t-elle en rougissant.

Elle réunit toutes les fiches puis les compulsa soigneusement. Kovask s'approcha d'elle et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Le parfum de la jeune femme était très agréable et il regardait avec plaisir la douce ligne de son cou, la naissance de sa poitrine dans l'ouverture du chemisier.

— Rien, dit-elle. Je suis désolée. Il ne reste plus que le rapport du résident, mais n'en attendez rien. Dès que je le reçois je transcris toutes les indications sur les fiches.

— Examinons-le quand même.

Il comprenait quatre pages dactylographiées. Le résident notait les événements jour après jour. À la date du 4 janvier il avait souligné une phrase. L'ongle effilé de la jeune femme la désigna :

Décompte des cartouches tirées. Il manque une douille de carabine Colt 32 WCF. Impossible de remettre la main dessus.

Kovask tressaillit. Il sentait qu'il avait enfin trouvé le début d'une piste sérieuse.

— Ça vous intéresse ?

— Oui, confessa-t-il. Vous venez de me rendre un très grand service. Il chercha son regard.

— Acceptez-vous de dîner avec moi ce soir pour vous

dédommager ?

À nouveau, elle rougit.

— Vous croyez ? Nous nous connaissons à peine.

— Dites-moi votre prénom, tout ira bien mieux ensuite.

— Nelly.

Il se présenta et ils prirent rendez-vous pour sept heures au bar du rez-de-chaussée. Kovask remonta dans la voiture mise à sa disposition par la Navy et gagna le siège du F.B.I. Il demanda le lieutenant Bassano qui avait dirigé toute l'enquête. C'était un italo-américain trapu, avec un visage de boxeur et des cheveux noirs très frisés.

— Rien d'intéressant pour vous, grogna le fédé en lui indiquant un siège de sa main épaisse. Et vous ?

Kovask le mit au courant de sa trouvaille.

— Intéressant ça, qu'en concluez-vous ?

— Rien pour l'instant. Il faut que j'appelle ce résident de Galena.

— Nous pouvons l'obtenir en priorité.

C'est bien pourquoi Kovask était venu. Une demi-heure plus tard la liaison-radio était établie. Le résident, qui se nommait Lytton, se souvenait parfaitement de cette douille disparue.

— C'est assez rare, reconnut-il, et pour éviter d'importuner mes clients je leur fais déposer le soir les douilles utilisées dans la journée dans une boîte. Évidemment je n'ai pu savoir qui en avait perdu une.

— Vous ne savez pas à quoi a pu servir la balle ?

— Non. Absolument pas. Il se peut que l'un de mes clients ait conservé cette balle comme souvenir.

Kovask termina, fortement déçu. Ce fut en regardant l'énorme carte de l'Alaska installée dans le bureau de Bassano que l'idée lui vint. Elle était assez hasardeuse cependant. Du doigt il suivit le cours du Yukon depuis Galena, et nota les différents postes installés sur son cours jusqu'à l'embouchure.

— C'est le commencement de la débâcle, expliqua-t-il à Bassano. Voulez-vous envoyer un message collectif de recherche ?

Bassano inclina la tête :

— Bien. Concernant qui ?

— Une personne, homme ou femme je l'ignore, mais certainement un homme dont le corps aurait été trouvé dans le fleuve depuis le début de la débâcle. Signe particulier, doit avoir une balle 32 WCF de carabine Colt dans le corps.

Le lieutenant regarda sa montre.

— Six heures. Vous serez obligé d'attendre demain matin. Si vraiment il y a du nouveau je vous téléphonerai à votre hôtel.

Kovask passa une excellente soirée, dîna de bon appétit. Nelly l'invita à boire un dernier verre chez elle mais se défendit calmement contre ses entreprises. Il n'insista pas et rentra à son hôtel un peu

après minuit. Un message de Bassano l'attendait. Il téléphona à son bureau et l'homme de permanence lui annonça qu'un cadavre avait été retiré du Yukon, à Holy Cross la semaine dernière. L'homme avait reçu une balle de carabine Colt 32 WCF en pleine poitrine. Le lieutenant lui signalait qu'un avion s'envolerait le lendemain matin à sept heures, pour le transporter à Holy Cross. Le Cessna atterrit à dix heures trente sur la piste encore gelée de l'aérodrome. Le pilote sauta à terre et défit son serre-tête.

— Nous ne pourrons repartir que cet après-midi. Dans la journée le terrain sera un véritable bournier et je n'ai que des skis.

Le poste ne comprenait qu'une vingtaine de baraques en bois construites sur de courts pilotis. Il pataugea dans la boue de la rue principale avant d'apercevoir le Yukon. Le spectacle ne manquait pas de grandeur et l'énorme rivière colportait des glaçons de la taille d'une voiture.

Un grand gaillard venait vers lui, faisant gicler la boue sous ses bottes.

— Je suis le shérif délégué. Je suis ici depuis la découverte du corps mais mon enquête n'a guère avancé. Le corps a pu venir de très loin sous la glace. Ce sont des choses qui arrivent ici. Par chance le toubib volant a fait une autopsie voici trois jours et a découvert la balle. Jusque-là nous avons pensé qu'il s'était blessé accidentellement ou qu'un objet pointu avait déchiré son cadavre sous la glace.

— Avez-vous son identité ?

— Il avait sur lui un passeport dans une poche étanche. Malgré tout un peu d'humidité a altéré le papier. Il s'agit d'un certain John Menis, né à Butler en Pennsylvanie en 1933, profession : convoyeur. Il travaillait pour la *Continental Carriages*. Voici un bulletin de paye.

Ils accédaient à une galerie ceinturant un grand chalet de bois. Le shérif délégué désigna une petite construction accolée au bâtiment principal.

— Nous avons déposé le corps dans un garde-manger désaffecté.

— Vous avez un rapport d'autopsie ?

Il parut embarrassé :

— À vrai dire le toubib n'était pas obligé de la pratiquer, et il l'a fait pour me faire plaisir. Il s'est surtout contenté d'extraire la balle pour que nous l'examinions.

Le corps était sous une couverture. L'homme était de grande taille, très musclé, à peine abîmé par son séjour dans l'eau. Kovask laissa tomber la couverture.

— Les objets trouvés dans ses poches ?

— Venez voir.

Ils étaient dans une caissette en bois. Un pistolet de gros calibre écrasait une bouillie encore humide faite de cigarettes, d'un mouchoir

et de billets de banque inutilisables. L'arme était rouillée.

— Le chargeur est incomplet, précisait le shérif. Quatre balles. Impossible de savoir s'il a tiré sur son agresseur ou non, évidemment.

La photographie du passeport était encore de bonne qualité, l'humidité ne l'ayant pas trop abîmée. Kovask glissa tous ces papiers dans sa poche.

Et ça ? fit l'autre en désignant la caissette. Kovask haussa les épaules.

— Gardez-le. Nous vous tiendrons au courant des suites de l'enquête.

— Un accident de chasse ou un crime ?

Il ne s'étonnait pas de la présence de l'arme dans les poches du mort. Dans ce pays c'était une chose assez ordinaire.

— Puis-je envoyer un message au F.B.I. d'Anchorage ? Cela m'avancera énormément.

Le lieutenant Bassano reçut toutes les informations pour commencer son enquête.

Il invita le shérif au petit restaurant local, tua difficilement le temps jusqu'à l'heure du décollage. Dans l'appareil, à plusieurs reprises, il examina la photographie de John Menis. Le type n'avait pas dû être commode et il avait le faciès d'un bagarreur.

Le lieutenant Bassano l'attendait à l'aéroport.

— Du nouveau ? fit Kovask en lui serrant la main.

— Pas mal en effet. D'abord ce type est fiché chez nous, soupçonné d'avoir été un tueur à la solde de quelques patrons de l'*International Brotherhood of teamsters*.

— Le syndicat des camionneurs ? Celui qui a eu pas mal d'histoires avec vos collègues en 1959 ?

— Oui. John Menis semblait s'occuper des petites entreprises pour leur imposer le fret. Il agissait alors sous le nom de Mariani. Ça faisait plus gangster certainement mais Menis est son vrai nom.

— Une fripouille quoi ?

— Oui. À la Continental ils l'employaient comme « sleeper »⁽²⁾ et ils étaient contents de lui. Sauf qu'il demandait souvent des congés. Ainsi il avait demandé un congé de quatre jours à l'époque de sa disparition. Évidemment ils n'avaient plus entendu parler de lui.

Kovask se dirigeait vers sa voiture.

— Je vais monter avec vous, dit le lieutenant. Le temps de dire un mot à mon chauffeur.

Ils roulèrent dans la quatrième Avenue dans le flot des voitures, tandis que les enseignes lumineuses commençaient de s'allumer çà et là.

— On ne se croirait jamais à trois cents et quelques miles du cercle polaire.

Kovask conduisait en réfléchissant, et grogna son approbation à cette déclaration du lieutenant.

— Dites-moi, fit-il à un feu rouge, Menis devait avoir un collègue pour les transports lointains. Un autre *sleeper* ?

— Bien sûr, dit Bassano. Le gars a été collé avec un autre. C'est un certain José Ladan.

— Il habite Anchorage ?

— Oui, mais il est en déplacement en ce moment sur « L'Alcan »⁽³⁾ à bord d'un vingt tonnes. En route vers Seattle dans l'État de Washington. Le voyage doit durer une semaine environ.

— Quand est-il parti ?

— Avant hier. J'ai recopié son programme dans les bureaux de la Continental. Il doit faire halte dans plusieurs endroits.

Kovask glissa la feuille de papier dans sa poche.

— Rien à signaler sur ce José Ladan ?

— Non. J'ai pu me procurer sa photographie et les télétypes l'ont envoyée jusqu'à Washington. Ça n'a rien donné.

Le marin se tourna vers lui.

— Vous avez fait un excellent travail.

— Hum, fit le policier. Autre chose. Le Commodore Shelby vous attend à votre hôtel.

Kovask jura. Il avait justement l'intention d'aller voir Nelly le soir même.

CHAPITRE VI

Le commodore fit signe au garçon et lui commanda le café.

— Mais ces types qui ont réussi à placer ces diffuseurs, qui étaient-ils ?

— Soi-disant des cinéastes voulant filmer les îles Aléoutiennes et les ruines des installations datant de la dernière guerre. Une équipe de cinq gars disposant d'un petit yacht, un fifty-fifty avec un diesel, ce qui leur permettait d'approcher le moindre îlot.

Il se tut à l'approche du serveur, mais reprit ensuite avec force :

— Il nous faut ces gars-là. Ces diffuseurs seront périmés d'ici la fin de l'été, et Washington veut savoir s'il s'agit d'un coup de bluff ou d'une affaire sérieuse. Sans le révérend nous n'aurions jamais rien su. En supposant que les Ivans veuillent nous impressionner, ils auraient été moins discrets.

— Maintenant, dit Kovask, la seule piste potable dépend de ce José Ladan. On ne voyage pas des semaines entières avec un collègue sans arriver à deviner ses habitudes... ou même à les partager.

Son chef approuva vivement.

— Complice hein ? Qu'avez-vous imaginé pour le confondre ?

— Un contrôle à la frontière par un fonctionnaire de l'I.C.C. Il fera semblant de reconnaître Ladan et lui annoncera la mort de Menis. Ensuite nous n'aurons plus qu'à prendre la piste. Car le camionneur sera certainement inquiet à la suite de cette déclaration et il essayera de voir quelqu'un.

Buvant son café à petites gorgées, le Commodore paraissait sceptique.

— Un peu long, non ?

— En brusquant les choses nous recommencerons comme avec Gann, dit Kovask avec agacement. Ce réseau se croit parfaitement à l'abri. Gann a réussi à nous glisser entre les mains, l'affaire des diffuseurs est culte pour eux mais ce sont les aléas du métier. Le réseau est intact pour recommencer autre chose. Rien de nouveau sur Gann ?

— Non. Nous surveillons les bateaux de pêche évidemment. Ça ne pourra durer indéfiniment. Gann était bien aimé de tout le monde et il y en a peu qui auraient refusé de l'aider. Il se peut qu'il soit à bord du bateau commandé par un Japonais.

— Ce pêcheur a quitté Kena ?

Shelby se versa une autre tasse de café et sortit sa bouffarde.

— Oui. Le lendemain de la fuite de Gann. Il pêche dans le golfe et on ne signale rien de particulier à son sujet. Il se peut également que l'instituteur soit toujours planqué à terre. Vous croyez qu'il a abattu ce Menis par accident et que le réseau inconnu le fait chanter ?

Kovask soupira. Il allait beaucoup plus loin dans ses suppositions mais n'osait les exposer à voix haute.

— Je ne sais pas. Les antécédents de ce Menis ne sont pas fameux.

— Justement, les autres ont pu l'utiliser comme bouc émissaire.

Le lieutenant-commander n'était pas convaincu.

— Ils l'ont envoyé avec un pistolet chargé ? Je suppose que Gann a tiré pour se défendre. Ensuite il a dû balancer le corps dans le Yukon en espérant qu'on ne le retrouverait jamais. C'est peut-être ce Menis qui le faisait chanter. Il a dû rejoindre le couple à Galena. Dans ces régions n'importe qui sait piloter, peut louer un avion et se poser en pleine nature sans attirer l'attention. Il est aussi possible que Menis ait eu des complices avec lui. J'espère que José Ladan pourra nous renseigner là-dessus.

Le sourcil droit du commodore se fronça et il eut un regard en coin pour son compagnon.

— N'auriez-vous pas une idée préconçue ?

Kovask se mit à rire.

— Si. Une impression plutôt. John Menis devait faire partie de ce réseau inconnu.

Une sorte d'armoire à glace se dirigeait vers eux.

— Un homme de Bassano, annonça Kovask.

Le policier lui remit une enveloppe et s'éloigna. Elle contenait une photographie de José Ladan. L'homme avait certainement du sang indien dans les veines. Son teint basané, son nez aquilin et ses pommettes saillantes l'indiquaient.

Il était trop tard pour montrer la photographie à M^{rs} Blatasky. La vieille dame devait se coucher de bonne heure.

— Évidemment si l'on se laisse impressionner par les physionomies de ces gaillards, ils ont bien le physique de l'emploi.

— Tous les réseaux d'espionnage et de sabotage commettent la même erreur d'embaucher des truands pour leur basse besogne. Il n'y a que leurs cadres qui sont judicieusement choisis parmi des gens insoupçonnables.

— Ouais, fit le commodore, mais les cloisonnements sont en général très étanchés.

Ce ne fut qu'au moment des alcools qu'il annonça d'une voix tranquille :

— À propos, vous souvenez-vous de cet enseigne de première classe nommé Michael ? Il a demandé sa mutation à l'O.N.I. avec l'accord de

Washington et de votre patron Rice, il fera ses premières armes avec vous dans cette affaire. Vous donnerez à la fin votre appréciation sur lui.

CHAPITRE VII

Le fonctionnaire de l'*Interstate Commerce Commission* rassembla tous les papiers dans une seule main, et les tendit à José Ladan qui était resté dans sa cabine.

— Tout est O.K. Mais dites donc, j'ai déjà eu affaire avec vous en avril dernier. Juste après ce terrible coup de blizzard...

— Possible, grogna le sleeper. Je peux y aller ?

Mais le fonctionnaire semblait réfléchir à autre chose.

— Dites donc votre copain qui dort n'est pas le même que l'an dernier ?

— Bien sûr que non. L'autre a quitté la boîte depuis la Noël.

L'inspecteur hocha la tête :

— Il ne s'appelait pas John Menis ? demanda-t-il.

— Si. C'était son nom, répondit l'autre, méfiant.

— On a découvert son cadavre dans le grand Nord de l'Alaska. Il avait été tué depuis cinq mois, et son corps avait été roulé par les eaux sous la glace du Yukon.

— Bon sang ! jura le camionneur. Où avez-vous appris ça ?

— Je l'ai entendu dire par des collègues à vous. Il y a quelques jours.

Ladan lui jeta un regard rapide. Le visage du fonctionnaire était indifférent.

— Bon, à la prochaine ! dit-il en s'éloignant.

Le sleeper aurait voulu continuer la conversation, mais déjà on klaxonnait derrière lui. Il embraya nerveusement et le gros Mack s'ébranla lentement, lourd de ses vingt et quelques tonnes.

Dans la cabine, le dormeur sortit de son immobilité.

— T'as compris quelque chose à cette salade ? Ils ont mis la main sur le cadavre de John ?

— C'était à prévoir. Mais je me demande pourquoi il faut que ce soit un gars de l'I.C.C. qui nous l'apprenne.

Son collègue se laissa glisser à côté de lui.

— Ça t'inquiète ?

— Non, mais je vais quand même en parler au patron. Lui saura ce qu'il faut faire.

— Les flics vont t'interroger ?

— Certainement.

Ladan jeta un regard à son compagnon. Ce dernier paraissait

préoccupé et fixait la route éclairée par les phares.

— Ennuyeux quand même.

— Pourquoi ? Je ne suis pas obligé d'être au courant des activités de mon ancien collègue.

Jusqu'à Seattle ils roulèrent en silence, et le compagnon de José Ladan finit par remonter dans sa couchette. Il avait deux bonnes heures à dormir.

Ladan, lui, remâchait des pensées désagréables. Si l'on découvrait que Menis avait été tué du côté de Galena ? Si les flics établissaient que lui aussi était également en congé ce jour-là ? Il n'avait aucun alibi pour prouver qu'il n'avait pas quitté Anchorage.

La circulation s'animait de plus en plus sur la N. 99 et la vitesse tombait également. De temps à autre Ladan jetait un coup d'œil dans ses rétroviseurs dont l'un d'eux était périscopique. Il ne repéra pas la voiture qui le suivait.

Michael conduisait avec insouciance mais sans commettre de faute, et en gardant une distance suffisante avec le Mack. Le gros camion fonçait devant eux, brillamment illuminé.

— Enfin le terminus ! soupira l'enseigne. Je rêve de pyramides de sandwiches et de bonbonnes de café.

— Doucement mon vieux. Il nous faudra surveiller Ladan pendant quarante-huit heures au moins, dit son compagnon.

— Oui, mais à tour de rôle. Kovask se mit à rire.

— Dès que le bahut s'arrêtera quelque part vous pourrez courir vous restaurer. Seattle est son terminus. Il lui faudra bien une à deux heures pour terminer ses formalités avec l'affrèteur.

Sortant une feuille de sa poche il lut le nom de cette société :

— *West Trade Company*. En principe le restant de sa cargaison est pour cette société. Je suppose qu'il ne pourra reprendre son camion que demain matin. À condition qu'il ait déjà du fret.

— Vous croyez qu'il possède un pied-à-terre à Seattle ?

C'était fort possible. Ladan ne faisait que cette ligne-là, et il devait avoir ses habitudes. Il n'était pas marié mais pouvait fort bien avoir une femme dans sa vie.

— Arrêtez-vous, je vais prendre le volant, dit Kovask.

— Avec plaisir, fit l'enseigne en s'arrêtant sur le bas-côté. C'est terriblement monotone de rouler ainsi.

L'aplomb du jeune officier, son flegme et ses manies de pique-assiette irritaient et amusaient à la fois Kovask. Il attendait de voir le jeune homme à l'œuvre pour se faire une idée définitive sur lui.

Quand un brouillard rougeâtre annonça l'approche de la ville, le lieutenant-commander accéléra pour se rapprocher du Mack.

— C'est maintenant qu'on va rigoler, dit l'enseigne. Heureusement qu'à cette heure la circulation diminue quelque peu.

Le poids lourd prit les boulevards extérieurs en direction du lac Washington, traversa la banlieue est, avant de clignoter pour s'enfoncer dans la zone industrielle sur la droite.

— On doit approcher, fit Michael qui examinait ses ongles avec attention.

Le Mack roulait plus vite dans les rues désertes bordées de gros murs et de grilles appartenant à des usines ou des entrepôts. Kovask laissa la distance s'agrandir et il ne le regretta pas. Dans le lointain la guirlande des feux rouges et verts s'immobilisa, puis pivota sur la gauche pour s'engager dans l'entrée très large de la *West Trade Company*.

— Voilà ! À nous de jouer ! fit Michael.

— Prenez le plan de Seattle et repérez la station d'autobus la plus proche de cette rue. Vous irez attendre Ladan là-bas et vous le suivrez. Vous descendrez à la station suivant celle où il aura quitté le véhicule, et vous reviendrez sur vos pas. Je vous ferai signe.

— Si je trouve un bar je peux me jeter un café en vitesse ?

Kovask donna son accord.

— Il ne sortira certainement pas tout de suite.

Une fois seul le lieutenant-commander alla garer sa voiture un peu plus loin, l'abandonna pour l'ombre d'une palissade. Trois quarts d'heure plus tard deux ombres quittaient les entrepôts de la W.T.C et passaient devant lui. Il reconnut le profil d'indien de Ladan, soupira de soulagement en voyant que les deux hommes se dirigeaient vers la station d'autobus où Michael attendait.

Il n'eut aucun mal à suivre le véhicule. L'intérieur en était fort bien éclairé et il pouvait voir les deux « sleepers », et même son adjoint qui s'était composé, pour la circonstance, une belle tête de jeune homme étonné de traîner encore dans les rues à cette heure tardive. Il ne put s'empêcher de sourire.

Ladan descendit seul dans la troisième rue, laissant son compagnon. Les mains dans les poches de sa grosse veste de cuir il traversa la chaussée, s'enfonça dans des ruelles plus sombres tandis que Kovask cherchait une place pour stationner. Il rattrapa son homme un peu plus loin et la filature ne dura qu'une minute. Ladan pénétra dans un petit immeuble dont le hall était éclairé.

Kovask attendit quelques minutes, craignant une feinte, puis il se décida à rejoindre Michael. L'enseigne l'attendait à côté de la voiture.

— Son copain s'appelle Tony et ils ont rendez-vous après-demain à la W.T.C, l'autre habite sur le Port.

— Et Ladan de ce côté. Dans un hôtel meublé.

— Alors, patron, les instructions ?

Kovask jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je vais amener la bagnole non loin de cet hôtel et elle nous

servira de poste de guet. Vous avez eu le temps de vous restaurer ?

Ce qui amena une grimace sur le visage juvénile de son compagnon.

— Pensez-vous. Tous les bars sont fermés dans le coin. Voulez-vous que j'aille au ravitaillement et vous rejoigne dans le quartier ?

Kovask donna son accord. Il s'arrangea pour que la Chevrolet ne soit pas trop visible et s'installa confortablement. Michael revint avec des sandwiches et une bouteille de café, deux gobelets en carton.

— Tout ira mieux ensuite. Cette longue attente à la frontière m'a quelque peu creusé.

Le Mack avait deux bonnes heures de retard sur son horaire. Tout au long de sa route il avait été pointé par les services de police canadiens, et les informations transmises au poste frontière.

— Regardez, dit Michael la bouche pleine.

Un homme avec une casquette plate s'approchait de l'hôtel.

— Le veilleur de nuit certainement, dit Kovask en vidant son gobelet de café.

Une idée se forma lentement dans le cerveau de son chef.

— Quand vous aurez fini de vous goinfrer, vous irez demander une chambre pour la nuit. On va certainement vous la refuser car ils ne marchent que pour une semaine. Vous accepterez à condition qu'elle soit en façade. À vous de vous débrouiller pour connaître le numéro qu'occupe notre ami. Tâchez de repérer également s'il n'y a pas une chambre voisine de libre. Une fois dans votre chambre copiez tous ces renseignements sur une feuille de votre carnet et jetez-la moi.

— O.K., fit le jeune. On y va.

Il essuya ses lèvres avec un mouchoir délicatement brodé et récupéra sa valise dans le coffre.

— N'oubliez pas de me donner votre numéro, précisa Kovask.

Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'une fenêtre du deuxième étage s'ouvrit et qu'un papier roulé attaché à un bout de savon tomba aux pieds de Kovask.

Ladan occupait le numéro 48, au premier étage, Michael avait la 52. La seule chambre libre auprès du 48 était le 44 avec malheureusement le 46 entre.

Le marin ferma sa voiture à clé, prit également sa valise et se dirigea vers l'hôtel. Le veilleur sursauta quand il tapota sur son bureau.

— Bonsoir. Est-ce que le 44 est libre ? J'ai l'habitude de cette chambre quand je viens à Seattle.

Le veilleur de nuit ne parut pas tellement surpris.

— Le 44 est libre en effet. Une semaine minimum, trente dollars.

Quand il rejoignit Michael ce dernier était en train de prendre une douche.

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— Aucune importance, dit Kovask. Votre chambre est juste au-dessus de celle de Ladan et j'ai apporté un amplificateur.

Déjà il déballait l'appareil et le collait au linoléum par un système de ventouses. Il coiffa ensuite un casque et régla le volume. Quand il eut compris de quoi il retournait il sourit et se débarrassa de ses écouteurs.

— Vous ne m'aviez pas dit que notre ami vivait avec une fille au tempérament assez explosif.

Michael coupa l'eau de sa douche.

— Une certaine M^{rs} Brown, vendeuse dans un supermarché, fit-il impassible.

— Comment avez-vous fait pour obtenir tous ces renseignements ?

— J'ai demandé au vieux d'en bas de me procurer une fiole de bourbon et il est allé jusqu'à la cave. J'ai eu tout le loisir de compulsurer son livre.

Kovask ne dit rien, mais pensa que son disciple ne se débrouillait pas trop mal.

— Ladan aura certainement un contact avec le réseau durant ces quarante-huit heures de repos. Il nous faut être suffisamment en forme demain pour ne pas le lâcher d'une semelle. Je vais aller dormir jusqu'à quatre heures du matin. Couchez-vous également mais placez ces écouteurs sur vos oreilles. Ce ne sera guère confortable, mais avec le volume au maximum le moindre bruit vous alertera. Je viendrai vous remplacer ensuite. C'est également moi qui ferai la première filature. Inutile de vous montrer à lui alors que vous avez voyagé dans le même autobus.

— J'ai évité de montrer mon visage, précisa l'enseigne.

— Mieux vaut être prudent. Ladan est notre seule piste un peu sérieuse. S'il se méfie, ou si par malchance il ne fait pas partie de ce réseau, nous ne retrouverons jamais les gars de l'opération brouillard.

Résigné, Michael coiffa le casque et s'allongea sur son lit. Kovask quitta la chambre.

CHAPITRE VIII

Le lendemain soir Kovask prit une décision formelle. Les deux hommes s'étaient relayés pour surveiller José Ladan, écouter ses conversations au travers du plancher, le suivre dans ses sorties. Le sleeper n'avait d'ailleurs pas quitté le quartier de la journée. À midi il était allé boire un verre dans un bar voisin, avait fait quelques achats dans un drugstore et était rentré dans sa chambre. M^{rs} Brown, sa compagne, l'y avait rejoint à quatre heures de l'après-midi avec Michael sur ses talons. Le couple avait fait l'amour puis était sorti. Kovask les avait vus boire dans deux bars différents.

En ce moment Ladan écoutait la radio tandis que sa compagne cuisinait.

— Depuis son arrivée à Seattle cet homme n'a eu aucun contact. Il faut croire que les paroles du fonctionnaire de l'I.C.C. l'ont laissé complètement indifférent. Ou il est complètement en dehors du coup, ou bien il a rencontré quelqu'un au siège même de la *West Trade Compagny*.

— Possible, dit Michael vautre sur le lit et en train de se gaver de maïs éclaté.

— Il n'a pas téléphoné, n'a fait aucun signe, n'a laissé aucun mot. Il m'a paru parfaitement décontracté, comme si justement il avait reçu la promesse que tout allait bien.

— Je ne peux évidemment en dire autant de la bonne femme, dit l'enseigne. Parmi les centaines de clients qui ont défilé dans le magasin il est possible que l'un d'eux ait été le fameux contact.

Kovask approuva :

— Raison de plus pour intervenir rapidement.

— Ici ?

— Oui. Ils sont ensemble et nous ne nous disperserons pas. Je vais contacter l'agence locale du F.B.I. Le commodore Shelby devait les mettre en alerte. Ils doivent attendre un signe de nous pour intervenir. Je veux faire encercler l'hôtel discrètement, afin que personne ne puisse nous échapper, contrôler les communications téléphoniques et les visiteurs, faire arrêter le collègue de Ladan.

Une heure plus tard le dispositif était en place et Kovask, suivi de Michael, frappa à la porte du 48. M^{rs} Brown vint ouvrir. C'était une femme d'une quarantaine d'années, bien en chair, dotée d'une abondante toison rousse. En apercevant les deux hommes elle tenta

vainement de joindre les bords de sa robe de chambre sur sa poitrine nue.

— Restez tranquille, Ladan. Éloignez-vous de cette veste que vous regardez avec envie, fit durement Kovask.

Tandis que Michael refermait la porte, et s'adossait contre, Kovask repoussa la femme et alla fouiller les poches de la veste accrochée à un portemanteau, juste à côté de la salle d'eau. Il en retira un petit calibre, 6,35, et hocha la tête. Le routier, allongé sur le lit à leur entrée, se tenait sur le coude gauche, ramassé sur lui-même comme s'il allait bondir. Quand il vit son arme aux mains du visiteur il s'assit avec précaution, les mains écartées de son corps.

— Parfait, dit l'agent de l'O.N.I. Si vous vous conduisez ainsi jusqu'au bout tout ira bien pour vous et votre femme.

— Police ?

Kovask haussa les épaules.

— Si vous voulez, mais à un niveau supérieur. L'homme pâlit.

— F.B.I. ?

— Ils sont dehors et surveillent l'hôtel. De toute façon ils auront des questions à vous poser sur l'assassinat de John Menis.

S'il avait escompté effrayer son homme il s'était trompé. Ladan haussa les épaules.

— Je suis bien tranquille alors. Je ne sais que depuis hier qu'il a été tué dans le nord de l'Alaska.

Kovask le regarda en silence durant une bonne minute. Immobile entre Michael et lui, la femme respirait difficilement, les yeux emplis de stupéfaction.

— Nous sommes venus vous parler de Geoffrey Gann et de sa femme.

Cette fois il avait fait mouche.

— Qui c'est ceux-là ? grogna le sleeper.

— Écoutez-moi, Ladan. Tant que vous êtes ici vous pouvez vous considérer comme dans un paradis. Si devant votre mauvaise volonté je suis obligé de vous entraîner ailleurs, vous risquez de le regretter. Me comprenez-vous ?

— J'essaye, fit Ladan avec encore beaucoup de mauvaise volonté.

Kovask attira une chaise et s'y installa, les jambes croisées, une cigarette à la bouche. Il voulait à la fois tranquilliser le bonhomme et lui faire comprendre qu'il n'avait rien à gagner à jouer les fortes têtes.

— Pas de casier judiciaire ? Du moins sous ce nom. Peut-être qu'en fouillant un peu plus loin...

L'autre restait impassible. Il s'était assis sur le lit et examinait ses ongles.

— Êtes-vous allé également à Galena pour surprendre l'instituteur et sa femme ?

Kovask patienta une minute puis se leva.

— Très bien. Michael, allez prévenir le chef de la brigade que nous allons poursuivre l'interrogatoire ailleurs. Qu'il prenne toutes ses dispositions.

Il sortit le petit pistolet.

— Ne comptez pas sur une procédure légale, José Ladan. D'autre part, vous entraînez dangereusement votre compagne dans cette affaire.

Celle-ci eut alors un cri du cœur.

— José. Qu'as-tu fait ?

L'homme lui jeta un regard ennuyé et respira profondément à plusieurs reprises. Kovask fit un signe discret à Michael et ce dernier commença d'ouvrir la porte.

— Que votre copain attende un peu, dit Ladan d'une voix rauque. Qu'avez-vous à me promettre ? Je n'ai tué personne. Il n'y a que l'histoire de cette fille.

— Alberta Gann ?

— Oui. On nous avait demandé de l'enlever. Nous l'avons surveillée, John Menis et moi, puis nous avons appris qu'ils partaient une semaine avec le club de chasse. Nous avons alors décidé d'intervenir.

Kovask jeta un coup d'œil à la femme. Les yeux arrondis elle paraissait fascinée par son amant. Visiblement elle ignorait tout de ses activités secrètes.

— Qui vous payait pour ça ?

— Non, pas tout de suite. Je veux bien vous expliquer une partie de l'affaire, mais pour l'essentiel il me faudra autre chose que des promesses.

Le visage du marin se figea.

— Attention Ladan ! N'allez pas trop loin sur ce chemin-là. De toute façon nous vous ferons parler. Madame Blatasky témoignera contre vous.

— José, cria brusquement M^{rs} Brown, dit leur tout ! Je vous jure, dit-elle en se tournant vers eux, que ce n'est pas un méchant garçon. Il a dû se laisser entraîner.

Un sourire froid détendit les lèvres de Kovask.

— Je doute que des gens travaillant contre la sécurité de notre pays utilisent une main-d'œuvre composée d'enfants de chœur. N'est-ce pas Ladan ?

Le sleeper haussa les épaules.

— J'ai eu quelques petites histoires évidemment, mais si je n'avais pas connu John Menis je ne serais jamais entré dans le coup. C'est lui qui m'a recommandé, me faisant passer pour un véritable truand. En fait j'ai été condamné pour contrebande quand je faisais la route entre

le Mexique et le Texas. C'est pourquoi j'ai choisi le Nord.

— Votre coup à Galena n'a pas marché ?

— Gann s'est défendu et a tué Menis d'une balle en pleine poitrine. Je n'ai eu que le temps de filer vers l'avion où nous attendait le pilote, et nous avons décollé sans plus nous occuper de John. Depuis j'ai appris par la femme que son mari avait fait un trou dans les glaces de Yukon et y avait balancé le corps.

— Où est cette femme ?

Ladan secoua la tête :

— Je n'en sais rien. Ils ont mieux réussi avec une équipe venue spécialement à Anchorage.

— Les avez-vous vus ?

— Non. Je n'ai fait qu'une seule chose dans toute cette histoire. Je suis allé prendre livraison d'une valise au domicile du couple. L'instituteur avait reçu l'ordre de la préparer et de s'éloigner.

Michael intervint pour la première fois.

— Et votre copain, il est au courant évidemment ? Complice ?

— Pas moyen de faire autrement. On nous demandait parfois de faire passer des colis. Je ne pouvais pas le lui dissimuler.

— Quel genre de colis ?

Mais il n'en savait rien.

— Je suppose que vous n'aviez qu'un seul contact ? Qui est-il ?

Ladan se buta et baissa les yeux vers ses grosses mains d'étrangleur.

— José, fit M^{rs} Brown.

— Non, fit-il avec force. Si je parle ils m'auront. Ou alors ils te descendront. De toute façon ils nous liquideront.

— Allons donc, fit Kovask. Même si vous n'avez pas grand-chose à vous reprocher nous allons vous retenir quelque temps. Quand vous serez libre le réseau sera totalement liquidé.

— Et elle ? fit Ladan.

Kovask se pencha vers lui.

— Je vous jure qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux. Dès aujourd'hui nous prenons en charge sa sécurité.

Finalement l'homme se décida.

— Vous avez raison. Je n'ai qu'un seul contact. Du moins depuis la mort de Menis. Avant c'était lui qui connaissait le type. Maintenant je suis dans le coup et j'ai été rudement étonné de l'identité du gars.

— Je vous en prie Ladan. Le nom !

— Herman. Le veilleur de nuit de la *West Trade Company*. La *Continental Carriages* a un contrat avec cette boîte et nous venons régulièrement à Seattle. J'ai comme consigne d'arriver après dix heures du soir.

Kovask était déçu.

— Ce type-là ne sert que de boîte à lettres très certainement.

— Oui. Quand on a quelque chose à demander il ne rend la réponse que le lendemain.

— Lui avez-vous parlé de ce que le fonctionnaire de l'I.C.C. vous avait dit ?

— Ah ! c'était vous ! fit l'autre. Ouais, mais il était déjà au courant de la découverte du cadavre de Menis, et il nous a dit de ne pas nous en faire.

Michael suivait toujours la même idée :

— Votre collègue connaissait ce rôle d'Herman ?

— Non.

— Qu'est devenue M^{rs} Gann ?

Ladan releva la tête et essaya de se rendre convaincant.

— Je l'ignore. Je sais qu'on l'a enlevée puisque j'ai participé à la première tentative, mais c'est tout. Pour la valise je l'ai ramenée ici à Seattle et l'ai remise à Herman.

Kovask se leva et entraîna Michael au fond de la pièce.

— Vous allez demander au F.B.I. de vous accompagner jusqu'aux entrepôts de la W.T.C., et vous tendrez un piège au veilleur de nuit. Envoyez deux types pour surveiller ce couple. Dès qu'Herman sera arrêté je compte le confronter avec Ladan.

— Bien, dit Michael. Je prends la bagnole ?

— Non laissez-la-moi. Je compte sur vous pour que l'arrestation de cet homme s'effectue sans incident. N'oubliez pas, ce type est très important.

L'enseigne se dirigeait vers la porte quand une idée subite lui fit rebrousser chemin.

— Quelle gueule a-t-il, ce veilleur de nuit ?

Ladan en fit la description :

— Plus grand que moi, les cheveux gris. Il porte toujours un chapeau mou de couleur beige.

— Mais encore ?

— Je ne sais pas, moi. Il a l'air d'une cloche quand il se balade dans la rue, mais j'ai l'impression qu'il vaudrait mieux ne pas lui chercher des crosses. Il a du muscle. Il a toujours un mégot de cigarillo au coin des lèvres, à se demander si c'est pas toujours le même qu'il chique.

— Son adresse ?

— Je l'ignore. Je me demande même si les patrons de la boîte la connaissent.

L'enseigne quitta la pièce. Kovask fuma une cigarette en silence. Son prisonnier restait immobile, comme frappé de stupeur. La femme appuyée contre la cloison pleurait sans bruit.

— Croyez-vous que la W.T.C. serve de façade à toute l'organisation ?

Ladan le regarda.

— J'y ai songé quelquefois, mais je n'en crois rien. C'est une grosse société qui rapporte énormément et les patrons sont certainement en dehors du coup.

— D'accord, mais sans que la direction s'en doute, le réseau peut avoir mis la main sur les principaux dépôts et agences ?

— Bien possible, reconnut l'homme.

On frappa et deux costauds pénétrèrent dans la salle. Leurs yeux tranquilles se posèrent sur le sleeper.

— On nous a dit de venir surveiller ces deux-là. Le lieutenant est parti avec votre adjoint.

— Très bien, dit Kovask en se tournant une dernière fois vers le sleeper. Si jamais quelque chose vous revient en mémoire demandez à me rencontrer.

Revenu dans la chambre du dessus Kovask mordit dans un sandwich et but un verre de bière. Son vêtement de pluie sous le bras il descendit dans le hall. Le veilleur de nuit n'avait pas l'air de s'étonner des allées et venues. Plongé dans son journal il n'eut pour lui qu'un regard indifférent.

Dans la rue Kovask repéra plusieurs G'men chargés de surveiller l'hôtel. Il se dirigea vers sa voiture et la mit en route. Herman le veilleur de nuit de la W.T.C. approchait maintenant de l'entrepôt. Michael et son équipe allaient lui mettre la main dessus.

Il fut surpris en arrivant sur les lieux de constater que tout était calme. Sa montre indiquait dix heures et demie. Herman avait dû arriver depuis une demi-heure.

Comme il ralentissait une ombre se détacha de l'entrée.

— Lieutenant-commander Kovask ? On vous attend à l'intérieur. Le gars ne viendra pas.

Il jura et descendit de voiture.

— Évidemment si vous restez ainsi à l'entrée il a dû faire demi-tour et prendre ses jambes à son cou.

— Ce n'est pas ça, dit l'homme du F.B.I. sans s'émouvoir. On a trouvé son cadavre dans la rue voisine. Un coup de couteau dans le dos.

Michael sortit de la conciergerie. Il paraissait moins insouciant que d'habitude.

— Un sale coup ! À dix heures, voyant qu'il n'arrivait pas, je suis allé à sa rencontre. Je l'ai trouvé dans une ruelle.

— Comment saviez-vous qu'il allait passer là-bas ?

— Il ne pouvait arriver que de la station d'autobus. J'ai tenté le coup. Je l'ai fait transporter ici.

Kovask pénétra dans le bureau où se trouvaient le lieutenant du F.B.I. et le gardien de jour qui paraissait effaré. Herman avait été allongé sur le lit de camp et un médecin l'examinait.

— Il est de chez nous expliqua le fédé. Herman n'est mort que depuis une demi-heure environ. Un coup de couteau mais on n'a pas retrouvé l'arme.

Un peu de sang coulait sur le plancher.

— Pourquoi l'avez-vous transporté ici ? Si par hasard il a un complice dans la place...

Il haussa les épaules.

— Après tout, s'ils l'ont tué c'est qu'ils avaient appris que nous étions sur sa piste.

Michael avait l'air ennuyé.

— Je me suis mal débrouillé...

Sans répondre Kovask jeta un coup d'œil aux différents objets déposés sur la table. Une boîte ronde en fer attira son attention. Il la referma avec une grimace de dégoût. Elle ne contenait que des bouts informes de cigarillos.

— Rien d'autre évidemment. Son assassin a certainement pris le temps de le fouiller.

— Il y a son adresse dans son portefeuille, dit Michael. On peut aller jeter un coup d'œil chez lui.

— Oui, grommela Kovask. C'est ça qui va nous permettre de renouer le fil. Soit, allons-y.

C'était dans une des ruelles qui débouchaient à la limite du port de commerce, vers le bassin réservé aux bateaux de plaisance. Un immeuble lépreux de cinq étages.

— Le gardien de jour m'a dit que c'était au troisième sur la gauche.

— Il vit seul ?

— Paraît-il.

Kovask posa une main sur le bras de son compagnon, lui désigna une fenêtre éclairée.

— À gauche sur le palier ?

— Bien sûr mais on ne sait pas comment est dirigé l'escalier. Vous croyez qu'il y a quelqu'un chez lui ? Ce serait étonnant.

— On ne sait jamais. Son ton se fit plus sec.

— Et cette fois nous n'allons pas nous laisser rouler. Voici ce que nous allons faire.

CHAPITRE IX

L'homme feuilleta un dernier livre, puis le rejeta sur une table avec dépit. Rien. Depuis le départ de Herman il fouillait le petit appartement. En vain, car il n'avait pas découvert le moindre indice. Pourtant le veilleur de nuit était une valeur sûre. On pouvait remonter toute la filière grâce à lui.

Un bruit l'alerta dans la cuisine. Le robinet fuyait goutte à goutte. Il remplit un verre et le but goulûment. Il avait chaud, cette nuit de printemps était douce, et l'appartement sentait le renfermé et le vieux. Herman ne reviendrait que le lendemain matin vers huit heures. Il le savait pour avoir soigneusement étudié les habitudes du bonhomme pendant deux jours. Il pouvait fort bien l'attendre et l'obliger à parler. Il était prêt à user de violence pour lui arracher ce que l'autre pouvait savoir. Il disposerait d'une journée entière pour arriver à ses fins.

Il se laissa tomber sur une chaise, passa sa main sur son front humide. Aurait-il ce courage ? Que pouvait-il faire d'autre ? S'adresser à qui ? Il haussa les épaules et se releva. Ces moments de découragement n'étaient jamais bien longs. Il avait triomphé de bien des difficultés jusqu'à cette nuit.

Lentement ses yeux firent le tour de la petite cuisine. Elle était sordide. La faïence de l'évier était cassée, la peinture des murs écaillée, et des étagères pendaient des toiles d'araignées. Herman vivait comme un clochard. Mais alors pourquoi se livrait-il à une activité dangereuse ?

Machinalement il fouilla le dessus de ces étagères. Le papier qui les recouvrait s'en détachait, et craignant qu'Herman ne s'aperçoive de son passage, il le remit en place. Un titre, celui d'un journal, lui tomba sous les yeux.

« Lands & Walls » un organe traitant des questions immobilières. Il ne trouva rien dans les casseroles mal nettoyées et dans les cocottes graisseuses. Plongeant sous l'évier il y découvrit une poubelle vide. Le fond percé était tapissé par un autre journal et il en lut machinalement le titre : « Landlords' papers ».

Surpris il resta accroupi devant la boîte à ordures. Curieux qu'un homme comme Herman s'intéresse aux propriétés ou immeubles à vendre.

Il paraissait prendre régulièrement ces journaux. Toujours songeur il revint dans la pièce principale et chercha dans la pile des journaux.

Il retrouva de nombreux exemplaires des deux périodiques fonciers. Les séparant des quotidiens d'informations, il les mit de côté. Une dizaine en tout, qu'il étala sur la table ronde recouverte d'un tapis en lambeaux. Il essayait de retrouver les articles auxquels Herman pouvait s'intéresser, mais il ne releva aucun signe particulier, ni passage souligné ou coché, ni marque quelconque. Il froissa avec énervement la feuille qu'il tenait, puis honteux de son geste la lissa à nouveau. Il replaça l'ensemble dans le tas.

Il y avait peut-être une explication à ce goût d'Herman pour les informations foncières. Le veilleur de nuit devait recevoir pour ses activités secrètes des sommes considérables, et il investissait ce capital en biens au soleil en prévision d'une retraite tranquille. Malgré ses apparences Herman n'avait pas plus de quarante-cinq ans. Avec un peu d'argent de côté, il pouvait recommencer une vie exempte de soucis.

L'homme alla encore une fois à la cuisine, toujours à cause de ce maudit robinet, et il colla une éponge gluante sur le chemin des gouttes.

Brusquement il se retourna, et tomba nez à nez avec un pistolet que tenait un homme aux cheveux presque blancs, tant ils étaient blonds. L'intrus fut aussi surpris que lui.

— Geoffrey Gann ? Du diable si je croyais tomber sur vous dans cette ville et dans cet appartement. Vous avez rasé votre barbe.

L'instituteur allait avoir une réaction désespérée lorsqu'il se rendit compte que le mâtin était accompagné.

— Ne tentez rien mon vieux. Vous n'iriez pas loin, et de plus je crois qu'il y a un malentendu entre nous. Vous n'êtes pas aussi coupable que nous le pensions n'est-ce pas ?

Gann gardait toujours le silence.

— Ils ont enlevé votre femme et vous ont menacé pour obtenir de vous obéissance complète ?

Il ne se formalisait pas du mutisme de l'homme. Michael intrigué vint jeter un coup d'œil à Gann.

— C'est l'instituteur de Kena ?

— Oui. Comment avez-vous quitté l'île ?

L'autre secoua la tête, et ses lèvres asséchées par l'émotion se décollèrent enfin.

— Non. Tout ce que vous voudrez mais pas ça.

— Que faites-vous ici ? Dans l'appartement d'un suspect numéro un ? Je suppose que ce n'est pas le hasard qui vous a amené jusque dans cette ville et jusqu'à cet étage ?

Gann soupira :

— Je peux m'asseoir ? Je vis sur les nerfs depuis quinze jours, et je me sens les jambes faibles.

— Passons à côté mon vieux, mais je vous préviens. Vous avez pu assommer le premier maître Rubins, mais ne comptez pas récidiver avec nous. Il se peut que vous ayez avantage à discuter avec nous, dans votre intérêt et surtout dans celui de votre femme. D'abord pourquoi avez-vous filé ?

Ils étaient dans l'autre pièce. Gann, installé sur une chaise, Michael à la porte et Kovask à la fenêtre.

— À cause d'elle, dit Gann. En restant votre prisonnier je savais qu'ils la liquideraient. Je n'aurais pu résister longtemps à vos interrogatoires. J'ai préféré filer.

— Vous avez un contact ?

— Non. Aucun.

Kovask s'emporta.

— Vous mentez !

— Je vous jure que non. J'avais reçu une lettre m'expliquant au début, dès la disparition d'Alberta, ce qu'on attendait de moi. Un peu plus tard on m'a envoyé le petit émetteur pour faire fonctionner les diffuseurs de brouillard.

— Où se trouvait-il ?

— Dans le transformateur de la centrale. Il ressemblait à un disjoncteur et n'émettait que des signaux inintelligibles.

Michael et Kovask se regardèrent, inspirés par la même pensée.

— Et comment saviez-vous que c'était le moment de faire fonctionner ce transmetteur d'ordre ?

L'enseigne poursuivit, très excité :

— Était-ce les jours où le bulletin météo annonçait du brouillard ?

— Non.

Gann soupira.

— Simplement les jours où le vent soufflait du nord-ouest. Il y avait toujours des chiffres indiquant la direction. Il fallait que les indications contiennent le chiffre 17, soit clairement exprimé, soit par la somme des chiffres.

— Et vous n'aviez aucun contact ?

— Non.

Kovask le fixa d'un regard très dur.

— Et Herman alors ?

— C'est autre chose. Ma femme a eu affaire à lui.

Les mâchoires contractées, Kovask secoua la tête. Michael, passionné, se penchait vers l'instituteur.

— Expliquez-vous.

— Quand ces gens ont eu enlevé ma femme, ils m'ont téléphoné de préparer une valise pour elle. J'en ai évidemment profité pour essayer de communiquer avec elle. Je savais que toutes les affaires seraient sévèrement examinées, aussi j'ai pris des précautions. Alberta allait

certainement chercher partout.

Il rougit.

— Dans des serviettes périodiques j'ai glissé une mine de crayon, une enveloppe timbrée et une minuscule boussole. J'ai risqué le tout pour le tout. Prévoyant que je pourrais avoir des difficultés à Kena pour recevoir sa lettre, je l'ai fait expédier chez un ami à Tacoma, dans cet état.

Un silence assez pénible suivit.

— Et cette lettre ? demanda Kovask.

— A été postée à Sacramento le 31 mai. Il y a donc dix jours. Il lui a fallu six mois pour arriver à me la faire parvenir. J'ignore d'ailleurs comment elle a pu faire. Six mois. Elle doit être étroitement surveillée pour n'avoir pu le faire plus tôt.

— Vous la pensiez toujours en vie ? fit brutalement Michael.

L'instituteur hocha la tête.

— Oui, car régulièrement elle m'envoie une lettre officielle écrite en présence d'un de ses gardiens, et certainement examinée sous toutes les coutures.

— Et postée ?

— À Anchorage.

Les deux marins se regardèrent. Ladan ne leur avait pas parlé de ces lettres qu'on le chargeait de mettre à la boîte, une fois dans la grande ville de l'Alaska.

— Que disait cette lettre clandestine ?

Gann sourit.

— Ma femme est formidable et elle m'a d'abord rassuré. Elle a réussi à grouper un certain nombre d'informations. D'abord à plusieurs reprises elle a eu affaire à Herman, ici à Seattle. Tout ce qu'elle a pu m'indiquer c'est le nom de la ville et le nom du gars avec une description physique complète. Elle me situait l'entrepôt de la *West Trade Company* ! Bruits de camions, et surtout, les cinq notes d'un carillon. Heureusement que nous avons fait de la musique l'un et l'autre. Ce carillon est celui d'une chapelle catholique suisse, dotée d'un carillon spécial. Il m'a été très facile de retrouver Herman.

— Vous avez cette lettre sur vous ?

Gann secoua la tête.

— Non, à mon hôtel. Ma femme est sûre d'être enfermée dans un cadre de déménagement très spacieux qui se promène un peu partout. Elle est également certaine d'être venue trois fois à Seattle. Rien ne contredit a priori une hypothèse, celle qui me fait croire qu'elle y reviendra une autre fois.

— Un cadre de déménagement ? C'est évidemment très astucieux. Il doit être insonorisé pour l'empêcher de communiquer avec l'extérieur.

On devait également le balader dans tous les U.S.A. Michael en vint

à la même conclusion et s'emballa :

— Dites ! Il suffit de vérifier les livres de la W.T.C. pour la retrouver, interroger le personnel, faire des recherches.

Gann s'affola :

— Non. Ils seraient aussitôt alertés et Alberta serait en danger de mort. Je ne savais que faire. Interroger Herman ou me faire engager à la *West Trade Company*.

— Ladan vous aurait reconnu. Un des deux hommes qui vous ont attaqué à Galena.

En disant cela Kovask observait son homme. L'instituteur encaissa assez bien le coup.

— Vous savez ? J'en ai tué un. J'ai d'abord cru que c'était des rôdeurs et puis j'ai reconnu l'homme. Il nous avait suivi dans les rues d'Anchorage. C'est pourquoi je me suis tu. Quelques jours plus tard ils réussissaient mieux leur coup. J'avais rendez-vous dans un bar avec ma femme et ils se sont emparé d'elle avant. J'ai reçu un coup de fil me priant de ne pas m'inquiéter, que je recevrais bientôt des nouvelles et des instructions.

Il regarda Kovask, le visage angoissé.

— J'ai peur. Du moment que j'ai été découvert ils n'ont plus de raison de tenir leur promesse.

Le lieutenant-commander songeait que, pour sauver la jeune femme, il aurait fallu réhabiliter Geoffrey Gann et le renvoyer dans l'île, mais les autres n'auraient certainement pas été dupes. En fait le réseau inconnu n'avait aucune raison de la garder encore vivante. À moins que...

— Je pense à ce qu'écrit votre femme. Ce cadre de déménagement. Depuis près de cinq mois elle s'y trouve enfermée. Dans des conditions qui doivent être difficiles à supporter. Il lui faut une certaine force de caractère...

— Alberta ne paraît pas mais elle est très volontaire. Je suis absolument certain que l'espoir de me revoir un jour l'aide à lutter. Ce n'est pas de la fatuité, croyez-moi. Elle doit obstinément chercher le moyen de leur échapper.

— Quant à eux, poursuivit Kovask, ils réalisent une expérience importante. Depuis cinq mois ils trimbalent un peu partout une femme prisonnière jusqu'au cœur des villes les plus grandes, et personne ne s'en rend compte. Imaginez qu'ils aient l'intention d'enlever une personnalité politique connue et utilisent le même système ?

— Ma femme leur servirait donc de cobaye, murmura Gann.

— Oui et c'est ce qui la sauve.

Malgré tout il était fortement déçu par les déclarations de l'instituteur. Il le croyait sincère. La mort d'Herman n'arrangeait rien et le mystère restait entier.

— Que pensiez-vous de ce brouillard artificiel que vous provoquiez ?

Gann soupira.

— Je n'osais pas penser à son utilisation.

— Vous connaissiez la présence d'un gros diffuseur dans l'île ?

— Oui. J'étais allé le voir et j'étais inquiet. Il se vidait régulièrement au cours des essais que l'on me dictait, et je me disais que le jour, ou plutôt la nuit d'une utilisation précise approchait.

La troisième guerre mondiale était-elle pour cet été-là ou bien s'agissait-il d'un coup de bluff. Dans ce cas on avait souhaité que Gann soit arrêté et le dispositif découvert. La menace d'une agression pouvait influencer certaines décisions internationales, mais la menace d'un simple brouillard était bien aléatoire.

— Je crois qu'il faudra aussi creuser de ce côté-là pour deviner leur intention exacte, dit Kovask. Vous n'avez plus rien à nous dire ?

— Non.

Un silence.

— Qu'allez-vous faire de moi ? Que va devenir Alberta ?

— Nous allons essayer de la trouver.

Brusquement il pensa que Ladan et son coéquipier étaient arrêtés. Rien ne s'opposait à ce que l'instituteur se fasse engager à la *West Trade Company*. Mais il lui fallait non seulement l'accord du commodore Shelby, mais également celui du F.B.I. puisque Gann était recherché sur tout le territoire.

— Herman a été tué ce soir, fit-il. Juste comme nous allions l'appréhender.

— Mort, balbutia Gann. Mais comment ?

— Un coup de couteau. Vous pourriez en effet l'avoir tué, dit Kovask. Vous paraissiez ne pas appréhender son retour en tout cas.

Michael crut comprendre sa pensée.

— Où étiez-vous à dix heures ?

Gann se défendit :

— Je le surveille depuis deux jours et connais ses habitudes. À dix heures j'étais dans la rue et m'apprêtais à monter jusqu'à cet appartement. Vous comprenez que je n'avais aucune raison de le tuer. Au contraire.

Du coin de l'œil Kovask constata que Michael ne paraissait pas de cet avis. Malgré ses apparences de garçon loyal, Gann était peut-être, en effet, en train de les duper. Il décida de remettre à plus tard son idée d'utiliser l'instituteur. Ou s'il le faisait ce serait sous surveillance.

— Vous n'avez rien découvert ici ?

— Non.

Il avait eu une hésitation dans la voix, et Kovask le regarda d'un air menaçant.

— Jouez le jeu, Gann, sinon je vous lâche totalement.

— Hé bien...

Il leur parla des journaux immobiliers. Kovask en prit un et après l'avoir examiné le fourra dans sa poche.

— On ne sait jamais. Curieux qu'un bonhomme aussi crasseux s'y intéresse, en effet. On tâchera de savoir s'il n'avait pas fait des placements de ce genre dans des immeubles neufs ou autres. Ce sera assez facile à trouver en s'adressant au « Land Management » de cet état et des voisins. De toute façon les spécialistes du F.B.I. viendront passer l'appartement au peigne fin.

Mais il doutait à l'avance de cette fouille. Herman était un type excessivement prudent.

— Nous allons partir d'ici. Vous êtes descendu dans un hôtel m'avez-vous dit ?

Gann eut un sourire triste.

— Si on peut appeler ce taudis de la sorte. Que croyez-vous trouver chez moi ?

— La lettre de votre femme. Cette histoire ne me paraît pas très claire.

— Si vous aviez connu ma femme vous n'en diriez pas autant. Le plus étrange est évidemment la façon dont elle me l'a fait parvenir. Si elle a attendu près de cinq mois, c'était qu'elle voulait être certaine de son bon acheminement.

Michael furetait encore un peu partout.

— Vous cherchez du whisky ? fit Kovask goguenard. Je ne pense pas que vous en trouverez ici.

— *By Jove*, sir, pour rien au monde je ne mangerais ou ne boirais un truc découvert ici. Même sous cellophane.

— Gann, vous m'avez déjà faussé compagnie. Je peux vous lier pieds et mains mais ce serait tout de même gênant.

— Non. Je ne m'échapperai pas.

Il supporta le regard du grand homme aux cheveux presque blancs, et ce dernier décida de lui faire confiance.

— Bien, allons-y !

CHAPITRE X

Le commodore Shelby bourra sa pipe, l'alluma puis s'installa confortablement dans son fauteuil en examinant ses compagnons. Ce briefing se tenait quarante-huit heures après la mort du veilleur de nuit Herman.

Le lieutenant-commander Kovask lui faisait face, ayant à sa droite le jeune enseigne Michael, et à sa gauche un homme d'une quarantaine d'années au visage d'intellectuel. Des lunettes à monture fine accroissaient encore cette impression, mais des lèvres minces et un menton carré laissaient supposer une force de caractère peu commune. Son nom était Helliot et il était le grand patron de l'agence F.B.I. de Seattle.

— Il nous faut faire le point sur cette affaire, commença le commodore. En fait nous ne possédons que très peu d'éléments nouveaux, alors que bon nombre d'événements plus ou moins violents se sont déroulés.

Il racla sa gorge avant de poursuivre.

— Geoffrey Gann a été forcé d'obéir aux ordres du réseau, car ce dernier a enlevé sa femme. Les renseignements obtenus par l'instituteur et les vôtres, Kovask, concordent sur le nom d'un seul homme, Herman. Or ce dernier a été tué. Il semble que la femme de Gann soit passée à plusieurs reprises à Seattle dans l'entrepôt de la *West Trade Company*.

Se tournant vers Helliot :

— En quarante-huit heures vous n'avez pas perdu votre temps je crois ?

— En effet, fit le directeur de l'agence locale. Nous avons agi par personnes interposées. Des fonctionnaires de l'*Interstate Commerce Commission* et surtout du Trésor épluchent les livres, les registres et la comptabilité de la société. Le siège social est dans cette ville et c'est encore une chance.

Kovask intervint :

— Vous nous avez laissé entendre que le résultat était maigre.

— Oui, fit Helliot en lui dédiant un regard aigu. Nous avons déjà une certitude, la W.T.C. ne s'occupe en aucune manière de déménagements et il est très rare qu'un cadre soit entreposé chez elle.

— Pourtant M^{rs} Gann est très affirmative. De plus l'histoire de ce carillon permet de ne pas douter de ses déclarations.

Shelby s'agita :

— Justement. Comment a-t-elle pu entendre ce carillon alors que son... sa prison est insonorisée !

— M^{rs} Gann est musicienne et son mari a glissé un diapason dans sa valise. Des ondes, imperceptibles à l'oreille humaine, l'ont fait tinter. Elle a constaté le phénomène à heures régulières. Helliot reprit la parole.

— Nous avons également fait des vérifications discrètes dans les agences de cette société.

— À Sacramento également ? s'enquit le commodore, puisque la lettre reçue par son mari a été postée à cet endroit.

— Oui. Les bureaux et les entrepôts sont moins importants que ceux de Seattle, mais là-bas également on ne s'occupe pratiquement pas de déménagement. Les compagnies de transports routiers sont assez strictes sur ce point. Or la W.T.C. ne travaille que par chemin de fer.

Kovask s'était creusé pour imaginer comment M^{rs} Gann avait pu expédier sa lettre. Il lui avait nécessairement fallu une complicité ou une aide extérieure.

— Oui, dit Helliot interrogé à ce sujet. Nous avons demandé à tous les employés de gare, du simple lampiste jusqu'au chef de station. Rien. Personne n'a trouvé une lettre sur les voies.

Un silence suivit, avant que le commodore ne pointe son crayon vers Kovask avec une intention accusatrice.

— Vous avez pris la décision de laisser Gann s'embaucher à la W.T.C. Je trouve que vous avez agi à la légère. Comment un amateur pourrait-il trouver quelque chose là où des professionnels ont échoué ?

Helliot, contrairement à l'attente de Kovask, ne paraissait pas approuver le commodore. Cela l'encouragea à se défendre.

— Pourquoi pas ? Gann avait quand même retrouvé Herman sur les quelques indications fournies par sa femme. Savez-vous ce qu'il fait là-bas ? Ouvrier d'entretien. Il balaye dans tous les coins et effectue de petites réparations un peu partout. Il peut fouiner tout à son aise sans jamais paraître suspect.

— Nous avons également examiné ces journaux fonciers trouvés chez Herman, mais nous n'avons rien découvert. Toutes les agences immobilières, le Land Management, les hommes de loi sont alertés. C'est un travail énorme qui ne pourra porter ses fruits que d'ici quelque temps, mais ça donnera peut-être quelque chose.

— En Alaska nous cherchons toujours le pilote et l'avion qui avaient transporté Menis et Ladan jusqu'à Galena, annonça le commodore. Rien de nouveau jusqu'à présent. L'appareil peut être venu du Canada voisin.

Helliot dit ensuite qu'on avait interrogé à nouveau Ladan et son coéquipier, mais cette séance n'avait rien donné de nouveau.

— Nous allons donc être obligés de les inculper, et ils vont pour ainsi dire nous échapper.

— J'en reviens à Gann, fit le commodore. Et s'il nous échappe à nouveau ? Il doit répondre d'une grave accusation. Sa liberté provisoire est tout à fait illégale. Il doit comparaître devant un juge et payer une forte caution pour obtenir son élargissement. Je sais que tout cela donnerait une publicité gênante à l'affaire. La seule chose possible est de faire comme si nous ne l'avions pas encore découvert, mais s'il s'enfuit une nouvelle fois le risque sera grand...

Quand la réunion fut terminée Shelby retint un moment Kovask.

— Que pensez-vous de votre jeune adjoint ?

Le lieutenant-commander se mit à rire.

— Il ne va pas trop mal. Il lui faudra cependant un stage de perfectionnement pour en faire un agent honorable.

Il rejoignit Michael dans la voiture.

— Le vieux vous a parlé de moi hein ?

— Vous êtes un être trop futé pour rester longtemps à ce grade, dit le lieutenant-commander. Ou vous allez faire une carrière fulgurante, ou vous vous retrouverez en train de laver le pont du « Iowa ».

Comme ils s'immobilisaient dans le parking de leur hôtel, un homme s'approcha d'eux et ils reconnurent un agent de l'équipe d'Heliot.

— C'est le patron qui m'envoie vers vous. Il y a du nouveau.

— Mais nous venons de le quitter.

— L'information était arrivée entre-temps. Votre instituteur a disparu depuis hier soir.

Michael poussa une exclamation de stupéfaction, alors que Kovask crispait ses mâchoires.

— Mais le plus fort, c'est qu'on ne l'a pas vu quitter les entrepôts. Il semble s'être volatilisé.

CHAPITRE XI

Une seule rame de wagons avait quitté l'entrepôt de la W.T.C. depuis l'arrivée de Geoffrey Gann. Elle fut immobilisée en gare de Seattle sur une voie de garage, et immédiatement cernée par vingt G'men armés jusqu'aux dents. Kovask était furieux. La rame ne comportait que cinq wagons. Quatre étaient emplis de sacs de farine, et le cinquième de bouteilles de jus de pomme. La fouille dura jusqu'à midi et Gann ne fut pas découvert.

La W.T.C. était soigneusement surveillée et personne n'avait vu sortir l'instituteur. Une équipe pénétra dans les lieux, et fouilla les wagons en cours de déchargement et d'affrètement. Tout le personnel fut interrogé, et il n'y eut pas tellement de gens surpris. On liait l'événement à la mort tragique du veilleur de nuit.

Kovask apprit que le garçon engagé depuis quarante-huit heures seulement avait posé beaucoup de questions à chacun, et avait ainsi attiré l'attention sur lui.

Helliot les avait rejoints sur les lieux le plus vite possible.

— J'ai jugé inutile d'alerter le commodore Shelby. Il apprendra toujours assez tôt la chose.

Ils lui en furent reconnaissants.

— Croyez-vous que Gann ait trouvé un indice quelconque sur la cachette de sa femme, et ait voulu partir seul à sa recherche ?

— Peut-être en effet. À se demander s'il ne s'est pas emballé un peu trop vite.

Helliot ôta ses lunettes et les essuya méticuleusement.

— Vous êtes vexé, mon cher. Votre confiance a été trompée n'est-ce pas ?

— Oui. Je l'avoue. Gann n'aurait jamais dû agir ainsi.

Quand le F.B.I. eut renoncé à découvrir la moindre piste il s'obstina et Helliot finit par lui serrer la main.

— Si jamais vous avez besoin de moi, n'hésitez pas.

Il les laissa et Michael soupira.

— Je crois qu'il a raison. Nous ne trouverons rien.

— Je ne capitule pas facilement, mon vieux. Shelby a dû vous le dire.

Ostensiblement l'enseigne consulta sa montre. Kovask s'emporta violemment.

— Si vous avez faim allez vous goinfrer tout seul. Vous avez voulu

voir de près ce qu'était le service de renseignements. Ne vous plaignez pas des heures supplémentaires.

Michael encaissa avec bonne humeur.

— Je préférerais aller faire un tour du côté de Sacramento. Qui nous dit que notre bonhomme n'a pas filé là-bas ?

Ce n'était pas tout à fait stupide, mais Kovask se fiait à son flair et il était certain que Gann n'avait pas quitté l'entrepôt et attendait l'instant favorable pour le quitter. Il utilisait là une ruse vieille comme le monde et qui réussissait neuf fois sur dix. Helliott avait laissé des hommes autour de l'entrepôt, mais l'instituteur pouvait se glisser dans un wagon. Il n'y aurait plus de fouille désormais.

Le coup de sirène annonça la pause de midi trente. Les ouvriers et employés étaient à la journée continue, mais disposaient de trois quarts d'heure pour manger un sandwich, fumer une cigarette et boire des cafés ou du coca-cola aux deux machines distributrices.

Suivi de Michael il se dirigea vers les entrepôts, jeta un coup d'œil aux balles de farine, aux caisses de conserves de poissons, et aux piles de bois de construction attendant d'être embarquées pour une quelconque direction de la côte Ouest.

— Il peut très bien se planquer par là, dit-il.

— Bien sûr, dit Michael en furetant derrière les piles de bois.

Au-dehors Kovask s'installa sur le marchepied d'un vieux wagon de marchandises découvert et alluma une cigarette. Cette voie était envahie par les herbes et ne devait pas servir souvent. Tout au bout il y avait des butoirs rouillés.

Michael sortit de l'entrepôt et Kovask lui fit signe.

— Allez casser une croûte. Moi je vous attends ici.

— Comme vous voudrez, dit le garçon en s'éloignant, les mains dans les poches, et en lançant des coups de pieds dans une vieille boîte de conserve. Kovask haussa les épaules, trouvant tout de même curieux qu'Anapolis⁽⁴⁾ n'ait pas réussi à dépouiller l'enseigne de son non-conformisme. Puis il l'oublia et, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains concentra son esprit durant un bon quart d'heure.

Quand il se leva il se dirigea vers un vieil ouvrier qui récurait soigneusement le fond de sa gamelle, en plein soleil printanier.

— Vous aviez vu ce garçon ? lui demanda-t-il.

— Le balayeur ? Sûr. Toujours dans nos jambes avec son balai et son seau.

Kovask sourit. C'était là la solution qu'il attendait.

— Je vous remercie. Pouvez-vous m'indiquer l'endroit où il rangeait ses affaires ?

— À côté de la conciergerie, fit l'homme étonné malgré tout qu'on le remercie pour si peu.

Le gardien du jour vint avec lui vérifier les ustensiles que contenait

le placard.

— Vous comprenez, c'est moi le responsable de ces trucs-là. On m'attribue tant de balais, de serpillières, de poudre à récurer et de seaux par an. Faut que je fasse gaffe !

Ayant ouvert le placard il jura.

— Le salaud ! Il a piqué un seau, un balai en nylon tout neuf et une serpillière.

Le marin faillit lui éclater de rire au nez. Il imaginait mal l'instituteur s'embarquant avec ses instruments de travail. Laisant le garde à son mécontentement, il revint au centre de l'entrepôt et commença ses recherches.

Il y avait en tout cinq quais de chargement, trois grues et trois monte-charge automobiles. La voie de raccordement se divisait en une dizaine de bras, presque tous encombrés de wagons. Deux petits locomoteurs diesel entraînaient ensuite les rames jusqu'à la gare centrale.

La reprise du travail surprit Kovask sur le quai G. Il remarqua que, plus il progressait vers un certain endroit, moins les voies étaient mal entretenues. On utilisait presque toujours les mêmes quais et le I et le J commençaient même à se délabrer sérieusement. Personne ne venait de ce côté, et il devait exister de nombreuses cachettes. Les hommes d'Helliot avaient fouillé avec leur rigueur habituelle, mais Gann avait appris la ruse et l'habileté.

Une odeur d'huile et de gas-oil le frappa au visage quand il arriva au quai J. Une fosse découverte était pleine d'un liquide noirâtre. C'était là que les diesels venaient faire leur vidange très certainement. Il constata qu'un gros tuyau déversait aussi dans la fosse des résidus venant des autres quais. Il contourna la fosse, se pencha pour examiner l'intérieur du gros tube. Il était de section suffisamment large pour laisser passer un homme même très corpulent. Peut-être drainait-il également l'eau de fonte des neiges et celle des pluies. Il hésita, sur le point d'aller chercher une lampe. Un bruit furtif l'alerta et il faillit se mettre en colère. Souriant et repu Michael venait à lui.

— Hello, trouvé un petit coin vraiment bien pour casser la graine ! Pas très loin si vous voulez y aller.

— Je n'ai pas faim, grogna Kovask avec l'impression d'avoir été dérangé au moment où son esprit allait lui donner la solution du problème.

Michael alluma une cigarette, mais Kovask la lui arracha presque des lèvres.

— Laissez ça maintenant. Il y a suffisamment de vapeurs là-dedans pour foutre le feu. Je m'étonne même que l'affiche ne soit pas en place.

Voilà ce qu'il avait cherché. Parmi les différentes odeurs

s'échappant de la fosse, il y avait celle plus entêtante de l'essence pure. Le gas-oil et l'huile ne pouvaient s'enflammer facilement, mais l'essence ? Sur la surface moirée de la fosse on pouvait découvrir des flaques de celle-ci.

Hargneux il chercha tout autour de lui et finit par découvrir la pancarte et son piquet. On l'avait simplement renversée. Parce que quelqu'un l'avait utilisée pour escalader un vieux transformateur inutilisé. « Défense absolue de fumer ».

— Que faites-vous ?

Il remit le piquet en place et monta sur le toit du transformateur. Regardant autour de lui il fut assez déçu de constater qu'on ne pouvait aller plus loin. Le mur de l'entrepôt se trouvait à une dizaine de mètres.

— Vous êtes sûr de ne rien risquer ?

— Non. L'installation actuelle est souterraine et ils disposent d'un transfo plus important à l'entrée. Celui-ci est désaffecté.

Alors il regarda à ses pieds et sourit.

— O.K. mon vieux, je commence à comprendre. Le transfo est préfabriqué et une dalle du toit bouge facilement. Passez-moi le piquet en fer de l'interdiction de fumer.

Avec ce levier il souleva une dalle et put la déplacer sur le côté très facilement. Personne ne pouvait le voir depuis l'autre partie de l'entrepôt, car il y avait toujours une rame de wagon pour le dissimuler. Si Gann avait emprunté cette voie il avait pu agir en toute quiétude.

— Je vous suis ?

La voix de Michael était inquiète. Il appréhendait certainement un piège pour son patron, qui se laissait glisser à l'intérieur du transformateur complètement vide. Se laissant pendre à bout de bras il sauta sans trop de mal, vit tout de suite la plaque de fonte soulevée. Un caniveau passait juste sous le poste. Un homme pouvait s'y glisser et sortir ainsi de l'entrepôt.

— Trouvé quelque chose ?

Juché sur le transfo Michael présentait sa tête par l'ouverture. Kovask haussa les épaules.

— Il aurait pu filer par là, en effet.

— Vous ne le croyez pas ?

Son patron ne répondit pas tout de suite. S'allongeant sur le sol il risqua un œil dans le conduit, aperçut un peu de clarté à l'autre extrémité.

Il se releva, brossa ses vêtements avec ses mains.

— Alors ?

— Je ne vois pas comment il aurait pu entraîner avec lui un seau, un balai et une serpillière. Non seulement comment, mais pourquoi ?

Le visage de Michael exprimait une grande surprise.

— Je ne comprends pas.

— Poussez-vous de là !

Kovask sauta, agrippa le rebord de la trappe et se hissa à la force des poignets. Après un rétablissement il se trouva à côté de son adjoint.

— Un peu fortiche ! fit celui-ci. Vous avez des muscles d'acier.

— Il faut trouver ces ustensiles, dit le lieutenant-commander en sautant au sol. J'ai l'impression qu'ils sont là-dedans.

— Vous croyez ? s'étonna son compagnon.

— Trouvez-moi quelque chose de long, une tige en fer.

Michael se dirigea vers la partie plus active de l'entrepôt. Impatient Kovask regarda autour de lui, trouva un gros fil de fer qu'il doubla et commença de fouiller dans le liquide sombre. Bientôt il ramena un seau en plastique dégouttant de mazout.

Michael revenait avec une longue barre en bois.

— Vous avez trouvé ?

— Oui. Tout a été balancé là-dedans.

Son crochet remonta également le balai. Michael sursauta en le voyant continuer à fouiller la fosse.

— Mais que cherchez-vous encore ? Kovask lui jeta à peine un regard et poursuivit ses recherches. Finalement il sentit une résistance mais ne put remonter l'objet, son crochet céda et se déforma. Sous la tirée il faillit perdre l'équilibre. Des gouttes du liquide giclèrent jusque sur le visage de Michael qui se hâta de les essuyer avec un dégoût non dissimulé.

— Ça vous amuse de fouiller dans ce trou ? Nous ferions mieux de filer à Sacramento tant qu'il est temps.

— Temps de quoi ? grogna Kovask.

Il désigna le transformateur.

— Personne n'est passé par là. Je vous en fiche mon billet. Et je crois savoir où se trouve Gann.

CHAPITRE XII

Horrifié, Michael regardait tantôt la fosse tantôt le visage de son chef.

— Voulez-vous dire que ?...

Il eut un haut-le-cœur et se retourna vivement, s'éloigna de quelques pas. Quand il revint, la démarche moins assurée et le teint livide, il évita de regarder la masse noirâtre des dépôts huileux.

— Mais comment avez-vous pu établir qu'il n'avait pas quitté le coin ?

— On a voulu nous le faire croire. Comment aurait-il pu remettre la dalle du toit presque en place ? Avec quel instrument ? On a trop figolé. Je suis certain qu'on ne trouvera aucune trace de passage dans le caniveau.

Son visage s'adoucit.

— Gann ne nous avait pas fait faux bond. Au contraire, il avait dû découvrir quelque chose d'important, et voulait certainement nous en faire part. On l'a tué avant.

Il s'éloigna de la fosse.

— Venez. Il nous faut prévenir Helliot. Pendant ce temps tâchez de récupérer le commodore Shelby. Il ne doit pas avoir quitté encore la ville.

Quand le chef local du F.B.I. arriva avec sa section spéciale, une pompe vidait lentement la fosse. Le niveau n'avait baissé que de moitié. On avait placé un tamis à l'extrémité du tuyau et il fallait le nettoyer fréquemment.

Helliot écouta les explications de Kovask, le visage fermé.

— Ce n'est pas la première fois que j'essaye de sortir un cadavre d'un liquide avec un grappin. Dans la marine malheureusement nous y sommes habitués. Il est bien là.

Plusieurs hommes armés de perches écartaient les saletés du remous formé par l'aspiration. Soudain l'un d'eux désigna une forme noire qui commençait d'émerger.

— Là !

On put agripper le corps par ses vêtements, le hisser au bord de la fosse.

— Allez chercher un chiffon, dit Kovask à Michael. Faites vite.

L'enseigne n'était pas très à son aise. Un ouvrier de l'entrepôt sortit une serviette de sa poche.

— Vous pouvez y aller. Le pauvre gars...

Doucement le lieutenant-commander nettoya son visage. C'était bien Geoffrey Gann, la bouche tordue, les yeux révulsés. Kovask le retourna avec précaution. Il découvrit la déchirure en haut de la veste de travail.

— Un coup de couteau, comme pour Herman.

Les hommes du F.B.I., éloignaient les curieux.

Helliot s'était accroupi lui aussi.

— Nous l'aurons mon vieux ! Je vous jure que nous aurons ce salopard.

Pour qu'un type aussi froid que lui prononce ces paroles avec une rage aussi concentrée, il fallait qu'il soit profondément bouleversé.

— Ils ne lui ont rien épargné. D'abord sa femme qu'ils ont enlevée, puis lui... Croyez-vous que nous la retrouverons vivante ?

— Je ne sais pas... Ils n'ont plus aucune raison de lui faire une faveur. Quoique... Nous en parlerons plus tard.

Un peu plus tard dans son bureau Helliot lui demanda pourquoi il avait fait cette réserve. Ils étaient seuls, Michael courant toujours après le commodore Shelby.

— D'après cette lettre écrite par Alberta Gann, la jeune femme est certaine d'être venue trois fois au moins à Seattle. Pourquoi ces retours ? Si le réseau a des correspondants un peu partout, il doit lui être facile de faire vérifier par ces hommes-là l'état de la jeune femme, et de veiller à son approvisionnement.

— Et vous en concluez que le wagon-cellule occupé par M^{rs} Gann vient régulièrement ici. C'était Herman qui en était seul responsable ?

— Certainement.

Helliot le regarda, le visage grave.

— Mais alors si nous ne l'identifions pas à son prochain passage...

— La jeune femme est condamnée à mort. Herman devait lui remettre la juste quantité de ce dont elle avait besoin. Il faut qu'ils soient absolument certains qu'elle ne peut s'évader.

Ils restèrent silencieux quelques secondes. Jusqu'à ce qu'Helliot lui parle des journaux trouvés chez Herman.

— Nous nous sommes procurés de nombreux exemplaires et nous les avons expédiés à Washington. Ils vont en coder tout le contenu pour les ordinateurs. C'est évidemment le travail le plus long, mais ensuite le résultat sera rapide. Les cerveaux électroniques nous donneront les anomalies constatées, les similitudes. S'il y en a.

— Combien de temps croyez-vous encore ?

— Une bonne semaine.

Il ne fit pas attention à la grimace dépitée de son vis-à-vis.

— Maintenant il nous faut réfléchir à ce que Gann avait bien pu découvrir, et comment son assassin l'a deviné.

— J'attends justement le commodore pour lui demander de faire photographier l'entrepôt de la W.T.C. à très basse altitude.

— Autre chose. Herman n'avait tout de même pas de grandes responsabilités. Comment pouvait-il accéder à un wagon entreposé dans l'enceinte de cette société ?

— J'y ai songé. À l'exception des périodes de pointe, il n'y a jamais qu'une équipe de nuit de cinq hommes. Herman pouvait se balader sans risque un peu partout, et la direction lui délégait pour la nuit les pleins pouvoirs.

On frappait à la porte du bureau et un G'man entra porteur d'une feuille.

— On nous envoie ça du fichier de Washington.

Après y avoir porté son regard, Helliott eut un sourire.

— Eh bien, du nouveau ! Savez-vous qui était Herman ? Un ancien adjudant de l'infanterie. Fait prisonnier en Corée par les Chinois. Libéré tout de suite après l'armistice. Sous surveillance pendant un an, comme tous les prisonniers relâchés un peu trop vite par les Chinois. Non seulement il disparaît ensuite, mais ne fait aucune démarche pour toucher sa pension d'ancien combattant.

Kovask prit le message des mains d'Helliott et le relut.

— Il a été capturé au cours de l'offensive chinoise à Munsan au nord de Séoul. En janvier 1951 certainement. Il est resté deux ans entre les mains des hommes de Pékin.

Il reposa le papier sur la table.

— Savez-vous que c'est une information capitale ? Jusqu'à présent nous accusions les Russes. On peut désormais se demander s'il ne s'agit pas d'une tentative de provocation.

Quand le commodore Shelby arriva flanqué de Michael, il commença de faire des reproches à Kovask.

— Vous n'auriez jamais dû vous séparer de Gann. Notre position est bien délicate maintenant.

Puis il prit connaissance du message et son mécontentement tomba.

— Sensationnel en effet ! Je suppose qu'un type comme Herman se souciait peu de travailler pour Moscou. Il n'a pu marcher que dans une combine dirigée par Pékin. Cette fois nous allons vers du solide.

Michael louchait sur le message, et Helliott le fit glisser vers lui.

— Que croyez-vous que ce malheureux garçon avait découvert ?

Il donna son accord à la demande de Kovask.

— Entendu. Un hélicoptère de la Navy survolera les entrepôts cette après-midi et prendra autant de photos qu'il sera nécessaire. Cependant ne pensez-vous pas que cela va alerter l'assassin ? Il ne peut que faire partie du personnel de la W.T.C. Il a dû surveiller étroitement l'instituteur, le surprendre alors que l'autre devait exulter de joie.

Un court silence suivit, dédié à Geoffrey Gann.

— Je pense qu'à partir de quatre heures nous pourrions examiner ces épreuves, dit ensuite le commodore.

— Quant à moi, ajouta Helliott, je fais étroitement surveiller l'entrepôt. Il se peut que l'un des membres du personnel ait une attitude bizarre durant les évolutions de l'hélicoptère. Ce sera le moment d'en profiter.

*

* *

L'attente leur fut interminable, et lorsque les épreuves encore humides arrivèrent au bureau d'Helliott, ils se précipitèrent dessus comme des affamés. Déroulées elles tenaient toute la surface de la table de travail. Chaque détail ressortait de façon extraordinaire, et l'on pouvait voir à côté de la fosse à gas-oil la pancarte d'interdiction de fumer couchée sur le sol.

À cette occasion, Kovask pensa que s'il n'avait pas empêché son adjoint du fumer, le contenu de la fosse aurait pu s'enflammer et Gann aurait disparu à jamais.

Il raconta cet épisode au commodore.

— Je me demande même si telle n'était pas l'intention de l'assassin. Il avait versé de l'essence à la surface des résidus huileux. Imaginez que le feu s'y soit mis ? On n'aurait même pas pris le soin de l'éteindre, car cette fosse est isolée et la direction aurait certainement été satisfaite de se débarrasser ainsi de son contenu.

Muni d'une forte loupe, Helliott procédait centimètre par centimètre. Michael, penché sur une autre épreuve, bâillait à se décrocher la mâchoire et défaisait une tablette de chewing-gum.

— Kovask venez voir.

L'enseigne se déplaça en même temps que lui, et l'interpellé dut le repousser pour se pencher sur le point désigné par Helliott.

— Suivez mon crayon.

En fait de point c'était une double ligne, celles de rails dissimulés dans l'herbe.

— Une voie inutilisée.

— Oui, mais regardez. Ici, elle disparaît presque complètement sous les herbes folles. Dans la partie où elle amorce un tournant. Elle reparait ici près de cette porte qui coulisse également sur un rail.

Kovask fronçait le sourcil.

— Croyez-vous que ce soit la même ?

— Pourquoi pas ? On dirait qu'on a voulu la camoufler, la faire oublier. Cette porte coulissante a l'air vétuste et ne doit pas être utilisée depuis des années, et elle donne sur un entrepôt que l'on voit

bien sur cette photo.

Maintenant ils étaient tous les quatre rassemblés. Les trois autres écoutaient le chef du F.B.I. avec attention.

— Je me demande si ce terrain, ce hangar croulant appartiennent à la W.T.C. Nous allons consulter le plan cadastral. Il y a un exemplaire au deuxième étage.

Les employés du bureau en question parurent sidérés par cette invasion. Helliot, avec une rapidité due à l'habitude, localisa immédiatement l'entrepôt inconnu.

— Il appartient à la *Matson Co. Inc.*

Se tournant vers l'un des employés :

— Sortez donc la fiche.

Pendant ce temps le doigt d'Helliot suivait une ligne noire sur le plan.

— Cette société est aussi raccordée au réseau normal, de ce côté-là. Curieux !

Il prit la fiche que l'employé lui tendait.

— Société en faillite depuis dix ans. Les locaux et l'emplacement ont échappé à la mise sous séquestre après paiement des dettes en 1956. Recherchez-moi quels sont les héritiers de ce Matson. Pendant ce temps nous allons faire un saut là-bas.

À la W.T.C. on ne leur accorda aucune attention. On commençait à les connaître. Un G'man précisa seulement qu'au cours du survol des entrepôts par l'hélicoptère de la marine, on n'avait rien signalé de particulier.

— Notre gars doit rudement se méfier, dit Kovask.

Malgré tout il ne pouvait s'empêcher de porter des regards soupçonneux à toutes les figures qu'il rencontrait. Ce pouvait être ce docker ou bien cet employé de bureau en blouse blanche. La fièvre du chasseur le gagnait. Chaque heure réduisait le cercle autour du gibier et ce dernier finirait par se trahir.

— Rejoignons cette voie.

Elle se raccordait à celle du quai B.

— Un des plus encombrés, constata Kovask.

Puis elle se dissimulait dans des herbes si fournies qu'elle échappait à tous les regards. Il avait fallu l'hélicoptère pour la déceler. Et surtout l'agrandissement photographique.

Kovask arracha de cette herbe sous le regard intrigué de ses compagnons.

— Même à vingt mètres d'altitude un observateur humain n'aurait pu la voir, dit le Commodore.

— Trop fournie pour être sauvage. On a dû la semer là à dessein.

— Certainement, dit Helliot. C'est du bon gazon qu'on n'a pas tondu.

La porte montée sur rail était verrouillée, mais le responsable du F.B.I. avait prévu le coup. Il sortit une trousse de parfait cambrioleur et dégagé le pêne.

— Les roulements ont été récemment huilés, constatait Shelby accroupi dans l'herbe.

De fait, malgré son poids et sa vétusté apparente, elle roula facilement.

— Nous voilà dans l'entrepôt de la Maison.

Ils pénétrèrent facilement dans le hangar puisque la voie ferrée elle-même y accédait. Tout de suite le regard de Kovask fut attiré par des boîtes de conserves de toutes sortes entassées dans un coin.

— Fabrication récente. Regardez pour le lait. À consommer avant le 31 juillet de l'année prochaine. Je crois que nous approchons du but. Il faudra inspecter tout ça. Il se peut que madame Gann ait laissé un message, mais j'en doute. En fait elle devait être au courant des activités secrètes exigées de son mari par ses ravisseurs. Elle savait qu'en faisant appel à la police elle risquait de l'envoyer en prison. Gann nous a dit d'elle qu'elle possède beaucoup de sang-froid et une grande intelligence. Les indices qu'elle a dû laisser ne devaient donc être destinés qu'à son mari.

Helliot, à quatre pattes sur le sol, flairait une tache blanchâtre entre les voies.

— Hum ! Je crois que...

Il promena son doigt dessus, présenta ensuite celui-ci à sa langue.

— Carbonate de sodium certainement.

Son expression devint gênée.

— On a certainement vidangé là un W.C. chimique. Vous savez ces trucs qu'on emploie dans les caravanes ou les bateaux de plaisance ?

Il se releva, essuya ses genoux.

— Je vais quand même prélever un peu de cette terre pour plus de certitude.

Shelby furetait également un peu partout, tandis que Michael retournait du bout du pied quelques boîtes de conserves. Il avait l'air de s'ennuyer profondément.

— Et ça ? dit le commodore.

Une bande de papier paraffiné qu'il extrayait du tas d'ordures.

— Elle entourait une boîte de filets de saumons. Regardez ce qu'elle représente.

La marque était bien connue par son petit Esquimau hilare brandissant son harpon. Tout autour on avait tracé une forme assez curieuse.

Shelby triomphait devant la tête que faisait Kovask.

— Vous ne voyez pas hein ?

— C'est fait au crayon, et avec une telle adresse qu'on croirait que

cela fait partie du dessin original.

— Ouais. Moi qui passe mon temps devant la carte des Aléoutiennes je reconnais bien ce contour. C'est celui de l'île de Kena. Alberta Gann avait destiné ça à son mari. Lui aussi connaissait bien les contours de l'île puisqu'il les faisait certainement étudier à ses enfants dans ses leçons de géographie locale.

— C'est la meilleure preuve du passage de la jeune femme.

Helliot soudain se dressa :

— Écoutez.

Des notes cristallines leur parvenaient.

— Le carillon suisse de l'église. C'est l'heure de l'Angélus ! s'exclama Michael.

— Satisfaits ? Nous savons maintenant que le Wagon où elle est enfermée séjourne ici. Il ne nous reste plus qu'à l'identifier. Ce ne sera guère facile.

— Oui, renchérit Kovask. Herman devait réceptionner le wagon parmi les dizaines d'autres. En pleine nuit il le détachait, s'arrangeait pour l'entreposer ici. Il lui fallait bien deux ou trois jours pour le réapprovisionner, et surtout retrouver des circonstances favorables pour le relancer dans le circuit.

Helliot, qui s'était éloigné, revint avec plusieurs de ses hommes.

— Fouillez attentivement tout ça et mettez de côté ce qui vous paraîtra digne d'intérêt. Avertissez-moi des découvertes importantes. Nous rentrons à la maison. Les renseignements sur Matson ou ses héritiers doivent être arrivés.

Durant le trajet aucun ne parla. Tous sentaient qu'ils brûlaient, du moins pour cette première partie de l'énigme. Restait à découvrir le grand patron du réseau et l'explication des diffuseurs de brouillard.

Sur son bureau, Helliot trouva des textes de télétypes et une série de notes glanées dans les bureaux ferroviaires.

— Écoutez. La compagnie Matson a été rachetée par un certain Maner demeurant à Sacramento, pour le transport de matières inflammables...

— Sacramento, là où a été postée la lettre d'Alberta Gann. Mais ensuite ? Est-il question de cadre de déménagement ?

Kovask se penchait anxieusement vers les notes.

— Non. Ce Maner a acheté trois wagons-citernes seulement. Il utilise le vieil entrepôt de la Matson lorsque ses wagons viennent dans le coin. On a fait le nécessaire à Sacramento, auprès de l'agence locale du F.B.I.

La nuit était tombée lorsque les renseignements arrivèrent. La société, dirigée par ce Maner, était peu importante et n'occupait qu'un tout petit bureau dans un vieil immeuble. Le personnel se réduisait à une vieille fille secrétaire qui prenait les commandes, assurait les

contacts avec la *Western Pacific*. Maner louait ses wagons à des entreprises aussi peu importantes que la sienne, des sociétés vendant des carburants spéciaux pour l'industrie.

— Ce Maner a bien des entrepôts ?

— Oui. Un simple hangar non loin de la station du *Western Pacific*. La vieille fille a déclaré que son patron était constamment en voyage, et lui téléphonait presque tous les jours. D'autre part il ne lui rend visite que tous les quinze jours environ.

— Bien louche tout cela.

Shelby se tourna vers Kovask.

— Vous partez pour Sacramento et vous vous mettez en contact avec le collègue local d'Helliot. Il nous faut ce Maner d'ici quarante-huit heures. Il va certainement téléphoner à sa secrétaire et il suffira de localiser la ville d'où vient le coup de fil.

— Oui, dit Helliot. Une équipe volante sera mobilisée jour et nuit dans chaque état, prête à bondir dans cette ville-là. Il nous manque une photographie de ce Maner, ou du moins une description.

*

* *

La pluie attendait Kovask et Michael à l'aéroport de Sacramento. Le voyage avait duré un peu plus de deux heures, et l'enseigne se plaignait d'avoir faim.

Un type vêtu d'un imperméable sombre et d'un chapeau de toile les attendait à la sortie.

— Le patron vous attend, dit-il laconiquement.

Ils montèrent dans la Buick spéciale à la longue antenne de radio. Le collègue d'Helliot se nommait Schoder. Une sorte de géant au sourire enfantin. Il broya leurs mains, les pria de s'installer et leur offrit un verre. Complètement différent d'Helliot, mais il n'avait pas chômé dans cette affaire-là.

— Vous allez voir miss Buck, la secrétaire. Nous lui avons simplement dit que son patron était inculpé dans une affaire de contrebande d'alcool. Les wagons-citernes de la société en transportent souvent.

— Entendu, dit Kovask.

Pour une vieille fille la secrétaire était encore bien conservée, et lorsqu'elle croisa ses jambes, les deux marins admirèrent leur galbe. Miss Buck avait l'air décidée.

— Je ne le vois que tous les quinze jours. La dernière fois remonte à la semaine dernière. Il arrive le matin et repart dans l'après-midi. Il voyage en avion. Je suppose qu'il traite d'autres affaires. Il vérifie mon travail et s'inquiète de connaître l'itinéraire de nos trois wagons.

Kovask lui demanda s'il ne s'inquiétait pas d'un wagon en particulier.

— Non, dit-elle après avoir réfléchi. Ils ont tous les trois des numéros. Nous avons le U 456 le T 589 et le W 905. Évidemment ces chiffres ne correspondent à rien du tout et ne servent que pour la façade. Ils laissent croire que la société est plus importante qu'elle n'en a l'air. Cependant le chiffre d'affaires est tout de même intéressant, puisque l'an dernier il s'est élevé à trente-cinq mille dollars. Le bénéfice net a été de vingt mille dollars, moins mon traitement et les charges sociales. Si M^r Maner a plusieurs affaires de ce genre, il n'est pas à plaindre. Il faut dire que mon patron a très bien organisé le trafic et que ses wagons ne chôment jamais. Ce qui tue une petite société comme la nôtre, c'est le retard dans l'acheminement et les attentes de fret.

— Aucun wagon n'a rapporté moins qu'un autre ?

Miss Buck avait tous ses chiffres en tête.

— Peut-être le W 905 qui ne transporte qu'une seule catégorie de carburant, du benzol spécialement traité, et qui de ce fait est très difficile à désodoriser. Il n'entre que pour 18 % dans le rapport total de l'entreprise.

Kovask posa la question décisive.

— Vous occupez-vous de déménagement ?

— En aucun cas. Nous n'avons ni cadres ni wagons découverts. Il se peut qu'une filiale existe quelque part, mais je l'ignore.

— Faites-moi une description physique de votre employeur.

Maner était un homme d'une quarantaine d'années, grand, mis avec une sobre élégance.

— Des cheveux gris, le visage encore jeune.

— Correct avec vous ?

Miss Buck rougit à peine, et peut-être du compliment direct que contenait cette question.

— Très correct. Trop même pour un patron moderne.

— Que voulez-vous dire ?

— Quantité de mes collègues sont fréquemment invitées, en tout bien tout honneur, par leur patron pour un déjeuner ou un voyage. Rien de tel avec M^r Maner.

— Vous a-t-il téléphoné aujourd'hui ?

— Non. Depuis trois jours je ne sais où le joindre.

Kovask soupira. Maner allait-il lui glisser entre les mains comme les autres ? Ce réseau était terriblement bien organisé, et chaque fois qu'on découvrait une nouvelle piste elle s'interrompait vite.

— Il y a pourtant plusieurs lettres qui attendent. Il lui faut prendre des décisions. Un wagon, le U 456 est à l'entrepôt depuis bientôt quarante huit heures, et je ne sais où l'envoyer.

— Vous ne connaissez pas du tout l'adresse de votre employeur ?

— Non.

— Vous ne vous êtes jamais étonnée de tant de discrétion ?

Elle soupira.

— Si. Mais voyez-vous j'ai presque cinquante ans, et il devient de plus en plus difficile à cet âge de trouver un emploi. Je m'efforçais de penser que tout cela était régulier.

Son visage s'anima et son ton prit de la force :

— Je puis vous jurer que mes dossiers et mes archives ne contiennent pas la moindre équivoque. Mon désir de gagner ma vie confortablement n'allait pas jusqu'à me faire complice de quoi que ce soit. Si M^r Maner a fait de la contrebande, c'est absolument à mon insu.

— Je vous en prie mademoiselle, dit Kovask avec un sourire charmeur. Je vous crois absolument innocente. Vous pouvez d'ailleurs rentrer chez vous. Je passerai à votre bureau demain matin.

Quand ils furent seuls Schoder précisa :

— Je la fais filer et le bureau est sous surveillance. J'ai deux gars à l'intérieur, et deux autres dans la rue. Elle a oublié de vous préciser que notre homme possède un petit studio à côté de ce bureau, mais qu'il ne l'occupe que très rarement.

— Allons-y quand même.

C'était dans le centre, mais dans une rue étroite et assez sordide. Même l'éclairage public semblait en défaillance.

— À la place de miss Buck je n'aurais guère aimé travailler là.

— Maner lui file cinq cents dollars par mois. Y'a de quoi accepter pas mal de choses, précisa Schoder.

L'immeuble était vétuste et des officines plus ou moins louches, des sociétés sans grand prestige, un éditeur un peu spécial et une tireuse de cartes s'y étaient installés.

Schoder frappa selon un code convenu à la porte du troisième étage, et un de ses hommes vint ouvrir.

— Rien à signaler, dit-il.

Une entrée miteuse, puis un bureau avec deux tables de travail, des classeurs et enfin une porte donnant sur le studio. Dans ce dernier se trouvait un petit divan, un réchaud à gaz et un lavabo.

— On a fouillé partout.

Kovask alluma une cigarette et regarda autour de lui. Il avait une impression de déjà vu.

— On recherche partout ces wagons, mais je me demande ce qu'ils peuvent nous apporter.

— On ne sait jamais, dit Kovask.

— Venez voir le planning de miss Buck. Cette fille est si bien organisée que nous saurons bientôt où se trouve chacune des citernes.

Kovask quitta la pièce à regret. Il lui semblait que quelque chose lui échappait. Michael fouillait ses poches avec un désespoir comique.

— Donnez-moi une cigarette.

— Êtes-vous en suspension de solde ? lui demanda Kovask. Je suis obligé d'en acheter deux paquets par jour depuis que Shelby a eu la mauvaise idée de vous atteler à mes troussees.

Michael eut son rire désarmant et alluma une cigarette.

— Venez avec moi étudier le planning, dit Kovask.

Le T 589 roulait du côté de la frontière mexicaine et serait à Los Angeles le lendemain. Le U 456 se trouvait à l'entrepôt de Sacramento. La position du W 905 était moins précise. Partant de Salt Lake City il devait joindre Sacramento à une date indéterminée.

— Il est marqué vide. Maner n'est certainement pas pressé de le faire rentrer et espère lui trouver du fret en route.

— Hum ! grogna Kovask. Et si entre-temps il le faisait passer à Seattle ?

Les deux hommes se regardèrent. Michael se détacha d'eux et revint dans le studio. Kovask, voulant se débarrasser de son mégot, le suivit. Il avait vu un cendrier sur la table.

— Tiens, remarqua Michael qui lui aussi écrasait sa cigarette. Il y a un mégot de cigarillo là-dedans.

Kovask fut frappé. Il savait pourquoi il avait eu une impression de déjà vu.

— Bon sang, Michael, vous souvenez-vous de cette odeur dans l'appartement d'Herman ?

— Oui. C'est la même. Voulez-vous dire qu'Herman serait venu ici ?

Kovask avait même peur de comprendre.

— Nom d'un chien ! Nous avons tourné en rond. Maner. Herman. Il suffit d'inverser les deux syllabes... Il ne venait que tous les quinze jours et ne restait que la journée. Évidemment... Il appelait par téléphone pour donner ses instructions. Il changeait de personnalité, d'habits.

Michael était estomaqué. Schoder n'avait pas l'air très convaincu.

— Demandez à Seattle d'envoyer la photo de cet Herman en bélino.

Le chef du F.B.I. décrocha le téléphone et transmit la demande.

— D'ici une heure certainement. Vous croyez avoir trouvé votre homme ?

— Oui, dit Kovask, à la morgue.

Du poing il frappa dans la porte entrouverte et le contreplaqué se fendilla.

— Voilà. On croit réussir et on tourne en rond. Herman à Seattle, Maner ici. Le même homme. Miss Buck va certainement le reconnaître sur la photo. On est revenu au même point.

— Espérons que les wagons nous livreront leur secret, dit Michael

pour le réconforter.

Kovask, trop furieux, laissa Schoder porter la bélière à miss Buck. Quand il revint sa tête était suffisamment expressive pour que le dernier doute soit levé.

— C'est bien lui. D'abord elle a été choquée, puis en y regardant mieux... Il fume des cigarillos. Un détail qu'elle avait omis.

Michael était moins sous le coup que son chef.

— Un type formidable tout de même ! Une cloche à Seattle, un patron élégant et mystérieux ici. À lui seul il dirigeait tout un réseau. Il devait également pointer ses livraisons de carburants spéciaux, surprendre ainsi le secret de certaines usines.

Il avait raison. Un type insignifiant, d'apparence inoffensive et qui gardait ses mégots dans une boîte ronde.

— Que faisons-nous, patron ?

— Il y a un avion pour Seattle dans la nuit. On va le prendre dit Kovask. Je suppose que vous avez faim ?

Michael n'osait l'avouer.

— Allons bouffer.

Quand ils arrivèrent à Seattle ils furent tout de même surpris de voir Helliot et Shelby qui les attendaient. Les deux hommes étaient au courant de l'échec de Sacramento, puisque Kovask avait ensuite téléphoné au commodore.

Shelby paraissait surexcité.

— Un truc épatant ! dit-il. La jeune femme est retrouvée. Dans le W 905.

Kovask le regardait incrédule.

— On a arrêté le convoi, séparé le wagon. Il contenait simplement de l'essence ordinaire. On a vidangé pour constater que le liquide ne pouvait remplir que la moitié de la place disponible.

C'était à peine croyable, et Kovask eut l'impression que sa langue s'épanouissait.

— Voulez-vous dire que M^{rs} Gann était dans un compartiment étanche au milieu de cette essence ?

CHAPITRE XIII

C'était à peine l'aube et Kovask avait sommeil. Il avait lutté durant tout le voyage, mais arrivé au but il n'en pouvait plus. Michael n'était guère plus brillant, encore qu'il parût surexcité. Shelby et Helliot avaient ronflé dans l'avion.

— Bien content de venir dans la cité des roses ! Dites donc, on n'est pas très éloigné du Festival qui se donne en ce mois, bâilla Michael.

Alberta Gann avait été prise en charge par la Navy et transportée à l'hôpital maritime. Elle dormait sous l'effet des piqûres. Le commandeur qui les reçut avait assisté au découpage du wagon.

— Une fois vidé de son essence, on a opéré des sondages et on a découvert l'espèce de cage au milieu. Trois mètres de large, deux de haut et quatre de profondeur. Un système habile de ventilation. Avant de pouvoir découper au chalumeau il a fallu sécher la citerne, chasser les vapeurs qui pouvaient exploser. Un boulot du tonnerre de Dieu ! Heureusement fait par les meilleurs spécialistes des constructions navales. Ils ont l'habitude de travailler dans les bateaux-citernes.

— Comment était cette cage ? demanda Kovask.

— On peut aller la voir. On se croirait dans un cadre de déménagement.

Les quatre hommes hochèrent en même temps la tête.

— La jeune femme était à la limite de l'épuisement. Elle s'apprêtait à percer l'enveloppe étanche de cette sorte de cellule. Heureusement qu'elle n'avait que des moyens limités. Elle aurait été immédiatement engloutie par le liquide. Le fait que ce soit de l'essence n'aggravait pas la chose. Même de l'eau lui aurait été fatale. Il y en avait suffisamment au-dessus de sa tête pour emplir sa prison. Tout était bien calculé.

Le wagon était en route pour Seattle et devait y parvenir d'ici une dizaine de jours.

— Ce wagon devait se balader d'un point à un autre sans jamais être vidé évidemment. De temps à autre Herman ou Maner comme vous voulez, devait le vidanger.

— Peut-être dans la fosse qui a servi de tombe à ce pauvre Gann.

— Peut-être, continua Kovask. Le wagon devait arriver avec d'autres à la W.T.C. et il s'arrangeait pour le faire passer dans l'entrepôt voisin. Quand le ravitaillement était terminé, il le ramenait avec un locomoteur jusqu'à la rame qui quittait les lieux le lendemain matin, et personne n'y faisait attention. Tout se passait de nuit et les

seules fois où aucune équipe n'était sur place.

Helliot nettoyait ses lunettes.

— Vous croyez que Gann a été liquidé parce qu'il avait découvert l'existence de cet entrepôt voisin ?

— Je ne sais pas, dit Kovask. C'est bien possible.

Le chef du F.B.I. soupira :

— Il a un complice à Seattle. Un type drôlement habile et certainement chargé de surveiller les activités d'Herman. Il l'a liquidé au bon moment, puis sachant que Maner et Herman étaient le même homme, je ne vois pas pourquoi la découverte de Gann l'aurait inquiété. En admettant même que nous retrouvions la jeune femme, ce qui vient d'arriver aujourd'hui, le réseau s'en fout bien. Le meurtre de Gann ne s'explique pas très bien.

Le raisonnement se tenait.

— Vous pensez que c'était tout autre chose que cet entrepôt qu'avait découvert l'instituteur ?

— Oui. Un truc qui nous a échappé. Il nous faudra revenir là-bas et chercher encore.

Kovask pensait à la jeune femme qui dormait, enfin libre et sous contrôle médical. Elle ignorait que son mari était mort dans des conditions assez atroces.

— Venez donc voir ce wagon, dit le commodore Shelby.

Leur guide les entraîna jusque dans la partie la plus déserte de l'arsenal.

— Nous ignorions comment on communiquait avec la cage, expliqua-t-il. Ce n'est qu'ensuite que nous avons découvert qu'il fallait abaisser le niveau du liquide, se glisser à l'intérieur du cadre par le haut.

L'admiration perçait dans sa voix.

— Les joints d'étanchéité invisibles et efficaces ont parfaitement résisté. Les gars qui ont effectué ce travail s'y connaissent. Il est difficile d'évaluer la dépense totale.

Shelby se tourna vers Kovask.

— Plus que jamais j'ai la certitude que cette prison roulante était destinée à une haute personnalité, et que la jeune femme a servi de cobaye. Si ces gens-là se sont mis dans la tête d'enlever un général ou un homme politique important, qui aurait eu l'idée d'aller le chercher dans l'un des wagons-citernes qui roulent nuit et jour sur le réseau.

Tout un côté du cylindre avait été découpé. Dans le petit jour blême ils pouvaient distinguer le cube intérieur.

— Le cadre est doublé d'aluminium. Avant de l'attaquer il nous a fallu trouver le système de ventilation, pour essayer de communiquer avec la jeune femme, mais une série de filtres empêchaient nos paroles d'arriver au but. Nous avons alors frappé contre la paroi du cadre et la

jeune femme nous a répondu. Elle avait compris que la masse isolante du liquide n'était plus là. Évidemment l'émotion, l'air libre ont eu raison d'elle, mais à première vue elle avait une volonté peu commune.

Malgré tout, l'ensemble empestait l'essence et ils s'abstinrent de fumer. Le commandeur les fit pénétrer dans le cadre. Celui-ci contenait une couchette, une petite table et un tabouret.

— Évidemment ni moyen de chauffage ni de réchaud. Un W.C. chimique dans ce placard. Ici des provisions, là le réservoir d'eau potable. Les eaux usées, de même que le trop-plein de W.C., se déversaient dans un réservoir inférieur que votre gars de Seattle devait vidanger chaque fois que le wagon lui revenait.

Ce qui confirmait la découverte du carbonate de soude entre les voies de l'entrepôt Maison.

— Elle pouvait crier, taper contre les murs. La masse de liquide tamisait les sons. Son seul recours aurait pu être le système de ventilation, mais les filtres étaient hors de sa portée. Elle ne disposait comme objet métallique que d'un ouvre-boîte. Et ce dernier est d'un modèle perfectionné à roulette tranchante. Inutilisable pour creuser dans le bois.

Levant le doigt il leur montra le carré à peine visible de l'ouverture supérieure.

— L'homme baissait le niveau, ouvrait le trou d'homme de la citerne, et devait attendre que le toit du cadre soit suffisamment sec pour déverrouiller cette partie-là. Si vous voulez monter sur la citerne vous verrez ce dont je parle. Ensuite il devait faire glisser une échelle métallique dans le cadre pour qu'elle puisse sortir.

Devant l'étonnement de ses auditeurs il confirma :

— La jeune femme nous a dit que tous les mois Herman la laissait sortir un moment sous l'entrepôt dont vous avez parlé la nuit seulement. C'est ainsi qu'elle a pu découvrir qu'elle était à Seattle. D'ailleurs Herman ne le lui a pas caché.

— Il semble, fit Kovask, qu'il lui avait également donné son nom. Cela prouve qu'il ne comptait pas lui rendre la liberté.

— Mais pour la lettre, dit Michael, comment a-t-elle fait ?

Le commandeur l'ignorait. Ils finirent par quitter l'arsenal et rejoignirent les bureaux de la Navy. Shelby entraîna Kovask dans un aparté.

— Il vous faudra interroger cette femme le plus rapidement possible. Nous sommes maintenant pressés d'en finir, et tout ce qu'elle nous dira pourra nous être utile. Mais...

Il avait l'air embarrassé.

— Pour lui éviter un choc brutal qui risquerait de compromettre son rétablissement...

Kovask le voyait venir.

— Il vaut mieux lui cacher la mort de son mari ? Et non seulement à cause de sa santé, mais pour que tout aille plus vite ?

Son chef soupira et sa silhouette dégingandé sembla se tasser.

— Évidemment. Le sentiment... J'ai quand même un peu raison n'est-ce pas ?

Alberta Gann était beaucoup plus maigre que sur la photographie de leur salle à manger de Kena. Ses cheveux blonds avaient été rassemblés en un gros chignon. Plus que jamais ses yeux roux dévoraient son visage émacié.

Kovask se présenta, s'installa auprès de son lit.

— Quand je vous fatiguerai dites-le moi.

Elle parla pendant près d'une heure, lui expliqua qu'elle avait été enlevée en pleine rue à Anchorage par des inconnus, à quelques mètres du bar où elle avait rendez-vous avec son mari.

— Ils m'ont dit qu'il venait d'avoir un accident, qu'il les avait priés de m'attendre à cet endroit. Je n'ai d'abord pas marqué d'hésitation. Ce n'est qu'une fois dans la voiture, mais il était trop tard. J'ai été droguée et ne me suis réveillée que dans cet entrepôt de Seattle où je devais d'ailleurs revenir par la suite.

Herman lui avait expliqué dans quelles conditions elle serait emprisonnée, lui précisant qu'elle ne pouvait espérer s'évader sans risque de se noyer.

— Chaque mois le wagon revenait au même endroit. Herman me faisait sortir après m'avoir lié les chevilles avec une corde assez courte. L'entrepôt était isolé. Je n'entendais que les camions et puis un soir, mais depuis ma prison, le carillon suisse. Grâce au diapason.

— Pour la lettre ?

— Mon mari l'a reçue ?

Kovask inclina la tête. Parler de cette lettre était le point le plus délicat.

— Vous avez vu mon mari dernièrement ?

— Oui. Il est entre les mains de la justice pour atteinte à la sûreté de l'état.

Alberta Gann se souleva sur un coude.

— Mon témoignage lui servira n'est-ce pas ? Ils ne peuvent pas le garder après tout ce que je viens de vous dire ?

— Je ne pense pas, murmura Kovask la voix étranglée.

— J'avais préparé cette lettre depuis longtemps, dit-elle après s'être allongée à nouveau. Il ne me manquait que l'occasion de la faire passer à l'extérieur, et il me fallait attendre le retour à Seattle. Vous ne pouvez imaginer ce qu'était la vie à l'intérieur de ce cadre. Je n'avais à ma disposition qu'un certain nombre de piles, de quoi m'éclairer environ quatre heures par jour. Il me fallait les économiser. Par

chance aussi, ma montre ne m'a jamais lâchée et j'ai pu situer chaque jour et chaque nuit. J'avais quelques livres et j'avais organisé méticuleusement ma vie pour ne pas avoir trop le temps de me décourager.

Kovask revoyait Geoffrey Gann lui parler de sa femme avec une vénération chaleureuse.

— Un jour, à Seattle, j'ai profité d'un moment d'inattention d'Herman pour faire semblant de m'évader. J'ai réussi à couper les liens de mes chevilles et j'ai tourné autour du wagon. Il a cru que je voulais filer alors que je n'avais fait que glisser ma lettre dans le petit cadre destiné aux indications de chargement. J'espérais qu'au cours du trajet un employé changerait la feuille, trouverait ma lettre et l'expédierait. Ce qui s'est réellement produit. Herman était si furieux contre ce qu'il croyait être une tentative d'évasion, qu'il n'a pas un instant supposé ce que je venais en réalité de faire. Il m'a menacée de me tirer dessus la prochaine fois.

Kovask réfléchissait. Miss Buck, la secrétaire de Maner, avait dû trouver cette lettre avec l'étiquette. Quand elle eut fini son récit elle lui demanda si Gann pourrait venir jusqu'à elle.

— Nous essayerons, dit-il. Je vais en parler à mes chefs.

Il eut l'impression de s'esquiver comme un malpropre et soupira de soulagement quand il se retrouva dans la rue. En fait cette corvée aurait pu lui être épargnée, car la jeune femme n'avait pu lui donner que des renseignements vagues sur ses ravisseurs.

Michael l'attendait dans un taxi, l'air bizarre.

— Il y a du nouveau à Seattle, et Helliot est reparti sans nous attendre. Paraît que les cerveaux électroniques se sont mis à table au sujet des journaux immobiliers.

Cette nouvelle calma Kovask que sa visite avait profondément bouleversé.

— Shelby nous attend pour embarquer dans le prochain avion.

Le commodore vit tout de suite à la tête de Kovask que l'entretien avec Alberta Gann n'avait rien donné.

— C'était complètement inutile, et selon vos instructions j'ai dû lui laisser croire que son mari était toujours en vie. De quoi la tuer dans les prochains jours lorsqu'elle apprendra.

Renfrogné, fatigué, il s'installa dans un fauteuil et ne se réveilla que lorsque l'appareil roula sur la piste de Seattle. Il avait un peu récupéré, et lorsqu'il débarqua dans le bureau d'Helliot il avait repris toute sa combativité habituelle.

— Ne vous attendez pas à de grandes révélations, mais on nous propose plusieurs coïncidences assez curieuses. D'ailleurs trois enquêtes sont en cours à San Francisco, à Reno dans le Nevada, et à Salt Lake City.

Il se pencha vers ses papiers.

— À Frisco un type propose toujours des terrains en bordure de l'océan depuis bientôt un an. La formule de son annonce ne varie guère, mais les dimensions de ces terrains et leur prix ne sont jamais les mêmes. Un type pourrait communiquer avec un autre par ce biais.

— Leur message serait tout de même succinct, dit Michael.

Helliot eut la patience de compléter sa pensée :

— Une série de nombres pour un jour fixé et une autre pour un numéro de téléphone suffisent. Ces journaux sont hebdomadaires. Si Herman les avait détruits au fur et à mesure, nous ne serions pas sur le point de découvrir son patron.

— Et les annonces en provenance de Reno ? fit Shelby.

— Suspectes également. Ventes de pavillons et de petites villas. Pour qui connaît le pays... L'étrangeté de cette annonce vient de ce que, sous des apparences identiques, l'adresse n'est jamais la même dans les deux journaux en question. Il peut s'agir d'une petite astuce de marchands de biens, mais enfin on enquête sur place.

Il prit un dernier message de télétype.

— Quant à Salt Lake City, l'annonce rappelle celle de San Francisco. Deux personnes pourraient communiquer grâce à ces quelques lignes publiées avec une régularité troublante.

Kovask venait d'allumer une cigarette sans faire attention à la mimique expressive de Michael.

— Souvenez-vous qu'Herman a été durant deux ans prisonnier des Chinois, et que c'est à San Francisco qu'ils sont le plus nombreux. Ailleurs ils attirent l'attention, voire la méfiance, mais dans cette grande ville... Moi je miserais pour cette annonce.

D'un sourire Helliot le rassura.

— C'est bien l'opinion des enquêteurs. Mais il aurait mieux valu chercher à Reno ou Salt Lake. Vous avez vu l'adresse de ces annonces ? Une boîte postale. Et notre homme ne doit que rarement attendre de réponses, puisque c'est lui qui fixe les rendez-vous téléphoniques. Du moins si ces chiffres ont une signification cachée.

Shelby prit son air des grandes circonstances.

— Mon garçon, nous avons délivré Alberta Gann. Il nous reste à découvrir le responsable de ce réseau et à obtenir une explication sur l'emploi de ces diffuseurs.

Un peu agacé Kovask tirait sur sa cigarette. Michael nettoyait tranquillement ses ongles.

— Vous allez partir pour Frisco, continuait le commodore.

— Attendez les premiers éléments de l'enquête, dit Helliot. Vous ne pouvez vous lancer à l'aventure. Mes collègues de Californie vont certainement tendre un filet autour de la boîte postale, mais le résultat risque d'être décevant.

Il avait raison. Kovask pensait aussi à l'assassin d'Herman et de Gann. Il risquait de passer au travers des mailles, pendant que l'on perdrait son temps à rechercher un Chinois parmi plusieurs milliers d'autres.

— Je ne dis pas, mon garçon, répondit Shelby, mais cet assassin ne nous donnera pas la clé du mystère, alors que l'arrestation du chef du réseau nous permettra de mettre la main sur ce type-là.

— Avouez qu'il doit disposer d'une certaine puissance et d'une grande autonomie, puisqu'ayant réalisé qu'Herman représentait un danger, il l'a liquidé presque sous nos yeux et qu'il en a fait pratiquement autant pour Geoffrey Gann.

Michael refermait son petit couteau, fouillait dans ses poches pour y prendre une tablette de chewing-gum et se levait avec une nonchalance exagérée.

— Allez boss, en route pour Frisco !

Kovask se tourna vers le commodore.

— Puis-je vous demander une faveur ?

— Si elle est en mon pouvoir...

— Depuis plusieurs années que j'accomplis des missions de contre-espionnage ou de renseignements, j'ai l'habitude d'agir seul ou en collaboration avec d'autres services de façon épisodique. Je vous demande de réexpédier sans plus attendre l'enseigne Michael vers ses occupations de météorologiste.

Le jeune garçon ouvrit des yeux ronds, incrédule. Shelby parut affligé.

— Non seulement il n'a aucune des qualités nécessaires pour mener à bien un tel travail, mais encore j'ai l'impression qu'il porte la guigne. Je préfère filer tout seul à San Francisco.

— Comme vous voudrez, dit Shelby assez sèchement.

Il avait certainement toujours eu un faible pour le garçon. Ce devait être le fils d'un ami ou d'un parent.

— Michael, je vais vous signer un ordre de mission. Vous rejoignez l'île d'Atka le plus rapidement possible. D'ici une heure vous vous présenterez aux autorités locales de la Navy, qui auront charge de vous acheminer jusque-là bas.

Il inclina la tête.

— Je ne vous retiens plus.

Bien qu'en civil Michael s'était mis au garde-à-vous. Il pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte.

CHAPITRE XIV

Luang était de vieille famille cantonaise installée à San Francisco depuis plus de cinquante ans. Le Chinois appartenait au conseil d'administration des Six Sociétés, cet organisme de tradition strictement chinoise qui contrôle le droit au travail, les relations familiales, les questions commerciales et qui veille au respect des coutumes ancestrales. Les Six Sociétés, ne pouvant accepter que l'idéologie de Pékin gangrène les trente mille Chinois de la ville, possédait son propre service de renseignements qui s'efforçait de dépister les indésirables. L'élimination se faisait selon diverses méthodes. Quelquefois, quand l'affaire était trop difficile, on faisait appel au F.B.I.

Petit, râblé cependant, avec un visage lisse d'enfant bien nourri, Luang avait des yeux très noirs au regard grave. Installé dans un fauteuil de la chambre de Kovask, il venait d'exposer les difficultés prévisibles. Le commodore Shelby qui, après le renvoi de Michael, avait décidé d'accompagner Kovask à San-Francisco, assistait à l'entretien.

— Nos indicateurs sont prévenus, disait le petit Chinois. Nous avons eu en main les lettres adressées par cet individu aux directions des deux journaux fonciers.

L'individu en question signalait d'un nom américain, Ferguson. Il réglait le montant des annonces au moyen de chèques tirés sur la *National San-Francisco Bank*. Le compte était régulièrement approvisionné une semaine avant l'émission du chèque. Le compte avait été ouvert un an auparavant, et le titulaire avait demandé la fourniture immédiate de cinq carnets ce qui le mettait pour un certain temps à l'abri de nouvelles demandes.

— Rien à faire du côté de la banque, constata Kovask. Ils ne se souviennent pas de ce Ferguson et ne peuvent nous donner un renseignement utile.

— La signature est explicite, dit Luan d'une voix douce. Le F est tracé par une main chinoise. Les barres transversales rappellent l'écriture de mes ancêtres. C'est la seule indication acceptable.

— Quant à la boîte postale, dit Shelby, elle est pleine à craquer et l'administration a accepté d'en remettre le contenu au F.B.I. ; uniquement des lettres de clients intéressés par l'annonce. Certains s'étonnent de ne pas recevoir de réponse. D'autres, qui ont reçu une

fin de non-recevoir, s'indignent de la parution régulière de l'annonce. Kovask avait songé à cette éventualité.

— Je suis certain qu'Herman et son patron allaient devoir abandonner ce mode de correspondance. Le risque croissait tous les jours.

Luang leur expliqua que tous les sympathisants de la Chine Nouvelle étaient connus et fichés. Certains, les plus nombreux même, étaient inoffensifs.

— Mais ce Ferguson doit se tapir dans l'ombre et peut-être même observer strictement les vieilles coutumes. Il lui suffit d'avoir un poste de radio très puissant pour pouvoir prendre les messages codés, émis par les cargos chinois qui se rendent en Union Soviétique. Ainsi il reçoit ses instructions.

Il y avait eu cette équipe à bord du yacht qui avait installé les diffuseurs. Peut-être aurait-il fallu chercher de ce côté. Mais leur recrutement avait dû s'entourer de grandes précautions.

— Cet homme alerté par la mort de ses collaborateurs va peut-être arrêter toutes ses activités. Mais nous le trouverons, dit le petit Chinois en se levant. Chinatown ne peut trop longtemps receler un mystère pour les Six Sociétés. Sinon, ajouta-t-il avec un sourire plein de charme, elles n'auraient plus qu'à disparaître.

Une fois seul, Kovask resta silencieux tandis que Shelby fumait sa pipe. Une idée lui était venue soudain et il était en train d'en peser la valeur. Comme toujours son application demanderait un certain délai, alors qu'ils devaient en finir au plus vite. Washington s'inquiétait au sujet de ces diffuseurs de brouillard artificiel, et avant d'établir ses plans semestriels de politique internationale désirait de plus amples précisions.

— Le F.B.I., dit-il soudain, possède dans ses fichiers le nom, l'adresse et le modus vivendi de tous ces gars qui, faits prisonniers par les Chinois, ont été ensuite libérés.

Shelby le regarda avec effarement.

— Vous voulez que l'enquête se disperse de la sorte ?

— Non. Mais pourquoi ne pas faire avec tous ces renseignements contenus dans le fichier, ce qui a été fait avec les annonces immobilières. Une sélection préférentielle par les cerveaux électroniques. Nous obtiendrons trois ou quatre noms. Peut-être les titulaires ont-ils été contactés par « Ferguson ».

Shelby secoua la tête d'un air navré.

— Mon garçon nous sommes sur cette affaire depuis bientôt trois semaines. Nous avons beaucoup demandé au F.B.I. beaucoup trop, et je crains que si nous exigeons autre chose ils ne s'emparent totalement de l'affaire. Ce serait démoralisant pour notre service. Déjà nous sommes un peu à la traîne de la C.I.A. Cela nous ferait énormément de

bien de réussir par nous-mêmes.

Il leva la main pour arrêter le lieutenant-commander.

— Je sais. Chez nous les fichiers du genre F.B.I. ou C.I.A. n'existent pas. Nous ne sommes pas des flics mais des marins. Les diffuseurs ont été installés autour de nos bases. Nous devons éclaircir la chose nous-mêmes.

— Et compter sur ce brave Luang, fit Kovask maussade.

Il se leva.

— Je sors faire un tour.

Une demi-heure plus tard il se promenait dans la foule de Chinatown. Il n'espérait rien de cette flânerie sinon se mettre un peu dans l'ambiance. La nuit venait et il y avait beaucoup moins d'Américains blancs dans la foule. Personne ne faisait attention à lui et ce n'était pas la première fois qu'il venait dans le quartier. Il but un verre dans un bar encombré de marins. Tout en écoutant les conversations il pensait à Ferguson. L'homme avait si soigneusement cloisonné son réseau qu'il devait tout de même éprouver un sentiment terrible de solitude dans cette ville. D'autant plus qu'il sentait la meute du F.B.I. et de l'O.N.I. s'acharner. Il essayait de se mettre à sa place, d'imaginer le genre de vie qu'il aurait choisi. Pas de famille évidemment. Ni femmes, ni amis, même pas de relations trop assidues. Il lui fallait une occupation de couverture. Un travail honorable, mais pas trop astreignant.

Levant la tête il aperçut la banderole qui pendait dans un coin du bar, et sur laquelle on avait peint au pinceau des signes noirs. Il ne comprenait pas ce qu'ils signifiaient, et se demandait si les Chinois présents pouvaient traduire eux-mêmes. Évidemment les gosses en âge scolaire partageaient leur journée en deux pour suivre, le matin, les cours de tous les enfants américains, et l'après-midi ceux des maîtres chinois. Apprenaient-ils la signification des signes ?

Il revint assez déprimé de cette visite. Plus la nuit avançait et plus les Chinois prenaient vraiment possession de leur quartier. Les autres Américains se faisaient rares.

— Trente mille, se dit-il. Trouver un type là-dedans.

Ayant rejoint Shelby ils allèrent dîner dans un restaurant italien du quartier latin, parlèrent très peu de l'affaire. Ce n'est qu'en rentrant à l'hôtel que Kovask exposa ses idées.

— Combien de célibataires de plus de vingt-cinq ans là-dedans pensez-vous ? Je ne pense pas qu'un chef de réseau ait moins que cet âge-là.

— Sur trente mille ? fit le commodore sérieux. Je ne sais pas. Comptez-vous les femmes ?

Kovask hésita.

— Je ne sais pas.

— Mettons trois à quatre mille célibataires.

— Et parmi eux combien avec une situation qui leur laisse beaucoup de temps de libre ?

Shelby hocha doucement la tête :

— Pas si idiot que ça votre raisonnement. Mettons une centaine.

— Vous êtes optimiste.

Une fois dans sa chambre il téléphona à Luang et le petit homme l'écouta avec attention jusqu'au bout.

— Bravo, mister Kovask. Je n'y avais pas tellement songé. Je crois même que vos chiffres sont trop forts et que finalement nous pourrions nous interroger sur quatre-vingts personnes environ.

Malgré tout l'agent de l'O.N.I. n'était pas très emballé.

— Ce sont des hypothèses un peu en l'air évidemment, dit-il. N'escomptez pas en tirer grand-chose.

— Vous avez tort de douter de votre idée, mister Kovask. Personnellement je la trouve excellente et je vais donner des instructions dans ce sens. Je suis même certain que vous avez en tête certaines de ces occupations peu astreignantes.

Avec l'impression de confesser quelque chose de peu avouable Kovask répondit.

— Oui. Par exemple écrivain public. Il en existe encore chez vous. Dessinateur de banderoles. Petit artisan en chambre travaillant sur les nacres ou les ivoires.

— Merci, mister Kovask. Je vais voir.

Il se coucha sans grand espoir. Même si l'on trouvait quelques suspects, comment éliminer les innocents ? Cette partie de l'enquête lui faisait songer à ces verres vénitiens à long pied, si fragiles qu'une tonalité trop forte les réduit en poussière.

Luang téléphona à l'heure du breakfast que les deux officiers de marine prenaient ensemble.

— Nous avons travaillé toute cette nuit. Et ce matin nous avons isolé une dizaine de suspects. Mes hommes ont décidé de ne pas insister.

— Mais combien en aviez-vous sur cette affaire ?

Le Chinois eut un petit rire.

— Si je vous le disais vous ne me croiriez pas. À partir des archives des Six Sociétés ils ont fait un travail d'élimination, tandis qu'une équipe en liaison avec eux visitait les bars, les maisons de thé, les salles de jeux. Beaucoup de nos compatriotes vivent de nuit, et les propriétaires de ce genre d'établissements sont bien renseignés sur les gens de leur rue. Puis-je venir vous voir ?

— Nous vous attendons.

Le commodore et lui pensèrent que le Chinois avait téléphoné d'une cabine voisine, car moins de cinq minutes après il frappa à la porte de

la chambre. Il portait une serviette de cuir noir sous son bras. Assis sur la pointe des fesses il accepta une tasse de café. Ensuite il présenta à ses deux interlocuteurs chaque dossier.

Kovask admira le travail. Chaque cas avait été examiné avec soin. Chaque individu se voyait doté d'un curriculum vitae d'une précision extraordinaire. On allait jusqu'à signaler les manies, les habitudes et les vices de chacun. Parmi les neuf dossiers trois concernaient des femmes.

— Nous avons évidemment éliminé les prostituées. Leur vie appartient à trop de personnes pour qu'elles puissent avoir une occupation occulte.

Jusqu'à dix heures ils travaillèrent d'arrache-pied. Luang téléphona à plusieurs reprises pour obtenir d'autres renseignements. Finalement ils sélectionnèrent trois dossiers. Celui d'une femme nommée Lian-Tchou qui exerçait la profession de « rénovatrice d'ivoires ». Âgée de trente ans elle louait une chambre dans un hôtel meublé, et travaillait chez elle. Moralité excellente, vie tranquille. À San Francisco depuis cinq ans seulement, venant de Formose. Une vieille tante lui avait envoyé l'argent du voyage et avait fait les démarches nécessaires pour l'Immigration.

— La tante est honorablement connue des Six Sociétés mais on ne peut jamais être certain. Depuis que la jeune femme est ici elle paraît s'être désintéressée de son sort.

Shelby paraissait fasciné par le dossier d'un certain Pheng-Ho.

— Écoutez. Originaire de la région de Pékin. S'évade de Chine communiste et arrive à Hong-Kong en 1956. Prend contact avec un agent de la C.I.A. dans cette ville, et lui fournit des renseignements précis et irréfutables sur l'installation d'espions communistes à Formose. Ses déclarations permettent l'arrestation d'un réseau de sabotage.

Il marqua un arrêt.

— Le plus fort, écoutez : refuse d'entrer dans la C.I.A. comme informateur à Hong-Kong, et même comme interprète à Washington. Traqué par ses compatriotes, reçoit l'autorisation de venir s'installer aux U.S.A. où il poursuit son métier de copiste des poètes de la vieille Chine. Vie retirée malgré ses trente-cinq ans.

Quand le commodore se tut ils restèrent silencieux. Si c'était l'homme qu'ils cherchaient l'affaire avait été préméditée depuis des années, et Pékin n'avait pas hésité à sacrifier tout un réseau pour implanter cet homme en territoire américain.

— Il aurait même rejeté la facilité en refusant d'entrer dans la C.I.A.

— Ne nous laissons pas influencer, fit Kovask. Voyons ce dernier dossier. Celui de Yuan-Tien-Lan. Quarante ans. Acupuncteur. Ne reçoit que l'après-midi. A pris la succession d'un sien cousin mort peu de

temps après son arrivée aux U.S.A. Le cousin l'avait fait venir du Mexique où Yuan était installé depuis avant la guerre.

Perplexes ils contemplaient les dossiers ouverts. Puis Luang alla encore une fois au téléphone. En chinois il donna quelques ordres brefs, raccrocha. Un sourire malicieux plissait ses lèvres.

— J'ai demandé qu'on se procure un spécimen de l'écriture occidentale de ces trois suspects. Ils seront soumis à un graphologue d'une très grande habileté qui les comparera avec la signature de ces chèques.

— Mais comment ferez-vous pour ne pas attirer l'attention ?

Luang sourit.

— Un membre du comité du dragon va passer dans chaque maison pour une pétition quelconque et faire signer chaque locataire. C'est assez fréquent. Il exigera quelques lignes de texte.

— Et si notre homme prétend ignorer l'écriture occidentale ? dit un peu trop rapidement Shelby...

Modestement Luang lui rappela que l'Immigration exigeait des Chinois la connaissance des lettres occidentales. Ils continuèrent d'éplucher les dossiers qui contenaient les rapports des hommes de Luang. Parfois l'un des trois hommes signalait un détail intéressant, mais tous attendaient impatiemment le résultat de l'examen graphologique.

— Le copiste va déjeuner tous les samedis dans un restaurant voisin, puis assiste généralement à une séance de cinéma avant de rencontrer une prostituée, toujours la même, et revient chez lui à sept heures. C'est à peu près sa seule sortie.

Shelby referma le dossier du copiste Pheng-Ho et jeta un coup d'œil au téléphone.

— J'ai un faible pour ce citoyen-là. Je paye à boire si lui et Ferguson sont le même individu.

Enfin la sonnerie retentit et très calme Luang alla prendre la communication. Son visage resta impassible jusqu'au bout. Son sourire semblait annoncer la victoire mais ses paroles apportèrent aux deux officiers de marine une grande déception.

— Aucune des trois écritures ne se rapproche de celle de ce Ferguson.

Kovask s'efforça de rester calme.

— Nous avons donc fait fausse route. Ou alors l'un de ces hommes a utilisé un homme de paille pour signer.

Luang l'écoutait, l'air pénétré.

— Quelqu'un qui craignait de se trahir par son écriture ? Il nous reste alors Pheng-Po le copiste, dit-il. Peut-être avait-il fait signer une certaine quantité de chèques à l'avance. Par un Chinois également, puisque nous avons constaté que cette signature avait quelque chose

d'asiatique.

Le Commodore surveillait Kovask du coin de l'œil. Le lieutenant-commander leur tournait le dos, et les mains dans les poches regardait au travers des vitres. Le brouillard matinal cachait ce qu'il aurait pu découvrir de la ville.

Luang s'était tu. Ce dernier coup était dur à avaler et il prit une expression attristée.

— Je crois, dit lentement Shelby, que nous allons devoir nous résoudre à faire appel au F.B.I. ainsi que vous vouliez le faire hier au soir. Vous savez ? Rechercher ces types ayant pu être contactés par Ferguson ?

Kovask se retourna. Son visage fatigué paraissait beaucoup plus dur que d'habitude et ses mâchoires étaient crispées.

— J'ai encore une autre idée, dit-il, mais elle demandera un certain nombre d'heures pour être appliquée. Malheureusement nous allons avoir besoin des renseignements dont dispose la C.I.A., et je crains qu'après la dernière affaire ils ne soient guère disposés en ma faveur.

(5)

Shelby eut un geste significatif.

— J'en fais mon affaire, même si je dois faire intervenir la Maison-Blanche.

— Je tiens également à agir seul. Mon histoire ne sera acceptable que dans cette condition.

— J'ai déjà expédié Michael, je peux me mettre aux arrêts simples, persifla le commodore.

Luang s'inclina et se dirigea vers la porte. Kovask l'arrêta d'un geste.

— Je me suis mal exprimé, dit-il en souriant. Je vais me jeter dans la gueule du loup, mais j'aurai évidemment besoin d'une assistance invisible et surtout d'un conseil. Luang, en toute sincérité et au moyen de quelques arrangements, puis-je passer pour un Eurasien ?

Le Chinois hocha doucement la tête et regarda le marin attentivement pendant une bonne minute. Kovask supporta cet examen avec patience. Il voulait une certitude.

— Oui. Il vous faudra des cheveux noirs, des verres de contacts plus sombres. Le teint est excellent. La grandeur est assez surprenante mais peut encore aller. Si vous acceptez également de faire jaunir vos dents. Les métis les ont souvent en mauvais état ; surtout après un long séjour à l'étranger. Il faudra également penser à vos mains, principalement à vos ongles.

Il se tut quelques secondes.

— En fin de compte, je crois que ce sera possible.

— Bien, dit Kovask. Il s'agit d'obtenir de la C.I.A. le plus de renseignements possible sur la liquidation de ce réseau rouge à

Formose.

Shelby soupira.

— Je crois comprendre. Vous serez un survivant de ce réseau assoiffé de vengeance ?

— Exactement. Il faudra que Pheng-Ho vide entièrement son sac. J'espère que tout cela ne sera pas inutile et qu'il n'a pas la conscience tranquille.

Luang souriait largement.

— L'idée est exceptionnelle, mister Kovask. Je vous souhaite de réussir.

— J'aurais besoin de vous et de vos hommes. Si Pheng-Ho est mister Ferguson, il essaiera de me liquider ou, si je suis le plus fort, de se justifier. Vous suivrez le moindre de ses déplacements.

— Comptez-vous commencer bientôt ?

— Dès que nous aurons les renseignements de la C.I.A.

Luang s'inclina une nouvelle fois.

— Mister Kovask, je suis entièrement à votre disposition pour faire de vous un véritable Eurasien. Vous serez satisfait du résultat.

— Il faudra également me trouver une chambre dans le quartier chinois, et un propriétaire et des voisins prêts à jurer que je suis à San Francisco depuis plusieurs mois déjà.

Le représentant des Six Sociétés souriait.

— Rien de plus facile. Également une situation ?

Kovask réfléchit quelques secondes.

— Je crois que ce sera préférable, en effet.

Il se dirigea vers la porte.

— Je ne perds plus un seul instant. Dès que vous l'aurez choisi, faites-moi savoir quel sera votre nouveau nom. Beaucoup d'Eurasiens ont eu un père russe. Ils sont considérés comme les plus fidèles au régime de Pékin en règle générale.

La porte se referma doucement sur lui. Shelby bourra sa pipe avec une nouvelle vigueur.

— Je crois que ça va marcher, dit-il.

CHAPITRE XV

Pheng-Ho sortit du restaurant « Les délices du Vieux Pays », et marcha lentement sur le trottoir. Petit, très maigre, portant des lunettes rondes cerclées de nickel, on lui aurait donné cinquante ans à cause de son allure, et indépendamment de ses cheveux noirs qui glissaient de son feutre beige.

Il n'accorda aucune attention au grand Eurasien attaché à ses pas depuis qu'il avait quitté son petit appartement. Du même pas tranquille il pénétra dans le cinéma, prit un ticket à la caisse et disparut derrière les doubles portes.

Serge Kovask prit également un billet, et alla s'installer à quelques rangées de Pheng-Ho. Le Chinois avait ôté son chapeau et l'avait posé sur ses genoux. Durant toute la séance il resta impassible, et deux heures plus tard alors que le brouillard arrivait de Golden Gate, il rencontrait une jeune femme aux yeux bridés. La prostituée était certainement originaire des Philippines. Pheng-Ho n'avait pas mauvais goût. La fille avait l'air très jeune et sa robe légère se plaquait sur son corps agréable. Le couple disparut dans un corridor. L'agent de l'O.N.I. alla s'installer au comptoir d'un bar voisin et commanda une bière.

Préoccupé ou non par cette filature, Pheng-Ho resta près de deux heures avec sa compagne, quitta l'immeuble toujours aussi calme. Il rentrait directement chez lui, en direction du quartier situé au pied de Telegraph Hill.

D'un coup d'œil circulaire Kovask pu se rendre compte que le dispositif mis en place par Luang et Shelby était important. Il reconnaissait certaines têtes, le représentant des Six Sociétés lui ayant fait connaître ses collaborateurs. L'un nettoyait les vitres d'un petit restaurant, un autre vendait des coquillages assis derrière sa petite charrette. Deux autres arrachaient les affiches d'un mur et paraissaient disposer à ne s'arrêter que lorsque toute la façade serait à nu. Dans la foule importante de ce samedi soir il devait y en avoir encore d'autres.

Kovask ne jugea pas utile de frapper à la porte du petit appartement. Il tourna la poignée, pénétra dans les lieux. Toujours coiffé de son chapeau beige, Pheng-Ho examinait un manuscrit, une feuille couverte de signes chinois posés sur une table.

— Bonsoir Pheng-Ho, dit Kovask sur un ton un peu criard.

L'homme le regardait sans tressaillir. Refermant la porte derrière lui Kovask examina les lieux. Une table encombrée de papiers, des flacons

et des pinceaux, un lit étroit, deux chaises. Sur la droite une porte entrouverte dévoilait un évier et un réchaud à gaz.

Le Chinois inclina la tête et attendit.

— Je suis un poète, dit Kovask d'un ton goguenard, et je voudrais que vous transcriviez mes vers en vieille écriture.

Pheng-Ho inclina la tête.

— Ce sera une chose possible. Pouvez-vous me donner le texte ?

— Inutile, dit Kovask c'est tout dans ma tête.

— Puis-je le prendre en note ?

L'homme ouvrit un cahier d'écolier, examina la pointe d'un crayon. Insatisfait il sortit un canif de sa poche et l'aiguisa.

— Je suis à votre disposition.

— Bien. D'abord le titre : À mes Valeureux Camarades de Taipeh.

Pheng-Ho écrivit sans sourciller.

— Vous aviez dû cacher l'Étoile Rouge au fond de vos cœurs. Vous étiez à Formose, le pays de l'Immonde et du Traître. Vous étiez les Vers glorieux rongant le fruit pourri. Vous étiez les soldats secrets de l'avenir Populaire. Mais le traître Pheng-Ho arrivait à Hong-Kong.

Kovask se tut. La main du copiste écrivit cette dernière phrase sans trembler.

— Il y a une deuxième strophe, dit Kovask.

Il enchaîna :

— Vous saviez expliquer la Chine Nouvelle au Peuple de l'île. Vous l'aidiez à fourbir les armes contre les sadiques Américains. Vous prépariez dans la joie le jour prochain de la Libération. Vous et moi, Kamir-Tien, travaillions sans relâche. Mais le traître Pheng-Ho parlait à Hong-Kong.

Le copiste déposa son crayon et croisa ses mains. Kovask avait sorti un Colt 38.

— Tu n'écris plus, ignoble chien ?

Le regard de Pheng-Ho glissa vers lui.

— Il m'a fallu six ans pour te trouver. J'avais juré de les venger. Pour arriver à mon but je me suis vendu aux Américains, je les ai servis, je me suis totalement coupé de Pékin et de mon pays. Mais le résultat en valait bien la peine.

Pheng-Ho ne le regardait plus. Il paraissait réfléchir.

— Depuis plusieurs jours je t'épie, et aujourd'hui en te voyant sortir de chez toi j'ai pensé que tu voulais t'enfuir. Je t'ai suivi avec soin.

Il s'approcha lentement.

— Ta trahison ne semble pas t'avoir rapporté beaucoup, sinon cette apparente sécurité où tu vivais. Tu croyais que jamais personne n'arriverait jusqu'ici ?

L'instant devenait critique, car Pheng-Ho se comportait comme un traître authentique qui sait qu'il ne peut éluder le châtement. Il fallait

aller plus loin encore.

Kovask bondit et frappa le Chinois après avoir fait tomber le chapeau de la main gauche. Assommé par le coup de crosse, Pheng-Ho se tassa sur sa chaise, puis glissa sur le côté. Kovask le retint et l'allongea sur le parquet. Il le déshabilla intégralement, lui attacha les pieds et les mains, lui fourra un bâillon dans la bouche après en avoir examiné l'intérieur avec attention, craignant que le Chinois n'ait une pastille de cyanure dans une dent creuse.

Lorsque Pheng-Ho reprit connaissance, la nuit était tombée. Une ampoule électrique brillait à quelques centimètres de ses yeux et l'éblouissait. Il détourna la tête et vit que son visiteur avait disposé plusieurs objets à portée de la main. Un rasoir à la lame luisante, des allumettes soufrées dont le bout était taillé en pointe, une longue aiguille à tricoter en acier.

Kovask fumait une cigarette assis sur une chaise. Pheng-Ho était à ses pieds.

— Le traître se réveille enfin, dit-il d'une voix joyeuse.

Il s'efforçait de cacher son anxiété. Et si Pheng-Ho n'avait eu aucune activité secrète depuis son arrivée à San Francisco ?

— Je vais te raconter comment sont morts mes sept camarades de Taïpeh. Nous étions huit quand tu nous as vendus, mais moi, Kamir-Tien, j'ai pu m'échapper. Comme j'étais surveillé je n'ai jamais pu reprendre contact avec Pékin. On doit me croire mort et, en plus des souffrances qu'ont endurées mes compagnons, je veux te faire endurer aussi les miennes, celles d'un homme obligé de vivre loin de son pays depuis de si longues années.

Il parla pendant une dizaine de minutes, racontant comment les policiers de Tchang-Kai-Chek avaient fait mourir les membres du réseau. Il inventait les détails, laissait à Pheng-Ho le temps de reprendre complètement ses esprits.

— Maintenant tu es privé de parole. Tout à l'heure je te trancherai la langue et plus jamais personne n'entendra ta voix. Moi-même ne veux pas écouter tes supplications ou tes explications.

Alors brusquement les nerfs de Pheng-Ho cédèrent. Son regard quitta le visage du soi-disant Kamir-Tien et se fixa sur un objet déterminé.

— Qu'essayes-tu de me faire croire ? Qu'il y a un danger pour moi dans ce coin ? J'ai fouillé ta cuisine. Nous sommes seuls et bien tranquilles.

Le plus difficile était de cacher son espoir, d'éviter de courir vers l'endroit que Pheng-Ho désignait muettement. Il haussa les épaules.

— Ça ne prend pas, mon vieux.

Dans un effort terrible, le Chinois réussit soudain à recracher son bâillon. Kovask avait pris soin de lui laisser cette possibilité.

— Attendez, il y a une erreur. Je ne suis pas un traître.

Furieux Kovask faisait semblant de se précipiter vers lui. L'autre couina :

— La poignée de la porte... Regardez dans la poignée.

L'Américain lui remit le bâillon et se redressa. Perplexe il alla ensuite examiner la poignée en question. Elle paraissait coulée d'une seule pièce dans un alliage léger. Il se rendit compte qu'elle pouvait se dévisser et qu'elle était creuse. La tapotant sur le rebord de la table il en fit sortir un petit rouleau de papier fin. Le texte qu'il contenait était rédigé en chinois et en anglais. On y expliquait comment et pourquoi le réseau de Taipeh avait dû être sacrifié, pour que Pheng-Ho puisse s'installer aux U.S.A. Tous les agents secrets devaient lui obéir sans discussion. Le papier était authentifié par le sceau de l'armée populaire et la signature du général Mei-Yin, chef des services secrets.

Kovask était certain de l'authenticité du document mais il ne le montra pas.

— Tu espères t'en tirer ainsi ? Que prouve ce document ? Tu te terres dans cette ville. Est-ce que tu as seulement agi pour effacer le souvenir de cette trahison soi-disant sur commande ? Je me suis renseigné sur toi dans le quartier. Tu ne sors jamais, tu copies à longueur de journée les poèmes d'auteurs décadents.

Jouant son rôle jusqu'au bout il examina à nouveau le papier, puis sa victime.

— Ça ne colle pas. Je vais t'enlever ton bâillon mais rappelle-toi que je suis venu pour te tuer.

Pheng-Ho avait repris tout son sang-froid. D'une détente inattendue il réussit à s'asseoir lorsque sa bouche eut été débarrassée de son morceau d'étoffe.

— Comment m'avez-vous retrouvé ?

— On en parlera plus tard. Peux-tu me prouver que ce papier dit la vérité ?

Les yeux du Chinois se troublèrent un court instant. Kovask sentit sa réticence et ricana :

— J'en étais sûr. C'est un faux.

— Imbécile !

— Non, mais dis donc...

— Imbécile, et la réaction d'identification ? Mouille un coin avec ta salive, le gauche en haut.

Kovask obéit et resta muet de surprise. Tracé par une plume d'une finesse inouïe, le portrait de Pheng-Ho en uniforme de l'armée populaire apparaissait !

— Cela ne peut se fabriquer que chez nous.

En séchant, le papier, du moins le coin est question, reprenait son apparence normale.

— Alors tu es convaincu ?

Il resta silencieux.

— Tu crois à un piège ? Sais-tu que toi et tes compagnons de Taïpeh alliez malgré tout être arrêtés ? Que je n'ai fait que hâter la fin ?

Sa voix prit un peu plus de force :

— Mettrais-tu en doute les moyens employés ? Est-ce ton origine qui te donne des scrupules moraux ?

Kovask haussa les épaules.

— Tu travailles pour les Américains et tu essaies de t'en tirer. Tu as conservé ce document en cas de danger.

— Penses-tu que nos amis m'auraient laissé en vie alors que je vis sous mon nom véritable ? Depuis des années je n'existerais plus.

Kovask pensa que la C.I.A. aurait dû s'étonner elle aussi de ce miracle. Les services secrets de l'armée rouge étaient suffisamment puissants pour atteindre un homme en plein territoire U.S.

Il laissa apparaître un doute sur son visage.

— Bien sûr...

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures du soir.

Pheng-Ho désigna son poste de radio, un vieil engin sur lequel s'entassaient des livres et qui ne paraissait pas servir.

— La longueur d'ondes 36 mètres. D'ici un quart d'heure tu entendras une série de signaux morse. Tu sais le prendre ? Bon. Ensuite tu utiliseras ce gros livre, « Roi sans royaume », une vie de Confucius à la page 163. Les signaux sont en clair et sont ceux des chiffres habituels. Ils désigneront les lignes. Après un silence de quelques secondes ce seront les numéros des lettres.

À l'heure dite le message fut parfaitement reçu malgré les parasites et un certain brouillage. Il était assez long et le décryptage fut laborieux. Le texte était rédigé en anglais et il donna une belle émotion à Kovask :

ALERTE !. S. R. U. S. RECHERCHE DANS RÉGION SANFRANS
CORRESP. REV. FONCIÈRE. AGENT NAVY KOVASK. TYPE 349
CACHE A17. ACTIF. OBSTINÉ. SEATTLE. SACRAMENTO.
INUTILISABLES. ALERTE !. ALERTE !

Kovask lut le message au Chinois qui l'écouta avec attention.

— Bien, fit-il le visage impassible.

— Pour vous peut-être, mais que signifie ce message ? Ne croyez pas que je vais marcher parce que vous avez reçu un message.

Pheng-Ho parut prendre une décision.

— On me prévient de rester tranquille pour un délai indéterminé. Les services secrets de ce pays sont en alerte et semblent avoir compris

un des systèmes de communication que j'emploie avec mes différents réseaux.

C'était énorme. Pheng-Ho avait bien dit des systèmes de communication, et avait parlé de différents réseaux. Il était certainement le grand patron de la côte Ouest. Sinon celui pour tout le territoire américain. En y réfléchissant, la chose n'était pas tellement surprenante vu les précautions prises par Pékin pour introduire l'homme dans la forteresse yankee.

— Ensuite ils me signalent qu'un agent de l'O.N.I. est sur ma piste. Son signalement m'est également envoyé. Je dispose dans un certain endroit de quelque cinq cents croquis d'individus. Je vais choisir le numéro 349, et ensuite le cache transparent A17, ainsi j'aurai le visage de cet homme avec toutes ses caractéristiques. Imaginez qu'il se déguise, je pourrais cependant le reconnaître.

Il s'attendait à une telle révélation, mais malgré tout, une sueur froide coula dans son dos. Pheng-Ho n'était pas allé jusqu'au bout et il devait encore lui soutirer bien des choses.

— Et le nom de ces villes ?

Le Chinois haussa les épaules.

— Un accident. Un réseau démoli. Aucune importance d'ailleurs. Cela représente le pourcentage habituel de déchets.

Kovask n'en croyait maintenant plus ses oreilles. Pheng-Ho lui avouait tout simplement qu'il était le grand patron de l'espionnage chinois sur tout le territoire américain. Pour que la perte d'un homme tel qu'Herman lui paraisse anodine, il fallait que le reste soit véritablement hors de pair.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— Je ne peux évidemment pas entrer en relation avec Pékin ?

Cette fois la défiance du Chinois fut nette.

— Je comprends mal votre obstination, de même que je me demande comment vous avez fait pour parvenir jusqu'à moi.

De ce côté-là Kovask était paré et il débita sa petite histoire sans hésitation. Elle avait été mise au point en collaboration avec la C.I.A. et Luang, le représentant des Six Sociétés. Il eut l'impression qu'elle ne faisait guère plaisir à Pheng-Ho.

— Évidemment on devrait se garder de tous les côtés, murmura-t-il. Je n'aurais jamais pensé qu'un survivant de ce réseau viendrait un jour me demander des comptes, et me mettrait dans une situation aussi difficile.

Il se plongea dans une longue méditation.

— Savez-vous ce que répondra Pékin ?

Kovask soutint son regard :

— Il vous demandera la liquidation physique d'un témoin aussi gênant.

— Et vous voulez malgré tout que je les prévienne ?

Le pseudo-Eurasien inclina la tête :

— Dites-leur que je suis bien introduit dans les Six Sociétés.

Cette affirmation fit son petit effet.

— Vraiment ? Comment avez-vous pu ? C'est une chose si difficile, réservée aux Chinois nés dans cette ville.

— Nous en discuterons plus tard, fit Kovask d'un ton sans réplique. Si je le veux, en cas de guerre mondiale, il me sera facile de noyauter Chinatown.

— Évidemment c'est un argument, murmura l'autre. Acceptez-vous de me délier ?

— Que voulez-vous faire ?

— Je dois me rendre à un certain endroit. Vous pensez bien que je n'ai ici ni poste émetteur ni mes fiches de travail, et encore moins mes archives.

Kovask secoua la tête :

— Voulez-vous dire que vous quittez fréquemment cet appartement pour vous rendre ailleurs ? Je vous ai surveillé durant plusieurs jours et jamais je ne vous ai vu sortir.

Le sourire du Chinois se teintait d'ironie.

— Déliez-moi. Nous irons ensemble jusque-là bas.

Il n'était plus question d'hésiter. Le petit homme se leva d'un bond et enfila ses vêtements, comme si c'était tout à fait naturel. Kovask laissa glisser son arme dans sa poche.

— M'auriez-vous vraiment tué ?

— Oui, dit l'agent de l'O.N.I.

Pheng-Ho passa dans la cuisine et ouvrit, monté sur un escabeau, un vasistas. Une odeur de pourriture et d'égout pénétra dans la pièce.

— Il y a un puits de ce côté-là.

Il tâtonna avec sa main et ramena une corde. Il la fixa à un solide crochet.

— Elle va nous servir de garde-fou. À l'extérieur il y a une corniche très étroite. Il faut contourner complètement le puits et pénétrer dans un autre vasistas.

Kovask hésitait. N'était-ce pas un piège que le dangereux petit homme lui tendait ?

— Je passe le premier, fit l'autre comme s'il avait compris cette hésitation.

Il enjamba le rebord du vasistas et disparut. La corde se tendit pendant quelques secondes puis se relâcha. L'Américain se décida et passa son corps à l'extérieur. La corniche ne permettait que de poser la pointe des souliers, mais la corde tendue servait à équilibrer le corps.

Une main frôla sa jambe et il se raidit.

— Ici. Un autre vasistas.

Il sauta dans une pièce sans lumière.

— Je m'excuse, dit Pheng-Ho, mais je préfère que vous ne voyiez pas le visage de mon collaborateur préféré.

Une odeur agréable de parfum flottait dans la pièce. Kovask fut certain qu'il s'agissait d'une femme.

— Venez.

On referma une porte derrière eux et Pheng donna la lumière. Ils se trouvaient dans un bureau très grand et doté d'un matériel moderne. Kovask aperçut plusieurs dictaphones, des rangées de classeurs et même une ordinateur électronique à disques.

— J'aime être bien installé, et comme j'assume une grosse responsabilité à moi tout seul, il me faut un matériel adéquat. Ainsi cette machine qui contient tous les renseignements au sujet de mes réseaux. Savez-vous combien j'en ai sous mes ordres ? Quinze très exactement.

Pheng-Ho paraissait très détendu. Peut-être le fait de se trouver dans son ambiance habituelle de travail.

— Nous avons changé d'immeuble. Même les Six Sociétés ignorent que je dispose de cette pièce.

Il souriait, très satisfait.

— Mon émetteur n'est évidemment pas ici. J'enregistre un message sur une bande et selon un certain procédé. Ensuite la personne qui est propriétaire de cet appartement s'occupe de l'émission.

Kovask commençait d'avoir un doute. Pourquoi, alors que Pheng-Ho montrait tant de prudence, conservait-il ce poste radio dans son autre appartement ? Malgré sa vétusté apparente il devait être très moderne intérieurement. De quoi intriguer celui qui aurait eu l'idée de fouiller l'appartement.

— Maintenant, mister Kovask, je vous prie de laisser vos mains sur vos genoux. On est en train de vous viser en pleine nuque avec une carabine à air comprimé suffisamment puissante pour tuer sans bruit à cette faible distance.

CHAPITRE XVI

Kovask comprit en quelques secondes.

— Il y avait un magnétophone dans le vieux poste de radio, et vous aviez reçu cette émission depuis plusieurs jours ?

Pheng-Ho souriait.

— En effet. J'avais votre signalement depuis jeudi soir. Comme vous me surveilliez depuis deux jours, je vous ai reconnu malgré votre déguisement.

Il hocha la tête.

— Inutile de vous dire que j'ai eu tout le temps de prendre mes précautions.

— Rien ne vous forçait à marcher dans cette comédie que j'avais montée. Vous avez agi comme si vous étiez véritablement effrayé.

Le Chinois consulta sa montre et consentit à répondre.

— Du moment que je suis repéré, il vaut mieux que je disparaisse. Un autre prendra ma place.

Un léger regret dans sa voix.

— Je vais rentrer au pays. Grâce à mon action, les réseaux couvrent largement tout le territoire et j'ai pu introduire des hommes de valeur qui se succéderont les uns aux autres, en cas de coups durs, sans que l'ensemble en souffre. Le chef d'un complexe aussi grand doit se comporter comme une machine. L'initiative vient des hommes de base. Ainsi pour l'histoire des diffuseurs de brouillard. Savez-vous qu'ils ont été fabriqués et mis en place par le réseau d'Herman ? Sur une simple suggestion de Pékin que je leur avais transmise.

Une question brûlait les lèvres de Kovask.

— Mais à quoi pouvaient-ils servir ? Vous espériez envenimer les rapports entre Américains et Russes ?

Il était certain que ce n'était pas là le but recherché.

— Vous avez remarqué, répondit le Chinois, avec quelle facilité vos services ont découvert ces appareils. Cette facilité vous a inquiétés et vous a laissé croire à un bluff ou à une provocation ? En fait nous n'avions plus besoin d'eux.

Dans la boucle de ceinture de Kovask un minuscule émetteur-radio émettait depuis un quart d'heure. Les hommes de Luang et ceux du Commodore Shelby devaient effectuer des relevés gonio.

— Ce ne sont donc pas des essais qui se sont déroulés durant cette période ? demanda-t-il.

— Nous avons effectivement besoin de ces nappes de brouillard pour nos manœuvres.

Il rayonnait.

— Vous ne pourrez jamais raconter ce que je vais vous apprendre, mister Kovask, mais au cours de ces dix nuits des commandos de notre armée ont pu librement débarquer sur les Aléoutiennes. Des films aux infrarouges ont été tournés.

Son rire monta :

— Vous ne vous êtes rendu compte de rien. Alors, dites-moi à quoi servent les bombes atomiques ? Nous pouvons récidiver n'importe où maintenant que notre état-major possède une preuve aussi encourageante. Un jour ce sera sur la côte Ouest, tandis que les réseaux intérieurs auront mis en place un système de sabotage. Nous avons volontairement choisi un endroit particulièrement dangereux pour cette expérience.

Kovask pensait que, s'il avait la chance de pouvoir rapporter cette révélation, les jours de brouillard seraient désormais le cauchemar des états-majors.

— Je sais que vous n'avez pas commis la sottise de venir seul ici. Vos amis sont prêts à intervenir. Vous avez certainement sur vous un de ces minuscules émetteurs qui doit permettre de vous localiser facilement ?

Pheng-Ho sourit.

— Vous comprenez que nous avons prévu une telle éventualité depuis longtemps, et notre système de fading est véritablement au point. Aucune onde ne peut franchir cette pièce.

Il parut consulter sa montre.

— D'ici quelques minutes une explosion endommagera gravement mon ancien appartement, et avant que les pompiers n'aient déblayé les décombres nous serons loin. Vos amis vous croiront dessous, et il faudra plusieurs heures pour les détromper.

Le cerveau de Kovask fonctionna alors avec une grande rapidité. Pheng-Ho venait de commettre une erreur. Il se leva d'un bond et se rua sur le bureau du petit Chinois.

Aucune balle ne siffla à ses oreilles.

Surpris, Pheng-Ho eut tout de même suffisamment de réflexes pour renverser sa table de travail sur les pieds de son agresseur. Kovask plongea et agrippa l'homme, le frappa sans aucune pitié.

L'espion se défendait avec énergie, tentait prise sur prise, mais ne faisant pas le poids, il s'écroula bientôt. Kovask l'assomma une nouvelle fois avec la crosse de son arme.

À grands pas il fonça vers la porte, la laissa ouverte. Une carabine était fichée dans une sorte de meurtrière, mais il n'y avait aucun tireur derrière.

Il referma la porte, attendit dans l'obscurité.

Bientôt une respiration haletante lui parvint en même temps qu'un agréable parfum venait folâtrer autour de ses narines. La fente du mur laissait filtrer un rayon lumineux suffisant pour qu'il puisse distinguer l'ombre qui venait vers lui. Il n'eut qu'à tendre les bras pour coincer un cou gracile, interrompre le cri qui allait surgir de cette gorge palpitante.

C'était bien une femme. Contre lui il sentait la rondeur de sa croupe sous une robe légère. Il la repoussa dans le bureau, la libéra. C'était une belle et grande Chinoise aux yeux étincelants de rage.

— Votre ami est derrière le bureau. Il est encore en vie, du moins pour quelques mois.

Elle se calma et ne fut plus que mépris.

— Dans combien de temps ? demanda Kovask.

Mais elle ne répondit pas. Il s'éloigna vers la porte sans la quitter des yeux. En principe ça n'allait pas tarder.

Ce fut une explosion brutale qui envoya un souffle chaud jusque dans la pièce. Les classeurs métalliques gémirent et une chaise oscilla sur ses pieds. Puis le silence revint.

— Félicitations, dit Kovask, vous avez mis la dose.

Sa voix était dure.

— J'espère pour vous qu'il n'y a pas d'autres victimes dans la maison, sans quoi je vous abats comme une chienne. Passez devant moi et aidez-moi à rejoindre la rue. Au moindre geste suspect je tire.

Tout se passa le mieux du monde, mais dans la rue une foule épaisse se ruait vers l'immeuble voisin. Des policiers tâchaient de la contenir tandis que les hommes de Luang et ceux du F.B.I. perplexes, se regroupaient.

Sans lâcher le bras de la Chinoise, Kovask agita sa main en criant très fort.

— Shelby ? Shelby ?

Le commodore, debout à côté de sa voiture à une dizaine de mètres, paraissait pâle comme la mort. Il regarda avec surprise l'individu qui l'appelait puis son visage parut éclater de joie. Fendant la foule avec brutalité il s'approcha de lui.

— Vous vous en êtes tiré ?

— Pheng-Ho est dans cet immeuble. Avec tous ses dossiers et une belle bosse au sommet de la tête.

Les hommes du F.B.I. les avaient repérés et venaient vers eux.

— Surveillez-la soigneusement, dit-il en lui confiant la Chinoise inconnue.

— L'émetteur n'a pas fonctionné ?

— Et pour cause. Venez voir.

Pheng-Ho n'avait pas encore repris connaissance. Un des hommes

qui les accompagnaient se hâta de lui passer des menottes. Shelby regardait autour de lui avec jubilation.

— Bon sang, une ordinatrice à disques !

— Contenant tous les renseignements sur les quinze réseaux que dirigeait Pheng-Ho.

Shelby le regardait comme s'il était tombé sur la tête.

— Vous voulez dire...

— Pheng-Ho supervisait tous les espions chinois sur le territoire fédéral. Il me l'a d'ailleurs affirmé.

Cette révélation laissa le commodore sans voix. Il sortit sa pipe et commença de la bourrer. Ses joues se coloraient tandis qu'une jubilation intense plissait sa bouche, irradiait ses yeux.

— Nom d'un chien, Kovask ! Un coup fumant !... Mais les cylindres ?

Kovask lui donna une explication rapide qui laissa le commodore pantois.

— Voulez-vous dire que ces damnés diables rouges ont débarqué dans les Aléoutiennes sans que nous nous en soyons doutés ?

— Pheng-Ho le prétend. Et nous n'avons aucune raison d'en douter. Tout notre système de défense est à revoir. Nous nous obnubilons sur la seule éventualité d'une attaque atomique, alors qu'une poignée d'hommes peut réduire à néant tout notre système à commencer par la D.E.W Line.

— Que vous a-t-il encore dit ? murmura Shelby.

Cette information ternissait sa joie.

— Il m'a expliqué le fonctionnement de ses réseaux auxquels une grande indépendance semble être laissée. Mais le pire c'est qu'il savait dès le début qui j'étais.

Il lui parla du poste de radio truqué, de l'apparente docilité de Pheng-Ho.

— Une fuite dans nos services, murmura le Commodore.

— Pas forcément. Nous verrons cela plus tard. Le plus urgent sera de découvrir chacun des réseaux installés dans notre pays.

— Vous a-t-il parlé de l'assassin de Gann et d'Herman ?

— Nous n'en avons eu guère le temps.

Luang pénétrait dans la pièce.

— Je suis heureux de vous voir en vie, mister Kovask. Cette explosion nous a effrayés. Tout l'appartement est détruit, de même que celui d'à côté.

— Des victimes ?

— Une femme blessée légèrement.

Kovask soupira de soulagement.

— Quand j'ai appris que tout allait sauter, il était trop tard pour que je revienne là-bas désamorcer le dispositif.

— Pheng-Ho vous avait entraîné jusqu'ici ?

Il leur expliqua comment.

— J'avais compris qu'une femme était sa complice et que c'était elle qui me guettait dans le couloir, le doigt sur la détente de cette carabine à air comprimé. Il vaudrait mieux la désarmer d'ailleurs.

Shelby le regardait avec perplexité.

— Comment vous en êtes-vous tiré ?

— Pheng-Ho a commis une faute. Il a fait semblant de consulter sa montre et m'a dit que d'ici quelques minutes son ancien logement allait exploser. Or j'avais pu constater qu'il n'avait pas de montre. Je l'avais mis complètement nu quand je me suis présenté à lui, comme étant un rescapé de Formose. En fait c'était une façon de transmettre ses instructions à la jeune femme. Pour opérer il lui fallait quitter son poste. Elle ne me menaçait plus avec sa carabine. Elle était allée placer l'explosif. Vous connaissez la suite.

Luang s'inclina :

— Sans vous mister Kovask, nous n'aurions jamais découvert ce misérable qui jette un discrédit sur toute la population de Chinatown.

— Je ne pense pas qu'il ait gangrené vos compatriotes, répondit Kovask. Il était trop prudent pour cela.

Les spécialistes du F.B.I. arrivaient et commençaient de se plonger dans les dossiers. L'ordinatrice venait d'être mise en route et commençait de crépiter. Kovask avait faim et ce qui se passait autour de lui ne l'intéressait plus.

— Venez, dit Shelby. Notre rôle est terminé.

— Pas tout à fait cependant, fit doucement son adjoint. J'aimerais bien mettre la main sur l'assassin de Gann. Peut-être trouveront-ils son nom quelque part dans le fichier de Pheng-Ho.

Au-dehors la foule était toujours aussi compacte et ils eurent du mal à atteindre leur voiture. Le brouillard était rendu encore plus opaque par la poussière soulevée par l'explosion.

CHAPITRE XVII

Une fois de plus son avion atterrissait dans l'île d'Atka et le même chauffeur noir l'attendait en lisant des illustrés.

— Bonjour sir. Le commodore Shelby vous attend dans son bureau.

Le grand gaillard paraissait même surexcité et il se précipita vers l'agent secret.

— Vous savez la nouvelle. Je n'ai pas voulu que vous manquiez ça. Le révérend Harry Bergen vient de rentrer du continent. Il avait pris quinze jours de vacances. Curieuse coïncidence hein ?

— En effet, dit Kovask en s'installant, une cigarette aux lèvres.

Le commodore avait rejoint son poste depuis quatre jours et Kovask avait assisté au dépouillement des archives de Pheng-Ho ; chose étrange il n'avait relevé nulle part le nom de l'assassin de Gann et d'Herman. Il n'avait pas eu la patience d'attendre que tous les papiers soient épluchés, et lorsque le commodore Shelby lui avait demandé de revenir il s'était hâté de s'envoler vers les Aléoutiennes.

— Sous différents prétextes je me suis arrangé pour qu'il ne prenne pas l'avion pour Kena. Il attend depuis deux jours et doit commencer à se poser des questions.

— Michael est là ? demanda Kovask.

— Bien sûr. Pas du tout furieux de son renvoi. C'est un garçon qui s'adapte à toutes les situations.

— Je le crois volontiers, dit Kovask. Me permettez-vous de donner un coup de fil ? Au *Marines Center* ?

Shelby lui désigna l'appareil, écouta la conversation avec stupéfaction.

— Voulez-vous dire, murmura-t-il lorsque Kovask reposa le combiné, qu'il serait ?...

On vint l'avertir que le révérend Bergen demandait à être reçu. Très digne, le pasteur entra dans le bureau, les salua sèchement.

— Commodore je ne comprends pas pourquoi je ne puis embarquer pour ma paroisse. Le plafond est très haut ce matin, et il n'y a aucun empêchement technique à ce que je quitte cette île. On m'a refusé l'accès de l'appareil commercial sous des prétextes assez curieux.

— Je suis navré, dit le commodore.

Il l'était vraiment à la suite d'un coup de fil de Kovask.

— Je pense que d'ici midi je pourrai mettre un avion à votre disposition. Je voulais seulement vous poser une question sur ces

quinze jours de vacances que vous venez de prendre.

Le révérend ne perdit pas son sang-froid.

— Je me suis rendu aux États-Unis, dans ma famille à Philadelphie. Mon frère cadet se mariait et j'ai profité de l'occasion pour demander un congé. Depuis cinq ans je n'en avais pas obtenu du diocèse.

Kovask quitta le bureau du commodore et alla téléphoner dans celui du secrétaire. Il obtint facilement le lieutenant Renhold chef du service météo.

— Bien, dit ce dernier, je vous l'envoie.

Le révérend sortait, toujours aussi compassé, du bureau du commodore et le salua gravement.

— J'ai appris le malheur arrivé à ce pauvre Gann. Avez-vous des nouvelles de sa femme ?

— Elle se remet difficilement, dit Kovask. Je crois cependant qu'elle a l'intention de revenir à Kena plus tard.

Le pasteur resta silencieux.

— Elle veut devenir institutrice à son tour, m'a-t-on dit. C'est une femme très courageuse.

— Oui. Je le crois, dit le révérend. J'avais cru qu'elle s'ennuyait dans cette île. Je me suis gravement trompé.

Il s'éloigna sur un dernier salut avec ses pensées secrètes. Michael arriva dix minutes plus tard, toujours aussi décontracté.

— Tiens, bonjour sir. De nouveau ici ?

Kovask alla fermer la porte et passant auprès de lui l'immobilisa d'une prise rapide.

— Mais, que vous prend-il ?

Il le fouilla, trouva un petit calibre dans sa poche et un couteau de jet dans sa poche intérieure.

— Voilà l'arme qui a tué Herman et Gann.

Il repoussa l'enseigne jusqu'à son fauteuil.

— Je me doutais de quelque chose depuis plusieurs jours. Si je fais un rappel de vos attitudes et des paroles prononcées par vous, on arrivera à vous confondre.

Michael secouait la tête.

— Vous devenez complètement fou ou quoi ?

— Vous avez commencé avec le fameux film aqueux. Vous nous preniez pour des imbéciles dans cette explication. Mais ensuite vous avez voulu vous faufiler dans le jeu, et vous nous avez gratifié d'informations un peu sensationnelles comme celle des bulletins-météo, en provenance de la base russe de Kultbaza. Vous avez demandé au Commodore de faire partie de l'O.N.I, et ce dernier qui avait un faible pour vous n'a rien fait de mieux que de vous coller à mes trousses comme adjoint.

Shelby rougit mais ne dit rien.

— J'avais l'impression que vous me portiez la poisse, mais en fait vous sabotiez mon travail dans mon dos. Par exemple, j'ai eu le tort de vous envoyer participer à la capture d'Herman. Vous l'avez liquidé en route et puis quand nous avons rencontré Gann dans l'appartement du veilleur de nuit, vous avez essayé de l'accuser de ce crime en lui demandant ce qu'il faisait aux alentours de dix heures. Vous étiez également seul quand vous avez rencontré Gann une fois qu'il s'était embauché à la W.T.C. Il vous a alors fait part de la découverte de la vieille voie ferrée conduisant jusqu'à l'entrepôt Matson, parmi les hautes herbes. Vous avez essayé ensuite de ficher le feu à la fosse où il se trouvait. Vous souvenez-vous ? Je vous ai arraché votre cigarette des lèvres. Entre-temps vous aviez maquillé le transformateur pour laisser croire qu'il avait pu filer par là.

Michael gardait toujours son air indifférent, mais Kovask le connaissait trop pour être dupe. Le garçon jouait son rôle avec difficulté.

— Devant le cadavre de votre victime vous avez eu une sorte de remords, je vous observais alors. Vous étiez drôlement mal en point et vous avez même vomi.

— Qui ne l'aurait pas fait ? Je ne suis pas arrivé à votre point d'insensibilité.

— Admettons. À Sacramento dans le bureau de Maner, alias Herman, vous avez essayé de subtiliser le mégot de cigarillo. Enfin, vous êtes un as pour lancer un couteau à vingt mètres. Le sergent-chef qui s'occupe de cette partie au *Marines Center* me l'a confirmé. Vous travailliez pour les Chinois parce qu'ils vous payaient. C'est pourquoi ils ont pu débarquer dans les Aléoutiennes. Vous avez été leur complice. Nous allons enquêter sur vos activités durant ces fameuses nuits, épilucher votre emploi du temps. Vous avez dû vous introduire chez les radaristes. Avec votre culot, vos habitudes de pique-assiette et votre faconde vous les aviez tous dans votre poche.

Michael ne disait plus rien. Son sourire n'était plus qu'un rictus.

— Je vous ferai parler, dit Shelby entre ses dents. Même si je dois vous en faire crever.

Il capitula plus tôt qu'ils ne s'y attendaient.

— Laissez-moi. Je vais tout vous dire. J'ai été contacté à Anapolis. J'avais besoin d'argent et un type m'en avait prêté. Des grosses sommes...

L'histoire banale, écœurante. Combien de fois Kovask l'avait-il entendue ? D'autres cadets de l'Académie Navale avaient-ils été contactés également ? Il faudrait une longue enquête de ce côté-là également.

Shelby lui aussi était dégoûté. Il appela la N.P. et confia Michael aux quatre hommes qui arrivèrent au trot.

— Dégueulasse ! On croit finir à un endroit, mais on soulève une autre affaire. Une lutte perpétuelle. J'ai envie de prendre ma retraite et d'aller pêcher la truite. Les civils vivent dans l'illusion en s'imaginant que l'arrestation d'un type résout tous les problèmes.

Kovask regardait le couteau de Michael.

— On le fera analyser. Il doit avoir retenu quelques traces de sang.

— Vous m'en voulez ? Sans Michael vous seriez allé plus vite.

Shelby paraissait confus et il le rassura.

— Ce genre de type croit toujours arriver à ses fins, mais vient un moment où ils commettent une erreur. Et puis il était bien jeune pour réussir jusqu'au bout.

— Vous restez longtemps ?

Kovask secoua la tête. Il pensait à Nelly, du *Moose Club* à Anchorage. Il avait envie de la revoir.

FIN

-
- 1 Strictement authentique.
 - 2 Dormeur : surnom ironique désignant les camionneurs effectuant de longs parcours qui ne leur laissent évidemment pas le temps de dormir.
 - 3 Route reliant l'Alaska au Canada.
 - 4 L'Académie Navale se trouve dans cette ville.
 - 5 Lire *Fac-similés* du même auteur.